

INITIATION
LITTÉRAIRE

A

COLLECTION DES INITIATIONS

INITIATION LITTÉRAIRE

PAR ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



HACHETTE & CIE
79 Bd SAINT-GERMAIN, PARIS
1918

QUINZIÈME MILLE



INITIATION.....

Ce volume est destiné, comme son titre l'indique, à tracer la voie au débutant, à satisfaire déjà et surtout à exciter les premières curiosités. Il donne une idée suffisante de la marche des faits et des idées. Il mène le lecteur, un peu rapidement, des origines les plus reculées aux derniers efforts de l'esprit humain.

Il peut être un répertoire commode auquel l'esprit se reportera pour voir en larges traits l'esprit général d'une époque, ce qui la rattache à celle qui la suit et à celle qui la précède. Il veut surtout être un cadre *dans lequel s'inscriront commodément, au cours d'études ultérieures, de nouvelles notions plus détaillées et plus approfondies.*

Il aura rempli son dessein s'il excite aux recherches et aux méditations et s'il y prépare d'une façon juste.





INITIATION LITTÉRAIRE

CHAPITRE I

LES INDIENS

LES VÉDAS. || LA LITTÉRATURE BOUDDHIQUE
GRANDS POÈMES ÉPIQUES
PUIS POÈMES TRÈS DIVERS PLUS COURTS
LITTÉRATURE DRAMATIQUE. || LITTÉRATURE MORALE

Les Védas

Les Indiens anciens, qui parlaient le sanscrit, ont une littérature qui remonte peut-être au xve siècle avant Jésus-Christ. Ils eurent d'abord, comme tous les peuples, une littérature sacrée, intimement liée à leur religion. Les premiers livres de littérature sacrée sont les Védas. Ils racontent et ils célèbrent les dieux alors adorés, c'est à savoir Agni, dieu du feu, du feu domestique, du feu céleste (le soleil), du feu des nuées (la foudre); — Indra, Dieu de l'atmosphère, analogue au Zeus des Grecs; — Soma, la lune; — Varuna, la voûte nocturne, dieu qui récompense les bons et qui punit les méchants; — Rudra, dieu irascible et plutôt méchant que bon, secourable quelquefois; d'autres encore, très nombreux.

Le style des Védas est continuellement poétique

et métaphorique et même est une sorte de métaphore et d'allégorie continuelles.

Bouddha

Le bouddhisme, religion philosophique, assez analogue au christianisme, que Çakiamuni, surnommé Bouddha (le savant), répandit dans l'Inde vers 550 avant Jésus-Christ, fit naître toute une littérature nouvelle. Il enseignait, comme on sait, l'égalité de toutes les castes devant la religion, la métempsychose, la charité et le détachement de toutes les passions et de tous les désirs pour arriver au calme absolu (*nirvana*). La littérature qu'il inspira fut d'abord *gnomique*, c'est-à-dire sentencieuse, analogue à celle de Pythagore et portée, aussi, aux petits contes moraux et paraboles, comme l'Évangile.

Cette littérature se déploya pour ainsi dire, ensuite, en de très larges et même en d'immenses poèmes épiques dont les principaux sont le *Mahabharata* et le *Ramayana*.

Le Mahabharata
Le Ramayana

Le *Mahabharata* (c'est-à-dire *la grande histoire des Bharatas*) est une légende ou un roman en vers, traversé de digressions morales, d'épisodes vaguement reliés au sujet, de discours, de prières, etc. Il y a des épisodes qui sont charmants de sensibilité délicate, de tendresse émue, en un mot de beauté humaine, comparables aux adieux d'Hector et d'Andromaque dans Homère; et il y a partout, au travers des longueurs et des monotonies, une imagination puissante et surabondante.

Le *Ramayana*, dont le nom de l'auteur, Valmiki, est venu jusqu'à nous, est un poème plus vaste encore et encore plus inégal. Il y a des parties qui sont illisibles pour nous et il y en a qui sont

comparables à tout ce que la poésie épique a produit de plus imposant et de plus émouvant. Réduit à sa substance propre, le sujet du *Mahabharata* est extrêmement simple ; c'est l'histoire du prince Rama, dépossédé de son trône, qui se vit ravir sa chère femme Sita par le démon monstrueux Ravana, qui fit alliance avec les bons singes, qui avec eux construisit un pont sur la mer pour arriver à l'île où était détenue Sita, qui vainquit et tua Ravana, qui retrouva Sita et qui revint vivre heureux dans son royaume lui aussi reconquis.

Le caractère extérieur le plus frappant du *Mahabharata*, c'est le mélange presque constant des hommes et des animaux, mélange, on le sent, très conforme au dogme de la métempsychose. Non seulement les singes, mais vautours, aigles, gazelles, etc., sont mêlés à l'œuvre et en sont des personnages importants. Nous sommes dans le temps où les bêtes parlaient. Les batailles sont très nombreuses et décrites dans un grand détail ; le *Ramayana* est l'*Iliade* des Indiens ; les scènes touchantes, scènes d'amour, d'amitié, de reconnaissance, ne sont pas rares et quelquefois sont exquises. Tout le poème est rempli d'un grand esprit d'humanité, d'héroïsme et de justice. Ce sont les bons qui l'emportent et le droit qui a la victoire ; les dieux permettent que le juste souffre et soit forcé de lutter ; mais ce n'est jamais que pour un temps et le bonheur mérité est au bout de tout.

A ces deux énormes géants épiques succédèrent chez les Indiens une foule de poèmes narratifs plus courts, très variés de ton et de manière

qui donnent l'idée d'une succession ininterrompue d'écoles littéraires fort considérables et fort éveillées. — Plus près de nous, c'est-à-dire vers le v[e] ou le vi[e] siècle après Jésus-Christ, la poésie lyrique et la poésie dramatique se détachèrent pour ainsi dire de l'épopée et vécurent de leur vie propre. Chants d'amour, chants de douleur ou de tristesse ou de triomphe se donnèrent carrière, le plus souvent plutôt mélancoliques que tristes ; car l'Inde est la patrie de l'optimisme ou au moins de la résignation.

La poésie dramatique

Quant à la poésie dramatique, elle est très curieuse ; elle n'est pas mêlée d'épopée au sens précis de ce mot ; mais elle est continuellement mêlée de descriptions de la nature, de peintures de la nature, d'invocations à la nature. Le poète dramatique indien ne sépare pas l'homme de l'atmosphère qu'il respire et du monde qui l'entoure ; en rappelant le moment du jour ou de la nuit où se passe la scène, *l'heure qu'il est*, le poète, sans doute obéissant à une loi que son public lui dicte, maintient les personnages en communication avec la terre et avec le ciel, avec l'aurore qu'il décrit, le midi qu'il peint, le soir qu'il fait voir, les plantes qu'il montre languissantes ou réveillées, les oiseaux qu'il montre partout en campagne ou rentrant au réduit, etc.

Au point de vue purement dramatique, ces pièces sont souvent touchantes, ou curieuses et d'une psychologie avisée et pénétrante. Les plus célèbres des pièces qui nous sont restées du théâtre indien sont le *Chariot de terre cuite* et l'attendrissante et délicate *Çakountala*, le joyau de la littérature indienne, qui est du poète

Kalidaça, lequel fut par ailleurs un remarquable poète lyrique.

La poésie gnomique

La poésie gnomique, c'est-à-dire sentencieuse, que nous avons indiquée comme ayant été de très bonne heure en grand honneur chez les Indiens, continua très longtemps à jouir de leur faveur. Elle est toujours d'une haute sagesse et souvent très spirituelle. Le recueil de Bartrhari, qui est du VI[e] ou VII[e] siècle après Jésus-Christ, contient des pensées qui feraient honneur aux meilleurs moralistes des meilleures époques : « La fortune ample ou mince que le Créateur a inscrite sur ton front, tu l'atteindras à coup sûr ; fusses-tu au désert et fusses-tu aux mines d'or du Méru, tu n'en acquerras pas davantage. Donc à quoi bon te tourmenter et t'humilier auprès des puissants? Une cruche ne puise pas plus d'eau à la mer que dans un puits. »

Et ceci paraîtrait, s'il était d'un moderne, dirigé contre La Rochefoucauld : « L'homme modeste est un pauvre d'esprit, le dévot un hypocrite, l'honnête homme un habile, le héros un barbare, l'ascète un imbécile, l'expansif un bavard, le prudent un indécis. Dites-moi quelle est la vertu d'entre les vertus que la malice humaine ne parvienne pas à salir? »

Et enfin, ceci est une vérité de tous les temps : « On persuade aisément un ignorant, plus aisément encore l'homme de grand savoir; mais celui qui a un commencement de savoir, Brahma lui-même n'en viendrait pas à bout. »

La littérature indienne a continué de produire, tout en perdant beaucoup de sa fécondité, jusqu'au XV[e] et au XVI[e] siècle de notre ère. On peut

conjecturer sans imprudence qu'elle s'est étendue sur une suite de vingt-cinq siècles. Elle a ceci de singulièrement honorable qu'elle est la seule, tout à fait assurément, qui ne doive rien à aucune autre et qui soit littéralement autochtone.



CHAPITRE II

LITTÉRATURE HÉBRAÏQUE

LA « BIBLE », RECUEIL DE COMPOSITIONS ÉPIQUES LYRIQUES, ÉLÉGIAQUES, SENTENCIEUSES, ETC
LE « TALMUD », LIVRE DE PRESCRIPTIONS
LES « ÉVANGILES »

Le peuple hébreu a eu une littérature à partir de 1050 environ avant Jésus-Christ. Il a fixé en des poèmes les légendes qui circulaient à travers la foule depuis les temps les plus reculés de son existence. Ce sont ces poèmes qui, recueillis plus tard en un seul corps, ont formé ce que, depuis l'an 400 environ, nous appelons la *Bible*, c'est-à-dire le livre des livres.

Il y a dans la *Bible* surtout des récits (*Genèse*, *Histoire des Juifs* jusqu'à Josué, *Livre de Josué*, *Juges*, *Rois*, etc.), puis des épisodes anecdotiques (*Ruth*, *Esdras*, *Tobie*, *Judith*, *Esther*), puis des livres de philosophie morale (*Proverbes de Salomon*, *Ecclésiaste, Sagesse*, *Ecclésiastique*), puis des livres d'un caractère oratoire et lyrique (*Psaumes de David* et tous les *Prophètes*). Enfin un seul ouvrage, lyrique encore, mais où il y a des traces sensibles de genre dramatique (le *Cantique des Cantiques*).

Aux ouvrages qui ont été recueillis dans la

Le Talmud

Bible il faut se souvenir d'ajouter le *Talmud*, recueil de commentaires sur les lois civiles et sur les lois religieuses des juifs qui sont, pour qui veut connaître la civilisation hébraïque, un commentaire indispensable de la *Bible*.

Les Évangiles

Les *Évangiles*, publiés en langue grecque, n'ont rien d'hébraïque que ceci qu'ils ont été rédigés par des juifs ou par leurs disciples immédiats et qu'ils ont conservé quelque chose de la manière d'écrire des juifs.

Les écrits bibliques

Les écrits bibliques sont, à se tenir au seul point de vue littéraire, un des plus beaux monuments de la pensée humaine. Sentiment de la grandeur et même de l'infini comme dans la *Genèse;* sensibilité profonde et simple comme dans l'*Histoire de Joseph*, *Tobie*, *Esther ;* éloquence et sentiment religieux exquis comme dans le *Livre de Job* et les *Psaumes de David;* lyrisme emporté, véhément, fougueux, accompagné d'incroyable puissance satirique comme dans les *Prophètes;* sagesse égale soit à celle des stoïciens, soit à celle des épicuriens graves comme dans l'*Ecclésiaste* et les *Proverbes ;* imagination merveilleuse et toujours, sinon sobre, du moins concise, partout; sensualité lyrique qui fait songer aux plus troublantes créations des érotiques grecs et latins et qui les dépasse en beauté comme dans le *Cantique des Cantiques;* par-dessus tout cette grandeur, cette majesté simple, ce sublime aisé et naturel que l'on ne trouve quelquefois à ce degré que dans Homère et qui semble le privilège d'un peuple qui a été le premier en ce monde à croire en un Dieu unique : voilà ce qui fait, presque d'une façon continue, l'étonnante beauté de la *Bible* et

ce qui explique que des peuples entiers, de toute autre race, ont fait jusqu'à nos jours et continuent de faire de la *Bible* leur entretien ininterrompu et y puisent le courage, la sérénité, la hauteur d'âme et un singulier ferment de leur génie poétique et littéraire.

Comme il est arrivé pour beaucoup d'autres monuments littéraires il est possible, sans que nous voulions dire que nous le souhaitions, que la *Bible* survive même aux religions, si nombreuses et si considérables, qui sont nées d'elle.



CHAPITRE III

LES GRECS

HOMÈRE, HÉSIODE. || POÈTES ÉLÉGIAQUES ET LYRIQUES PROSATEURS : PHILOSOPHES ET HISTORIENS POÈTES LYRIQUES. || POÈTES DRAMATIQUES. || POÈTES COMIQUES. || ORATEURS. || ROMANCIERS

Homère

Le plus ancien écrivain grec qui soit connu est Homère et du reste on ne sait absolument pas à quelle époque il a existé.

On s'est même demandé, à partir du XVIIe siècle, s'il a existé et si ses poèmes ne sont pas des recueils de chants épiques qui avaient circulé dans la Grèce ancienne et qu'à une époque très récente, celle des Pisistrate, on avait ramassés en deux grands poèmes suivis, grâce à quelques remaniements et raccords. Les savants, au commencement du XIXe siècle, étaient généralement persuadés qu'Homère n'avait pas existé. Ils reviennent maintenant à croire qu'il n'y a que deux Homères, l'un auteur de l'*Iliade* et l'autre de l'*Odyssée*.

L'Iliade

L'*Iliade* est l'histoire de la colère d'Achille, de sa retraite loin de ses amis qui essayaient de prendre Troie et de son retour à eux.

C'est le poème du patriotisme. Il est rempli de cet esprit que quand un peuple se divise tous les

malheurs tombent sur lui et l'accablent. Achille injustement offensé a privé ses compatriotes de son appui; ses compatriotes sont sur le point de périr tous; il revient à eux pour venger la mort de son meilleur ami et ils sont sauvés.

L'*Iliade* est presque toute pleine de batailles, du reste très habilement diversifiées. Quelques épisodes comme les adieux d'Hector à sa femme Andromaque quand il part pour le combat, comme le roi Priam venant, en larmes, demander à Achille le corps de son fils Hector pour l'enterrer pieusement, sont parmi les plus belles choses qui soient parties d'une bouche humaine.

L'Odyssée

L'*Odyssée* est le poème du patriotisme encore, de la *petite patrie*, du pays natal. C'est l'histoire d'Ulysse après le siège de Troie regagnant la petite île dont il est roi, Ithaque, et mettant dix ans à y revenir. Ce qui fait l'unité du poème, ce qui est le centre du poème, c'est la fumée qui monte au-dessus du château d'Ulysse, qu'il voit toujours dans le rêve de ses espoirs et de ses désirs, qui l'attire invinciblement, qu'il veut revoir avant de mourir et dont la pensée le soutient dans ses épreuves et lui fait mépriser toutes les joies qu'il rencontre en chemin. Les mille aventures d'Ulysse, du reste, son séjour auprès de la nymphe Calypso, ses terribles périls dans l'antre du géant Polyphème et auprès de l'île des Sirènes, les tempêtes qu'il essuie, l'hospitalité qu'il reçoit chez le roi Alcinoüs, la visite qu'il fait aux morts parmi lesquels est Achille regrettant la terre et qui aimerait mieux être valet de charrue chez les vivants que roi chez les ombres; sont des scènes vives, curieuses, diver-

tissantes, touchantes, pittoresques, dont toutes les littératures se sont inspirées et qui font encore l'entretien de tous les peuples.

Hésiode

Postérieur, très probablement, à Homère, Hésiode a laissé deux grands poèmes, l'un sur les familles des dieux (*Théogonie*) et l'autre sur les travaux des hommes (*les Travaux et les jours*). La *Théogonie* nous est très précieuse pour nous apprendre et nous faire comprendre comment les Grecs entendaient la divinité et ses différentes manifestations et pour ainsi parler son évolution à travers le monde. *Les Travaux et les jours* sont un poème plein à la fois de tristesse et de vaillance, l'auteur trouvant le monde mauvais et les hommes injustes; mais concluant toujours qu'on se sauve de tout par l'énergie, la persévérance, l'opiniâtreté et qu'il n'y a qu'un seul malheur vrai, c'est à savoir le désespoir.

Poètes élégiaques et lyriques

Presque depuis la plus haute antiquité, depuis le VIIe siècle, peut-être le VIIIe siècle avant Jésus-Christ, les Grecs eurent des poètes élégiaques et lyriques, c'est-à-dire des poètes qui mettaient en vers leurs sentiments personnels, les joies et les douleurs qu'ils ressentaient comme hommes. C'est Callinos, le satirique Archiloque, le satirique Simonide d'Amorgos, le belliqueux Tyrtée. Ce sont d'autre part les poètes qui font des vers à mettre en musique, Alcée, Sapho, Anacréon, Alcman. Alcée paraît avoir été le plus grand poète lyrique grec à en juger par les fragments qui nous sont restés de lui et par les poèmes lyriques d'Horace qu'on a des raisons de croire qui ont été imités d'Alcée.

De la poétesse Sapho nous avons trop peu de

chose pour pouvoir juger d'elle bien exactement; mais elle jouissait dans toute l'antiquité d'une gloire qui l'égalait aux plus grands. Elle a surtout chanté l'amour et d'une manière qui a fait croire qu'elle n'avait pas été sans le ressentir.

Anacréon de même et avec un charme, une grâce, une ingénuité spirituelle qui sont un charme. C'est l'épicurien de la poésie (avant qu'Épicure ait paru) et tout un genre littéraire, dit anacréontique, à travers toute l'antiquité et qui s'est prolongé jusqu'aux temps modernes, est né de lui.

Prosateurs

Voici la prose qui naît enfin (VIe siècle avant Jésus-Christ) avec les philosophes, Thalès, Héraclite, Anaxagore, et avec les historiens dont le seul de cette époque, resté illustre, est Hérodote.

Hérodote

Hérodote, en une histoire générale de son temps et des temps immédiatement précédents, n'est pas très éloigné encore de la poésie épique. Il a un style limpide à la fois et coloré, un talent de description très aimable, le goût et la curiosité des mœurs des peuples étranges, une imagination riante et aisée, sans aucune prétention à la philosophie de l'histoire ni à la moralisation par l'histoire. Il est surtout un écrivain charmant.

Ésope

A cette époque on peut rapporter (un peu au hasard) Ésope dont on ne sait rien si ce n'est qu'il fit des fables qu'on imita indéfiniment de génération en génération. Le recueil que nous possédons sous son nom est une de ces imitations, rédigée très longtemps après lui, mais on ne sait quand.

Pindare

Pindare, le Thébain, élargit et étendit le genre lyrique. Il lui conserva sa puissance, son élan, sa

verve et pour ainsi dire sa belle fureur; mais il y fit entrer l'épique, le récit des anciennes légendes, les actes et gestes des anciens héros, si bien que le plus lyrique des lyriques grecs est un historien national. Capable d'une élévation soutenue, de pensées et d'expressions sublimes, d'un beau désordre qu'on a trop loué et qui, à y regarder de près, est très surveillé, il a été regardé comme le type même du lyrisme et plus ou moins imité par tous les poètes ambitieux, à commencer par notre Ronsard. Les prudents comme Horace se sont bornés à le louer. Il reste, par fragments au moins, d'une lecture infiniment passionnante.

La tragédie grecque

La tragédie grecque, qui est un des miracles de l'esprit humain, est née au VI[e] siècle avant Jésus-Christ. Elle est née du dithyrambe. Le dithyrambe était un chant, en chœur, en l'honneur d'un dieu ou d'un héros. De ce chœur se détacha un acteur qui chantait les louanges du dieu et à qui le chœur répondait. Quand, au lieu d'un acteur, il y en eut deux qui dialoguaient et à qui le chœur répondait, le poème dramatique était fondé. Quand il y en eut trois — et il n'y en eut presque jamais davantage — la tragédie telle que l'ont comprise les Grecs existait.

Thespis Eschyle Sophocle

Thespis fut le premier, à notre connaissance, qui promena des tragédies rudimentaires à travers les bourgs de l'Attique. Puis vint Eschyle dont la tragédie, rigide encore et hiératique, est déjà extrêmement puissante et d'une majesté terrible; puis Sophocle, philosophe religieux, ayant le sens de la religion antique et l'art de lui donner un caractère moral, grand poète lyrique, grand poète de dialogue, éloquent, touchant, sachant,

encore, construire et mener un poème dramatique avec une adresse infinie, à qui enfin aucune qualité du poète dramatique ne fut refusée et qui donne l'idée de la perfection.

Euripide

Euripide, philosophe moins religieux, sentant quelquefois un peu le sophiste et un peu le rhéteur, mais plein d'idées, éloquent, touchant, « le plus tragique » (c'est-à-dire le plus pathétique) des poètes de la scène, comme a dit Aristote, le plus moderne aussi et celui que nous comprenons le mieux, a été la véritable source où ont largement puisé les tragiques des temps modernes et surtout les nôtres.

Les plus grandes œuvres d'Eschyle sont *les Sept chefs devant Thèbes* et *Prométhée enchaîné*; les plus grandes de Sophocle : *Antigone*, *Œdipe roi* et *Œdipe à Colone*; les plus grandes d'Euripide : *Hippolyte* et *Iphigénie*.

Après Euripide la tragédie grecque était épuisée et ne produisit plus que des œuvres très secondaires.

La comédie

La comédie eut une plus longue existence. D'origine très obscure, née sans doute des plaisanteries injurieuses qu'échangeaient les gens du peuple aux jours de liesse, elle fut d'abord d'une très libre fantaisie, dialoguée, oratoire, lyrique, satirique, épique même par moments. Comme la tragédie, elle avait un chœur à qui la partie lyrique était spécialement réservée. Elle était personnelle, c'est-à-dire qu'elle attaquait directement les personnages contemporains connus et très souvent en les nommant et souvent en les figurant sur la scène. Les auteurs célèbres de cette « *Ancienne comédie* » sont Eupolis, Cratinos, dont

nous n'avons plus que des fragments et Aristophane que nous possédons.

Aristophane

Aristophane est un très grand poète, d'une plaisanterie incisive et aussi d'une puissance lyrique incomparable, d'une vulgarité voulue qui est souvent choquante et d'une élévation d'idées et de langage qui le met souvent au niveau d'Eschyle et de Sophocle. C'est un des plus grands esprits poétiques qu'ait produit le monde. Ses œuvres les plus considérables sont *les Grenouilles*, premier ouvrage connu de critique littéraire, sous forme dramatique du reste, où il met en parallèle Eschyle et Euripide et où il raille cruellement celui-ci; *les Nuées* où il raille les sophistes et Socrate qu'il considère comme un sophiste; *les Guêpes* où il raille la manie de juger qui possède les Athéniens et où il vante magnifiquement les vieux Athéniens du temps de Marathon.

Ménandre

A cette « ancienne » comédie succéda immédiatement la « Comédie moyenne » dans laquelle il était interdit de faire des personnalités et dont Aristophane lui-même donna un exemple et le modèle dans son *Plutus*. Plus tard, au IVe siècle avant Jésus-Christ, avec le fin, spirituel et discret Ménandre, la *Comédie nouvelle* fut très analogue à la comédie de Plaute, de Térence et à ce que fut la nôtre au XVIIe siècle.

Thucydide

Pour revenir au temps de Périclès, la prose attique se développait entre les mains des historiens, des savants et des philosophes. Thucydide fonda l'histoire vraie, scientifique, puisée aux sources, soutenue et nourrie de toutes les informations et de tous les renseignements que l'historien, bien outillé, peut ramasser, examiner et

contrôler. Comme écrivain, Thucydide est net, dépouillé, limpide et d'une très agréable élégance sobre. Il a fait entrer dans son histoire de prétendus discours de grands personnages historiques qui lui servent à exposer des états généraux de la Grèce ou de telle partie de la Grèce à certains moments importants. On ne sait pourquoi ces discours sont écrits dans un style différent du reste de l'ouvrage, très savant, très beau même, mais extrêmement concis et elliptique et par conséquent très difficile à entendre.

Hippocrate

Hippocrate créait la médecine scientifique, la médecine d'observation, niant les prodiges, cherchant les causes naturelles des maladies et dressant déjà une thérapeutique rationnelle. Il y a soixante-douze ouvrages dits « hippocratiques », qui sont de son école ; quelques-uns peut-être sont de lui.

Sophistes et orateurs

La langue s'assouplissait entre les mains des savants, subtils et ingénieux sophistes (Gorgias, Protagoras) qu'attaquait Socrate en leur empruntant, ce semble, et en perfectionnant leurs armes.

Et un nouveau genre littéraire se créait, le genre oratoire. Antiphon fut le premier en date à la fois des orateurs athéniens et des professeurs d'éloquence. Vinrent en foule après lui Isocrate, Andocède, Lysias, Eschine, Hypéride et leur maître à tous, l'étonnant logicien et le passionné et terrible orateur Démosthène.

Les philosophes Platon

Parallèlement les philosophes et non plus les sophistes, même à s'en tenir, ici, au seul point de vue littéraire, jetaient sur la terre d'Attique une gloire immortelle. Pénétrés de l'esprit de Socrate même quand ils lui étaient plus ou moins infi-

dèles, Platon, psychologue, moraliste, métaphysicien, sociologue, merveilleux poète en prose, mythologue séduisant et fascinant, créait en vérité la philosophie, en telle sorte que les systèmes les plus modernes, sinon sont jugés selon qu'ils s'écartent ou se rapprochent de lui, du moins toujours le rappellent et forcent à songer à lui, soit qu'ils en paraissent comme un écho lointain, soit qu'ils le récusent et le combattent.

Aristote
Xénophon
Théophraste

Aristote, surtout savant, naturaliste admirablement renseigné, sachant du reste tout ce qu'on savait de son temps, métaphysicien plus prudent que Platon, mais non sans profondeur, logicien précis et sûr et fondateur de la logique scientifique, moraliste sensé et fin, théoricien littéraire ingénieux et net; Xénophon, celui-là même qui commanda la retraite des Dix-mille, moraliste et pédagogue intelligent et plein de grâce dans sa *Cyropédie*, maître sensé, fin et délicieux de vie familiale et pratique dans ses *Économiques*; Théophraste, botaniste, moraliste satirique très spirituel, très caustique et très réaliste, établissaient, pour des siècles et très probablement pour toujours la sagesse grecque, temple solide et élégant, où l'humanité a presque continuellement été chercher de salutaires vérités et où quelques-uns au moins de nos descendants et qui ne seront point les moins nobles, iront toujours faire leurs dévotions.

Les principaux ouvrages de Platon sont les *Dialogues socratiques*, le *Gorgias*, le *Timée*, le *Phédon* (immortalité de l'âme), la *République*, les *Lois*. Les principaux ouvrages d'Aristote sont l'*Histoire naturelle*, la *Métaphysique*, la *Logique*,

la *Rhétorique*, la *Poétique*. Les principaux ouvrages de Xénophon sont la *Cyropédie*, les *Économiques* et les *Mémorables de Platon*. Le seul ouvrage de Théophraste que nous possédions est les *Caractères*, qu'a traduits et *continués* La Bruyère.

Stoïciens et épicuriens

Au IVe et au IIIe siècle la philosophie continua de parler aux hommes par deux écoles principales : les stoïciens et les épicuriens. Les stoïciens qui avaient pour principaux représentants Zénon, Cléanthe, Chrysippe enseignaient une morale austère qui se résumait dans ces mots : « Abstiens-toi et supporte ». Les épicuriens dont les principaux représentants étaient Épicure et Aristippe, enseignaient, tout compte fait, la même morale mais en partant d'un principe différent qui était qu'il faut chercher le bonheur et d'après ce principe même, mettaient moins d'austérité, même dans leurs préceptes. Quoique ce soient là des écoles de philosophie, il faut en tenir compte ici parce que l'une et l'autre ont eu beaucoup d'influence sur les littérateurs, la première sur Sénèque et plus tard, chez nous, sur Corneille ; la seconde sur Lucrèce et sur Horace, toutes les deux quelquefois sur le même homme, comme en est exemple Montaigne.

Après Alexandre, la Grèce intellectuelle s'étendit, s'élargit et, au lieu de n'avoir qu'un centre, Athènes, en eut cinq ou six : Athènes, Alexandrie, Antioche, Pergame, Syracuse. Ce fut une admirable floraison intellectuelle ; les génies furent moins grands ; mais les talents furent innombrables.

Dans les villes que nous avons nommées et

et dans quelques autres, histoire, rhétorique, géographie, philosophie, histoire de la philosophie, philologie étaient enseignées avec ardeur et apprises avec enthousiasme ; le terrain littéraire était riche et il était admirablement cultivé.

La Littérature alexandrine

De ce terrain, s'élève une littérature toute nouvelle, plus érudite, moins spontanée, moins riche de sève populaire, très intéressante encore. C'est la littérature dite *alexandrine*. Avec cette littérature paraît d'abord le *roman*, inconnu de toute l'antiquité, le roman historique avec Hécatée d'Abdère, le roman philosophique avec Évhémère de Messène, qui prétendait avoir trouvé une inscription prouvant que les dieux de l'ancienne Grèce étaient d'anciens rois du pays divinisés après leur mort, invention ingénieuse, d'où toute une critique de l'ancienne mythologie devait sortir.

L'élégie et l'idylle Théocrite

De véritables et même de grands poètes appartiennent à cette période. C'est Philétas de Cos, fondateur de l'élégie grecque et que devait plus tard célébrer et saluer avec amour André Chénier. Il ne nous reste de lui que de courts fragments. C'est Asclépiade de Samos, élégiaque et lyrique lui aussi, dont quelques *épigrammes* (élégies courtes) nous ont été conservées, qui sont charmantes. C'est le triste et charmant Léonidas de Tarente. Et voici les deux chefs de ce chœur, Théocrite et Callimaque. Théocrite, sicilien, passe pour le fondateur de l'idylle qu'il n'a pas inventée mais à laquelle, en la marquant de son empreinte, il a donné l'importance d'un genre. L'idylle de Théocrite est toujours une peinture de mœurs populaires et même un petit drame de

mœurs populaires; mais tantôt elle a pour théâtre la campagne, tantôt la ville, tantôt les bords de la mer et en conséquence il y a idylles rustiques (proprement *bucoliques*); idylles maritimes, idylles urbaines populaires. Un sens étonnant du réel uni à un don poétique personnel, à une sensibilité très vive, ce qui fait que ses petits poèmes sont à la fois beaux comme le vrai et beaux comme un certain idéal de passion ardente et profonde. Il est curieux, sans que cela soit étonnant, que l'idylle de Théocrite fasse songer souvent à la poésie biblique.

Élèves de Théocrite

Moschus et Bion furent les élèves immédiats de Théocrite. Il en eut de plus grands, à commencer par Virgile en ses Églogues, à continuer par les nombreux idylliques de la Renaissance, en Italie, en France et par Segrais au XVII[e] siècle et à finir, si l'on veut, car on en trouverait encore plus tard, par André Chénier.

Callimaque

Callimaque, plus érudit, plus professeur, plus académique, était ce que nous appelons un néo-classique et c'est-à-dire qu'il voulait, dans un style nouveau, traiter les mêmes genres qu'avaient traités les grands hommes de l'ancienne Grèce et, autant que possible, penser avec le même esprit. Donc il faisait des tragédies, des comédies, des « drames satiriques » (sortes de farces où paraissaient les dieux secondaires), des poèmes lyriques et élégiaques à la manière d'Alcée ou Sapho, une épopée familière, un roman en vers, genre peut-être nouveau, plus vraisemblablement imité de quelques poèmes, que nous n'avons plus, de l'ancienne Grèce. Sa poésie pour nous est froide et compassée, quoique ingénieuse et habile. Elle

a eu beaucoup d'autorité de son temps et dans toute l'antiquité.

Poésie didactique Aratos Apollonius

Le poème didactique, qu'on ne voit pas qui ait été cultivé depuis Hésiode, devait renaître en cette époque savante ; et en effet Aratos donna en ce temps ses *Phénomènes* qui sont un cours d'astronomie et de météorologie conforme à la science de son temps. Plus ambitieux et voulant non pas seulement faire le fragment épique comme Callimaque, mais restituer l'ancien grand poème épique à la manière d'Homère (Callimaque et lui eurent une violente querelle à ce sujet), Appollonius de Rhodes, en ses *Argonautiques*, raconta l'expédition de Jason. C'est un très beau poème épique et surtout c'est un étonnant poème psychologique. L'étude de la passion et du progrès et des péripéties de la passion chez Médée, est un chef-d'œuvre. Assurément, Virgile pour sa *Didon* et peut-être Racine pour sa *Phèdre* se sont souvenus d'Appollonius.

Lycophron Méléagre

Lycophron est encore de cette époque. Il a laissé un poème si admirable (*Alexandra*, c'est-à-dire Cassandre), que les anciens eux-mêmes ne réussissaient pas, quelques efforts qu'ils y missent, à le comprendre. Il est comme le chef et l'ancêtre de cette grande école des poètes inaccessibles ou impénétrables, les plus furieusement admirés, dont Maurice Scève au XVIe siècle est le représentant illustre.

Les épigrammatistes

Ajoutez à ces si nombreux très beaux esprits, les épigrammatistes, c'est-à-dire ceux qui faisaient des poèmes très courts, très ramassés, très limpides et qu'ils voulaient d'une absolue perfection. Ils furent presque innombrables. Le plus

illustre, et dont nous goûtons encore le génie délicat et la sensibilité exquise, est Méléagre.

Polybe

Réduit en provinces romaines (successivement grande Grèce, Grèce propre, Égypte, Syrie), le monde grec n'en continua pas moins à être un admirable foyer intellectuel. Déjà du temps des guerres puniques, le Grec Polybe se révélait comme un admirable historien militaire, politique et philosophe, curieux des faits, curieux aussi des causes probables, des constitutions et institutions sociales, des mœurs, du caractère et du tempérament profond des peuples. Son principal ouvrage est *les Histoires*, c'est-à-dire l'histoire du monde gréco-romain depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la prise de Corinthe par les Romains. C'était un très grand esprit, malheureusement il écrivait mal.

Épictète
Marc-Aurèle

Il faut reconnaître, pourtant, que dans le premier siècle avant Jésus-Christ et dans le premier siècle après, la Grèce, même intellectuelle, fut en dépression. Mais à partir de l'empereur Nerva, c'est-à-dire à partir du commencement du second siècle, il y eut une renaissance hellénique très remarquable. C'est d'abord le moment le plus brillant, depuis Platon, de la philosophie grecque. Le stoïcisme règne en maître sur les classes cultivées; Épictète donne ses *Entretiens* et son *Manuel*, où sont condensées les pensées les plus élevées et les plus profondes, et très profondément senties, de la doctrine de Zénon ; plus tard l'empereur Marc-Aurèle, dans ses méditations solitaires intitulées *pour moi-même*, nous peint son âme admirable, chaste, pure, sévère pour

elle-même, indulgente pour les autres, pathétiquement résignée à l'ordre universel des choses et y adhérant avec un renoncement et une foi vraiment religieux. Moins sévère, même enjoué et souriant, Dion Chrysostome (c'est-à-dire bouche d'or, surnom qu'on lui avait donné à cause de son éloquence) est pénétré du même esprit, un peu mêlé de platonisme et le fait peut-être penétrer plus facilement que les trop austères stoïciens purs.

Plutarque

Plutarque, historien discrètement romanesque et très habile philosophe moraliste, doucement obstiné à la conciliation et à la concorde, d'une part dans ses *Vies parallèles* raconte les grands Romains et les grands Grecs, pour montrer comme ils sont excellents tous et comme ils doivent s'estimer les uns les autres, d'autre part, dans ses œuvres morales cherche à concilier la philosophie et le paganisme, ne croyant sans doute qu'en un seul Dieu, comme Platon, mais croyant à une foule d'esprits intermédiaires entre Dieu et l'homme ce qui lui permet d'expliquer comme des êtres mal compris et même d'admettre dans un certain sens tous les dieux du paganisme. Homme de juste milieu par excellence, il combattait les stoïciens comme trop durs pour la nature humaine et les épicuriens comme tendant à être trop faciles ou risquant trop facilement de le devenir. C'est un écrivain élégant, gracieux, surveillé, plus près, tout compte fait, d'être recherché que d'être simple et qu'il ne faudrait pas juger d'après la bonhomie que notre Amyot lui a comme prêtée en le traduisant. Dans toute l'Europe, depuis la Renaissance, il a été peut-être

le plus lu, le plus fréquenté, le plus aimé et le plus diligemment exploité des auteurs grecs.

Les historiens grecs

En cette même époque, les historiens grecs se multiplient. Il faut au moins nommer Arrien, philosophe, disciple d'Épictète et historien de l'expédition d'Alexandre ; Appien qui écrivit l'histoire du peuple romain depuis les origines jusqu'à la fin de Trajan ; Dion Cassius qui rédigea également l'histoire romaine en un style soutenu, très élégant et très noble ; Hérodien enfin, historien des successeurs de Marc-Aurèle, qui n'a voulu raconter que ce qu'il a vu de ses propres yeux, écrivain très brillant et même brillanté qui sent un peu l'artificiel.

Un historien d'un genre très particulier est Diogène de Laërte qui écrivit la *Vie des philosophes*, très peu philosophe lui-même et donnant trop facilement dans l'anecdotique, mais intéressant et, à cause du peu de renseignements que nous avons sur la philosophie antique, très précieux, au demeurant, pour nous.

Lucien

Infiniment supérieur à ceux que nous venons de nommer depuis Plutarque, voici celui que l'on a nommé le Voltaire de l'antiquité, le spirituel, sceptique, amusant, comique et bien disant Lucien de Samosate (Syrie). Il était avant tout conférencier, allant, comme un sophiste, de ville en ville promener sa causerie vive, animée, fringante et paradoxale. Puis il était écrivain polygraphe, faisant des traités, des satires et des pamphlets sur les sujets les plus divers. Il écrivait contre les chrétiens, contre les païens, contre les philosophes, contre les préjugés, quelquefois contre le sens commun. C'était la *Manière*

d'écrire l'histoire, en partie sérieuse, en partie satirique, les *Dialogues des morts*, moralisants et satiriques, très supérieurement imités plus tard par notre Fontenelle, les *Dialogues des dieux*, contre la mythologie, l'*Histoire vraie*, parodie des histoires fausses ou romanesques, qui étaient si fréquentes alors, particulièrement sur Alexandre. Il a certainement peu de fond, mais son talent est incroyable. Verve, causticité, logique amusante, dialectique burlesque, instinct caricatural étonnant, art naturel du dialogue, insolence gaie, légère, mais vive pénétration psychologique, sens presque profond des ridicules, gaminerie joyeuse; ceci surtout, qui est la première qualité du satirique, s'amuser tout le premier de ce qu'il écrit pour amuser les autres : il a tout cela à un très haut degré. On a appelé Rabelais l'Homère bouffon; Socrate bouffon, c'est le nom de Lucien.

Poésie et roman

La poésie grecque n'existe plus à cette époque. A peine peut-on se permettre de citer le didactique Oppien, avec son poème sur la pêche, et le fabuliste Babrius, imitateur des fables ésopiques. En revanche le roman naît et la littérature scientifique est importante. Le roman compte comme représentants Antonius Diogène avec ses *Merveilles d'au delà de Thulé*, Héliodore avec ses *Ethiopiques* ou *Théagène et Chariclée*, roman d'amour si admiré de Racine adolescent; Longus enfin avec *Daphnis et Chloé* qui est resté en possession de l'admiration générale et qui, en effet, est d'une grâce un peu apprêtée, mais très réelle et dont le talent de style est tout à fait hors du commun.

Littérature scientifique

La littérature scientifique compte l'infiniment illustre mathémacien et astronome Ptolémée dont le système resta en honneur et en créance jusqu'à Copernic ; le médecin Galien ; le médecin philosophe Sextus Empiricus qui est un bon historien, très sceptique, mais bien informé et intelligent des idées philosophiques.

Décadence de l'esprit grec

La vie se retire peu à peu du monde grec, non sans des retours et demi-renaissances très intéressants. Au ɪᴠᵉ siècle encore, le sophiste c'est-à-dire le professeur de philosophie et de rhétorique Libanius a laissé un très grand nombre de discours officiels ou académiques et des lettres qui sont des dissertations. Il était païen très convaincu, comme son ami Julien l'empereur, et, d'une âme douce, mais ferme, combattait les évêques chrétiens et les prêtres et surtout les moines qui lui étaient un objet de véritable répulsion. Il avait un talent secondaire, mais honorable.

L'empereur Julien

L'empereur Julien, chrétien dans son enfance, mais qui, à l'âge d'homme, revint au paganisme, ce qui lui a valu le nom de Julien l'Apostat, était très intelligent, d'une âme très pure et plein d'un grand esprit de tolérance ; mais enfin il était païen et il écrivait des livres contre les chrétiens. Il avait de la verve satirique et de l'esprit, quelque éloquence même. Un pamphlet de lui, le *Misopogon*, contre les habitants d'Antioche, qui l'avaient plaisanté sur sa barbe, est très amusant. Il est mort très jeune. Il eût été probablement un très grand homme.

Procope

Nous descendons jusqu'au ᴠɪᵉ siècle pour nommer l'historien Procope, cet annaliste à double visage qui, dans ses histoires officielles, était

éperdu d'admiration devant Justinien et qui dans son *Histoire secrète*, publiée seulement longtemps après sa mort, nous raconte les turpitudes vraies ou supposées de Théodora, femme de l'empereur Justinien, et d'Antonina, femme de Bélisaire.

La poésie

La poésie grecque n'était pas morte. Quintus de Smyrne qui est du IVe siècle, peut-être de plus tard encore, écrivait la *Suite d'Homère*, sans grande imagination, mais avec habileté et adresse; Nonnos *les Dionysiaques*, histoire poétique de l'expédition de Bacchus dans les Indes, déclamatoire et abondante et puissante, pleine de défauts et pleine de talent; Musée (époque absolument inconnue) son délicieux petit poème *Héro et Léandre*, cent fois traduit en vers et en prose et resté justement célèbre.

Les écrivains grecs chrétiens

Remontons au IVe siècle pour mentionner les écrivains grecs chrétiens. Ce sont presque tous, comme on s'y attend, des orateurs controversistes. C'est saint Athanase d'Alexandrie, admirable homme d'action, orateur fougueux et ardent, historien de l'Eglise très belliqueux, à la manière de Bossuet dans son *Histoire des variations*. Saint Basile, que ses admirateurs ont appelé le Grand, sans qu'il y ait trop d'hyperbole dans cette qualification, était un incomparable orateur. Il a comme régné sur l'Orient chrétien par sa parole, par son habileté aussi et par son courage. Ses œuvres, même pour nous, ont un grand charme. Il mêlait avec beaucoup de bonheur et en pleine orthodoxie, du reste, au christianisme, les plus belles idées de Platon. Les humanistes lui savent gré d'avoir, dans son traité sur la *Lecture des auteurs profanes*, rendu justice à l'antiquité et

autorisé les chrétiens à la cultiver avec prudence mais avec estime Saint Grégoire de Nazianze, intime ami de saint Basile, fut aussi un grand orateur, très élevé, très ardent et très lyrique et en même temps il fut un poète très fin, très gracieux et plein de charme. Saint Grégoire de Nysse, qui était frère de saint Basile, fut surtout un théologien et était de son temps une autorité théologique.

Saint-Jean Chrysostome

Enfin la gloire la plus éclatante de l'Église grecque fut saint Jean Chrysostome, si célèbre dans l'histoire politique par sa lutte contre l'empereur Arcadius et l'impératrice Eudoxie et les persécutions que, de ce fait, il eut à subir. Son éloquence enflammée, emportée, violente, qui était tout à fait celle d'un tribun du peuple, nous émeut encore singulièrement parce qu'on y sent une ardeur profondément sincère, une passion de justice, de charité et d'amour. De plus, moraliste belliqueux, il est, comme Bourdaloue, réaliste, peintre exact et cruel par cela même des mœurs de son temps qui n'étaient point bonnes et il nous renseigne mieux que tout autre sur le triste état moral de l'Orient à cette époque. Son génie extrêmement varié, passant du ton le plus spirituellement familier jusqu'aux plus hauts essors d'éloquence entraînante et imposante, est un des plus grands de l'antiquité tout entière.

Eusèbe

Citons encore le bon historien Eusèbe, qui a raconté l'histoire chrétienne depuis ses origines jusqu'à l'année 323.

Période byzantine

On appelle période byzantine celle qui s'étend de la fin du règne de Justinien à la chute définitive de l'Empire d'Orient (565-1453). Cette

longue période, qui correspond à notre « moyen âge » presque tout entier est certes très pâle au point de vue littéraire, mais cependant on y trouve un très grand nombre d'historiens intéressants et précieux (Joseph de Byzance, Comnène, etc.) et des grammairiens, c'est-à-dire des professeurs de langue et de littérature, savants et habiles (Eustathe, Céphalas, Planude, Lascaris). Ce sont les derniers de ces grammairiens, parmi lesquels Lascaris, qui après la prise de Constantinople. accueillis en Italie et en France, apportèrent à l'Occident les écrivains grecs, les commentèrent, les firent connaître et c'est de là que la Renaissance des Lettres est sortie.



CHAPITRE IV

LES LATINS

LES LATINS IMITATEURS DES GRECS
POÈTES ÉPIQUES, POÈTES DRAMATIQUES. II AGE D'OR
VIRGILE, HORACE (LYRIQUE), OVIDE
AGE D'ARGENT : PROSATEURS, HISTORIENS
ET PHILOSOPHES : TITE-LIVE, TACITE, SÉNÈQUE
DÉCADENCE BRILLANTE ENCORE

La littérature latine

La littérature latine n'est guère qu'une branche de la littérature grecque. Elle commence bien longtemps après celle-ci, finit avant et a toujours puisé en elle une partie au moins de ses forces vives. La littérature romaine ne commence réellement qu'à partir du moment où les Romains entrèrent en contact avec les Grecs, lurent leurs ouvrages et furent tentés de les imiter et c'est-à-dire qu'elle commence au IIIe siècle avant Jésus-Christ. La première manifestation de cette littérature fut épique. Nævius et Livius Andronicus firent des épopées. Ils sont sans talent. Ennius en fit une ; il avait du mérite ; ce que les critiques latins ont cité de ses *Annales*, d'abord est marqué d'un énergique sentiment patriotique qui fait plaisir, ensuite a de l'énergie et quelquefois un certain éclat. Ennius, fit de plus, quelques poèmes didactiques et satiriques. Pour les Romains

Ennius

Ennius était le grand ancêtre, le père de la litté
ture latine.

Lucilius

Lucilius fut un satirique. D'après les fragme
que nous avons de lui, il fut même un satiric
politique très aigu et très pénétrant. Hora
malgré son souverain dédain pour tout ce
avait précédé son siècle, ne laissait pas de l'estir
et convenait qu'il y avait quelque chose à ti
et à recueillir de ce « torrent bourbeux ».

La comédie Plaute Térence

La comédie et la tragédie existaient à ce
époque. Il y a même ceci à remarquer que c
plus tard et à la belle époque de la littérat
latine qu'elles n'existèrent plus. Plaute s'avisa
transporter à Rome des comédies grecques
temps de la comédie nouvelle et de les acco
moder plus ou moins aux mœurs latines. Il a
une verve rude et brutale qui ne manque pas
puissance et plus d'une fois notre Molière lu
fait l'honneur de s'inspirer de lui. Térence, ap
lui, ami de Scipion le second Africain et peut-é
en collaboration avec lui, très différent de Pla
pour ce qui est du genre de talent, tendre, do
romanesque, sentimental, souriant plutôt
spirituel, autant qu'on peut le conjecturer
directement inspiré de Ménandre, écrivit
comédies qui sont très agréables à la lecture
qu'on doute qui aient pu jamais être très goût
au théâtre. Cependant les écrivains romains l'
beaucoup estimé et il a eu, à une certa
époque de notre histoire, au XVII[e] siècle,
faveur singulière et unanime.

L'atellane

A la comédie proprement dite, soit qu'e
représentât des Romains, soit qu'elle représen
des Grecs, les Romains ajoutèrent l'atellane

eur venait des Étrusques (Atella, ville d'Étrurie) t qui était une sorte de farce à personnages onsacrés (le gourmand gras, le gourmand naigre, le vieil avare toujours bafoué, etc.). 'omponius et Nævius essayèrent d'élever cette écréation populaire à la hauteur d'un genre litéraire et y réussirent. C'était un genre, cette ois, très réellement national. Il avait beaucoup 'analogie avec la moderne comédie italienne opulaire nous montrant ses Cassandre, ses Panılon et ses Arlequin, sans qu'on puisse dire ue la comédie italienne soit sortie de l'atellane. 'atellane eut beaucoup de succès au second siècle vant Jésus-Christ. Elle fut pourtant détrônée par e mime, qui fut le genre de littérature comique raiment national à Rome. Le mime. était une omédie de mœurs populaires et très populaires ; 'était une peinture des bas-fonds de la société ris par leurs côtés comiques. Il se maintint touours, jusqu'à la fin de l'Empire romain, sans evenir plus noble et au contraire. Les noms de uelques auteurs de mimes ont survécu, Publius yrus et Laberius, du temps de César. Ce qu'il y de curieux, c'est que les mimes, si licencieux u'ils fussent et même obscènes, étaient tout parsemés de sentences hautement morales que les rammairiens latins nous ont conservées. On xpliquera ce curieux mélange et ce contraste omme on voudra ; peut-être n'était-ce qu'une abitude prise.

La tragédie

Pour ce qui est de la tragédie, elle eut une desnée encore plus courte que la comédie, mais lle fut évidemment très brillante et il est à egretter qu'on ne l'ait point conservée. Livius

Andronicus et Nævius ont écrit des tragédies, mais les trois grands tragiques sont Ennius, son neveu Pacuvius et Attius. Ennius imitait Euripide, Pacuvius Sophocle et Attius Eschyle. Tous trois ont visé au grand, au majestueux et au sublime; tous trois semblent avoir été très sentencieux et tout remplis de maximes; mais il faut se défier : ces auteurs nous étant connus par les citations qu'en ont faites les grammariciens et les grammairiens ayant naturellement cité des *traits* plutôt que des fragments de dialogues, il se peut que ces auteurs nous paraissent avoir été sentencieux alors qu'ils ne l'ont pas été d'une manière anormale.

La prose littéraire

La prose littéraire à Rome parut presque en même temps que la poésie. Cicéron nous donne des noms de grands orateurs contemporains d'Ennius; et il y a des historiens et des didactiques en prose du même temps. Caton l'Ancien, le grand censeur, fut historien ; il écrivit un livre, les *Origines*, qui semble avoir été l'histoire non seulement de Rome, mais de toute l'Italie depuis la fondation de Rome; il fut didactique; il écrivit un *De re rustica* (sur la vie rustique) que nous avons encore et qui est infiniment précieux comme renseignant sur les mœurs des vieux propriétaires romains, sur leur simplicité, sur leur dureté, sur leur avarice, toutes qualités que Caton connaissait très bien, pour les avoir.

Le temps de César

Le temps de César fut une grande époque littéraire. Avant tout et presque au-dessus de tout il y a César lui-même, grand orateur, épistolier, grammairien et historien. Ses *Commentaires*, c'est-à-dire ses mémoires, l'histoire de ses cam-

pagnes, sont admirables de netteté, de précision, d'allure rapide et courante. A côté de lui, Cornelius Nepos a fait un abrégé très clair et d'une sobriété forte de l'histoire universelle sous le nom de *Chronica*. Varron, sorte d'encyclopédiste, a écrit un *De re rustica* et un ouvrage sur la *langue latine* et des *Satires ménippées*, satires en effet, mais mêlées de prose et de vers, et un ouvrage sur la *Vie romaine* et une foule de petits livres en vérité sur tous les sujets possibles. Cicéron lui dit : « Tu nous as appris toutes les choses divines et humaines. » Il avait une immense érudition et un esprit violent qui n'est pas sans charme. Il faut se le figurer comme un savant de notre XVIe siècle.

Cicéron

Cicéron est peut-être le plus grand *littérateur* qui ait été. Il est très visible que tous les goûts à la fois sont entrés dans son âme, comme a dit Voltaire de lui-même, et qu'il les a tous satisfaits. Il est homme politique, avocat, orateur, poète, philosophe, professeur de rhétorique, moraliste, grammairien, écrivain politique, épistolier ; il a fait le tour de toutes les connaissances humaines, s'est mêlé à toutes les choses humaines et il est très grand écrivain. Ce qui nous intéresse le plus aujourd'hui dans son œuvre immense, ce sont ses discours politiques, ses lettres et ses traités de morale. Ses discours politiques sont d'un très honnête homme qui a toujours eu des vues droites et le sentiment des grands intérêts de sa patrie ; ses lettres sont d'un homme extrêmement spirituel et d'un excellent ami, ses traités de morale, en particulier son *De officiis* (des devoirs) sont d'un esprit très élevé qui subordonne tous

les autres devoirs humains aux obligations envers la patrie. Il n'a pas toujours été à la hauteur des circonstances; il était très digne qu'au contraire elles le servissent.

Salluste

Salluste, personnage qui semble avoir été très méprisable, fut un historien très sagace et un très excellent écrivain. Il a donné une histoire de Catilina et une histoire de Jugurtha. Ce sont des chefs-d'œuvre de lucidité et de vivacité dramatique. Il est admirable dans les maximes bien frappées qui font songer à La Rochefoucauld : « Vouloir les mêmes choses, haïr les mêmes choses, c'est l'amitié. » « L'esprit de faction, c'est l'amitié de coquins », etc.

La poésie
Catulle

La poésie n'est pas moins brillante à l'époque de César que la prose. C'est le temps de Lucrèce et de Catulle. Catulle, mondain charmant, voluptueux aimable, amoureux passionné et éloquent, épigrammatiste redoutable, un peu teinté d'alexandrinisme (et à peine, car on a beaucoup exagéré ce trait), est tout près d'être un grand poète. Il a la fougue, l'élan et aussi la grâce et une sensibilité frémissante. Par bien des aspects il fait songer à André Chénier, qui du reste l'a bien connu.

Lucrèce

Lucrèce est un très grand poète. Si nous connaissions Épicure autrement que par des fragments il est très probable que nous serions tentés de dire que Lucrèce n'est qu'un traducteur; mais d'abord nous n'en savons rien et ensuite la partie didactique du poème de Lucrèce (*Sur la Nature*) fût-elle une simple adaptation, toute la partie oratoire et toute la partie descriptive resteraient, qui sont ce qu'il y a dans l'œuvre de plus beau. Il

y a dans ses invocations à Épicure, dans sa prosopopée de la nature à l'homme pour lui commander de se résigner à la mort, dans sa description d'Iphigénie immolée, dans sa description de la vache errant dans les campagnes à la recherche de sa génisse perdue, une largeur, une ampleur, une grandeur épique qui rappelle Homère, qui fait songer à Dante et que Virgile lui-même, beaucoup moins inégal, mais non pas plus grand, n'a pas atteintes.

Le siècle d'Auguste

Le « siècle d'Auguste », qui n'est vraiment très grand que si l'on entend sous ce nom l'époque de César et celle d'Octave et c'est ainsi que l'entendaient nos pères, ne laisse pas, à le prendre limitativement, de nous présenter des littérateurs d'un très beau génie. C'est Virgile, Horace et Tite-Live.

Tite-Live

Tite-Live, qui est un des écrivains les plus purs, les plus beaux, et un orateur dans son cabinet d'un séduisant talent, écrivit une histoire romaine faite, en sa première partie, des légendes qui se transmettaient à Rome de génération en génération et où il nous est impossible de distinguer le vrai du faux, faite pour les deux tiers environ des renseignements fort précis que donnaient à l'auteur les historiens antérieurs et les Annales des pontifes. Comme on l'a fait observer, Tite-Live, étant de la Cisalpine, est un Gaulois qui a déjà les qualités françaises, ordre, clarté, développement régulier, style soutenu et surveillé, goûts oratoires. Ardent patriote, républicain au fond de l'âme, traité par Auguste, amicalement du reste, de « pompéien », il écrit l'histoire romaine, d'abord, sans doute, pour la faire connaître, mais surtout pour inspirer aux

Romains de son temps l'admiration, le respect et l'amour des fortes mœurs et des hautes vertus de leurs aïeux. Il a dressé un monument dont une partie malheureusement est détruite, mais où les tragiques modernes ont souvent puisé et que n'ont pas dédaigné, pour s'instruire en leur art, les orateurs.

Virgile

Virgile est du même pays à peu près. C'était une âme charmante, très tendre, très douce, infiniment capable d'amitié, très pure et blanche, comme a dit Horace, avec tendance à la mélancolie. Les deux sources de son inspiration furent Homère et l'amour de Rome ; ajoutez-y, pour un temps, Théocrite. Amoureux des champs et de la vie rustique, il écrivit d'abord ces charmantes *Bucoliques,* où il n'ose pas être aussi réaliste que le poète sicilien, mais où il y a une grâce infinie et une sensibilité délicieuse et, toujours en quelques vers, des descriptions admirables qui font songer à celles de La Fontaine ; — amoureux de la terre et voulant, d'accord avec Auguste, ramener les Italiens au goût de l'agriculture, il a écrit les *Géorgiques*, c'est-à-dire les travaux des champs, décrivant ces travaux avec une exactitude, une précision singulières; puis, pour reposer le lecteur, amenant, de temps en temps, un *épisode* qui est un trait d'histoire ou de légende mythologique. Enfin, voulant attribuer à Rome le plus glorieux passé possible, il a relevé la vieille légende qui voulait que les anciens rois de Rome descendissent des anciens rois de Troie la Grande et il a fait l'*Énéide*. L'*Énéide* est à la fois une *Odyssée* et une *Iliade*. Les cinq premiers livres contenant les aventures d'Énée depuis la prise de Troie

jusqu'à son arrivée en Italie sont une *Odyssée*; les six derniers livres contenant les combats d'Enée en Italie pour s'y conquérir une place sont une *Iliade*. Au milieu, le sixième livre est une descente aux enfers, imitée encore d'Homère, mais toute nouvelle, enrichie qu'elle est de très belles idées philosophiques qu'Homère n'avait pu connaître. Le centre du poème et ce qui en fait l'unité, c'est Rome qui n'existe pas, mais que l'on voit toujours dans l'avenir. Tout le poème y tend et, par des artifices ingénieux, par des prophéties de plus en plus nettes, par la description du bouclier d'Enée, etc., l'histoire romaine elle-même, dans ses grandes lignes, y est tracée.

Le souverain mérite de Virgile est son sens artiste. D'autres ont été plus puissants ou plus profonds. Aucun homme n'a écrit en vers mieux que lui, sur quelque chose qu'il ait écrit.

Horace

Horace était un homme d'infiniment d'esprit et qui connaissait bien les poètes grecs. Avec sa connaissance des poètes il a fait ses odes toutes pleines de souvenirs des Alcée et des Stésichore, minutieusement et finement travaillées, habituant les Romains à retrouver sous des mots romains les phrases musicales des Grecs mais restant du reste froides. Avec son esprit, sa verve, son très vif sens du comique, sa jolie philosophie morale empruntée un peu aux stoïciens et surtout à Épicure, il a fait ses *Satires* et ses *Epîtres* qui sont le régal des plus délicats et qui n'ont rien perdu de leur intérêt pour nous, non plus que Montaigne. C'est un homme charmant. Ce n'est pas un grand poète. C'est le plus spirituel des poètes, c'est le plus poète des hommes d'esprit.

Tibulle Properce Ovide

Tibulle, Properce et Ovide vinrent tout de suite après lui. Tibulle était un élégiaque tendre et triste, moins passionné et moins puissant que Catulle, gracieux et touchant. Tous les poètes élégiaques et en particulier André Chénier se sont souvenus de lui. Properce a un grand talent de versification ; mais plus érudit qu'inspiré presque pur Alexandrin, il est plus intéressant pour l'humaniste que pour un homme ordinaire. Ovide, doué d'une facilité et d'une adresse de versificateur prodigieuse, habile descripteur dans ses *Métamorphoses*, ingénieux et froid dans son *Art d'aimer*, a trouvé quelques accents pathétiques dans ses élégies (*Pontiques*, *Tristes*) où il pleure, exilé, sur ses propres infortunes.

a décadence

Avec le second siècle vient le commencement de la décadence. Les rhéteurs, qui sont à Rome ce que les sophistes étaient à Athènes, mais qui sont beaucoup moins intelligents, dirigent l'esprit public. Ils ne le gâtent point complètement ; mais ils ne lui donnent pas de force et les Latins se croyant parvenus au niveau des Grecs semblent moins s'inspirer des éternels modèles.

uinte-Curce

Cependant la sève latine est forte encore. Quinte-Curce, historien romanesque qui a écrit une histoire d'Alexandre trop hospitalière à la légende, raconte très brillamment et parsème son récit de maximes et d'apophtegmes vigoureusement frappés. C'est un très remarquable écrivain. Pline l'Ancien est un très grand savant et écrivain un peu précieux est un très digne successeur de Varron.

Sénèque

Sénèque, très nourri, lui du moins, de philosophie grecque, prêche le stoïcisme en style

concis, antithétique, épigrammatique, tout en pointes, très spirituel et qui atteint quelquefois à la force.

Pétrone Lucain Martial

Pétrone est un homme de goût très fin, peintre de très mauvaises mœurs. La tragédie essaye de renaître avec Sénèque le Tragique qui est peut-être le même que le Sénèque moraliste dont nous venons de parler et elle est assez brillante pour que nos tragiques du XVIe siècle et même Racine dans sa *Phèdre* l'aient souvent suivie. Perse, élève d'Horace pour ce qui est des satires, concis jusqu'à être obscur, a souvent une vigueur et une âpreté qui émeuvent très fortement. Lucain, gâté par un certain goût déclamatoire, est au fond un très grand poète, surtout poète orateur, mais à ce titre souvent admirable. Silius Italicus, Valerius Flaccus, Stace se remettent à l'école de Virgile et montrent au moins du talent de versification. Martial, presque exclusivement épigrammatique, est extrêmement spirituel.

Juvénal

Juvénal, s'élevant brusquement au-dessus de la foule, est le prince des satiriques de tous les temps. Il a la passion de l'honnêteté, la verve et l'ampleur oratoires, une incroyable vigueur de coloriste, le don des vers frappés en médailles, le don aussi des énergiques sonorités métalliques. Victor Hugo, dans la partie satirique de ses œuvres, s'en est non seulement inspiré mais comme imbibé.

L'époque de Trajan

Voici qu'est venue l'époque de Trajan. Quintilien, élégamment, finement, avec des grâces un peu apprêtées, enseigne une excellente rhétorique pleine de sens et de goût ; Pline le Jeune,

doux et gai, honnête et amusant, plaide en orateur insinuant et, sous prétexte de *Lettres* à ses amis, écrit des Essais de morale aimable qui font songer à Montaigne.

Tacite

Tacite est un grand historien psychologue et moraliste. Il est, comme a dit Racine, « le plus grand peintre de l'antiquité » et Racine veut dire le plus grand peintre de portraits. Il a un style tout nouveau, créé par lui, nerveux, musclé, coloré, ramassé, à métaphores courtes, qui sent le poète et le très grand poète, que notre Michelet rappelle, màis avec la différence de la fébrilité à la détente puissante de la force.

Aulu-Gelle Apulée

Sous Marc-Aurèle, la littérature latine est en baisse. **Aulu**-Gelle n'est qu'un érudit un peu désordonné ou du moins peu méthodique et écrit faiblement; Apulée, avec son *Ane d'or*, n'est qu'un romancier fantaisiste, très complexe, curieux de tout et surtout des singularités, vif, amusant, mystique à ses heures, au total très déconcertant.

Écrivains du christianisme

Le christianisme est à l'âge adulte. Il a ses écrivains qui comptent et qui, quelquefois, sont de grands écrivains : l'énergique et violent Tertullien que Bossuet a tant aimé ; saint Cyprien plein d'onction, de douceur et de charité, Lactance philosophe chrétien habile, ingénieux et d'une subtilité insinuante; saint Hilaire, polémiste ardent, impétueux et torrentiel; saint Ambroise élevé, sage, serein, très lettré, très « romain » et qui est comme le Cicéron du christianisme ; saint Jérôme, ardent, passionné, d'une sensibilité très vive, d'une imagination entraînée et entraînante, qui, toute idée de scan-

dale écartée, fait songer à ce qu'il y a de plus beau et de plus pur dans Jean-Jacques Rousseau ; enfin le grand docteur, le grand philosophe du christianisme, saint Augustin.

Saint Augustin

Saint Augustin est avant tout un philosophe, un homme qui analyse les idées et qui voit tout ce qu'elles renferment et leur principe premier et leur portée et leurs conséquences dernières. Il est de plus un grand orateur ; il est encore un historien ou plutôt un philosophe de l'histoire dans sa *Cité de Dieu*, il est enfin un poète du cœur et de la sensibilité la plus exquise dans ses immortelles *Confessions*. C'est peut-être l'homme le plus extraordinaire du monde antique.

Poètes chrétiens

Le christianisme avait même ses poètes : Commodien, Juvencus, le très passionné et très adroit Prudence, saint Paulin de Nole. Aucun ne fut très grand, tous eurent un vif sentiment surtout, dont Chateaubriand se souviendra, de ce qu'il y a de profondément poétique dans le christianisme.

Poètes profanes

Les derniers poètes profanes furent plus brillants que les poètes chrétiens. Aviénus est charmant d'élégance et de grâce un peu féminine. Il faut noter qu'il est (avec Prudence) le seul poète lyrique romain depuis Horace. Ausone a de la sensibilité et un très remarquable talent descriptif. Claudien, rhéteur en vers, s'élève quelquefois jusqu'à la véritable éloquence et a un éclat continu qui, parce qu'il est continu, est fatigant, mais qui ne laisse pas d'être un défaut merveilleux. Enfin citons Rutilius, d'abord parce qu'il a du talent, ensuite parce qu'au milieu même de l'invasion des Barbares, il a fait de Rome un éloge

passionné qui est, involontairement, une oraison funèbre; enfin parce que, ennemi furieux des chrétiens, il a bien involontairement encore défini le grand et beau changement qui du paganisme au christianisme s'était produit : « *Tunc mutabantur corpora, nunc animi.* Jadis on métamorphosait les corps, maintenant ce sont les âmes. »



CHAPITRE V

MOYEN AGE : FRANCE

CHANSONS DE GESTE
« CHANSON DE ROLAND » ET POÉSIES LYRIQUES
ÉPOPÉE POPULAIRE : « ROMANS DE RENART »
HISTORIETTES POPULAIRES : FABLIAUX. || HISTORIENS
LE POÈME ALLÉGORIQUE
« ROMAN DE LA ROSE ». || THÉATRE

Les Chansons de geste

LA littérature du moyen âge s'est dégagée du latin vers le xe siècle. C'est le moment où commencent d'éclore les grandes épopées que l'on appelle *Chansons de geste*. La plus célèbre est celle qui a nom *Chanson de Roland*. C'est le récit du dernier combat qu'a livré Roland en revenant d'Espagne, au défilé de Roncevaux, et de sa mort. La forme de ce poème est un peu sèche et un peu monotone ; mais il y a des parties admirables, comme la bénédiction des mourants par l'évêque Turpin, les adieux de Roland à Olivier, Roland, au moment de la mort, tendant son gant à son Seigneur Dieu, etc.

Les chansons de geste furent nombreuses. Il y en eut qui célébraient Charlemagne et ses compagnons, d'autres qui célébraient Artus, roi de Bretagne et ses fidèles, d'autres, en général moins intéressantes, qui chantaient les héros de l'anti-

quité, Troie, Alexandre, mal connus, mais non oubliés. Les Chansons de geste remplirent tout le XIe et tout le XIIe siècle.

oinville
ehardouin

Au XIIIe, un historien apparaît, Joinville, ami de saint Louis, qui raconte la croisade qu'il fit en compagnie de son maître. Il a de la naïveté, de la grâce, du naturel et du pittoresque. Villehardouin qui raconte la quatrième croisade à laquelle il prit part ; c'est un réaliste, exact, précis, lumineux, que l'étrangeté et la grandeur des choses qu'il a vues amènent quelquefois à une véritable grandeur, simple encore, mais singulièrement imposante.

Les
ubadours

La poésie lyrique en ces siècles n'existait guère qu'au sud de la Loire, en pays latin, chez ces poètes que l'on appelait les Troubadours ; cependant au nord le noble comte Thibaut de Champagne, pour ne citer que celui-ci, a des chansons d'une inspiration aimable et d'un joli tour. A côté de lui il faut nommer le très remarquable Rutebeuf, narrateur, élégiaque, orateur lyrique, excellemment doué et à qui, pour être un grand poète, il n'a manqué que de vivre dans un temps plus favorable et d'avoir à sa disposition une langue plus souple, plus abondante et plus fortement élaborée.

Romans
Renart

Au XIVe siècle les *romans de Renart* furent extrêmement répandus et se multiplièrent à foison. Chacun était comme une fable de La Fontaine étendue aux proportions d'un poème épique. C'étaient, sous des noms d'animaux, des types humains en action et mêlés à de multiples aventures ; le lion était le roi ; l'ours, qui s'appelait Brun, était le lourd seigneur terrien ; le renard était le fin bourgeois avisé ; le coq, qui s'appelait Chan-

tecler, était le héros d'armes et ainsi de suite. Certains romans de Renart sont insipides ; d'autres sont d'une verve satirique et parodique extrêmement divertissante.

Les fabliaux

Parallèlement, les *fabliaux* amusaient nos pères. C'étaient des anecdotes, des contes en vers, rapportant des aventures bourgeoises pour la plupart, analogues aux contes de La Fontaine. La plupart sont raillards, goguenards et satiriques ; quelques-uns sont touchants et très délicats. Ils sont certainement ce qu'il y a de plus vivant et de plus dru dans notre ancienne littérature.

Les Bibles

Le moyen âge, comme du reste l'antiquité, a aimé ramasser en un livre toutes les connaissances qu'il croyait avoir. Ces livres didactiques s'appelaient des Bibles. Il y en eut de célèbres : la *Bible* de Guyot de Provins, la *Bible* de Hugues de Berzi. En général, tout en étant savantes selon les ressources du temps, elles étaient satiriques, comme aussi bien la presque totalité de la littérature du moyen âge est satirique.

Le Roman de la Rose

Le *Roman de la Rose*, qui est de deux auteurs écrivant presqu'à un demi-siècle l'un de l'autre, est en sa première partie, dont l'auteur est Guillame de Lorris, un art d'aimer sous forme de roman en vers; et la seconde partie, qui a pour auteur Jean de Meung, est un peu une continuation à la première partie, mais surtout une œuvre d'érudition et d'enseignement où le poète a versé tout ce qu'il savait et encore ses conceptions philosophiques, lesquelles sont souvent d'une singulière et très inattendue hardiesse. On a comparé très raisonnablement Jean de Meung à Rabelais et il n'est pas étonnant que la vogue de ce poème ait

duré plus de deux siècles ni que, selon la nature des esprits, il ait charmé ou irrité nos ancêtres.

Froissart Gerson

L'histoire a pour représentant au XIV[e] siècle Froissart, chroniqueur très pittoresque, très vivant, toujours plein d'intérêt, quoiqu'il soit incontestable que la critique historique lui ait manqué ; et parmi les orateurs, polémistes et controversistes du temps, il faut au moins citer le passionné et vertueux Gerson, qui dépensa sa vie en luttes incessantes pour sa foi chrétienne.

On lui a longtemps attribué, sans preuves décisives, l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'en tout cas il faut bien signaler, quel qu'en soit l'auteur, comme une des plus pures productions de l'esprit religieux du moyen âge.

Charles d'Orléans Villon

Le XV[e] siècle, du reste assez infertile, a vu cependant un poète très distingué, Charles d'Orléans, gracieux et aimable, et un homme qui s'est élevé quelquefois jusqu'à être presque un grand poète, François Villon, le célèbre auteur de la *Ballade des Dames du temps jadis*, dont le refrain, plus célèbre encore, est : « Mais où sont les neiges d'antan ? ».

Mistères et Miracles

Pour parler du théâtre au moyen âge, il faut remonter plus haut. Sans considérer comme du théâtre les représentations pieuses que le clergé organisait ou tolérait dans l'intérieur même des églises dès le X[e] siècle et probablement auparavant, au XII[e] siècle il y a déjà un théâtre populaire, en dehors de l'église et il donne de véritables petits drames tirés des Écritures saintes ou des légendes des saints. Au XIII[e] siècle il se développe et aux XIV[e] et XV[e] siècles il est prodigue d'immenses poèmes dramatiques qui demandent plusieurs

jours pour être joués. C'était des *Mistères*, comme on disait, ou des *Miracles*, mêlés de tragique et de comique et rapportant un grand fait de l'histoire religieuse, quelquefois d'histoire nationale, comme le *Mistère du siège d'Orléans* de Gréban.

Farces
Soties
Moralités

Le théâtre comique existait également. Il donnait des *farces* qui sont de véritables petites comédies (la plus célèbre est la *Farce de l'avocat Patelin*), des *soties*, qui sont des farces caricaturales d'étudiants et de clercs en bonne humeur, et des *moralités* qui sont de petits drames sérieux mêlés, du reste, de comique, avec des personnages allégoriques, mêlés aux personnages réels. Le théâtre du moyen âge a été très vivant, très original, sortant du sol et exactement adapté aux sentiments, passions et idées du peuple pour lequel et un peu par lequel il était fait.



CHAPITRE VI

MOYEN AGE : ANGLETERRE

LITTÉRATURE EN LATIN, LITTÉRATURE EN ANGLO-SAXON
LITTÉRATURE EN FRANÇAIS
L'ANCÊTRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE : CHAUCER

Les trois littératures

En Angleterre, avant l'invasion des Normands, c'est-à-dire avant 1066, l'Angleterre avait des bardes saxons qui chantaient les prouesses des anciens ou des contemporains, des moines, aussi, qui écrivaient en latin des vies des saints ou même des histoires laïques.

A partir de 1066, on doit distinguer en Angleterre trois littératures parallèles : la littérature latine des cloîtres, la littérature anglo-saxonne et la littérature française des conquérants.

La littérature latine est, pour ce qui est de la prose, presque exclusivement consacrée à la philosophie et à l'histoire; pour ce qui est du vers, elle l'est aux sujets les plus différents ; la satire en particulier fut florissante.

Les poètes de langue française écrivaient surtout des chansons de geste et celles de ces chansons qui forment ce qu'on appelle le *Cycle d'Artus* sont pour la plupart l'œuvre de poètes nés en Angleterre.

Enfin dans les différents dialectes populaires,

saxon, anglais de l'est, etc., étaient écrits en vers des poèmes épiques, ou des romans en prose, des discours, homélies, œuvres religieuses diverses. Les Normands, ardents, énergiques et pratiques avaient fondé des universités, d'où sortirent, dressés et armés, ceux-là mêmes qui devaient écrire en saxon ou en anglais par sentiment patriotique ou par goût.

Chaucer
Gower

Le plus grand nom de cette période et qui la clôt très brillamment est celui de Chaucer, XIVe siècle, l'auteur de *Contes de Cantorbéry* et d'une foule d'autres ouvrages. Il avait une imagination très variée, tantôt forte, tantôt plaisante, un sens du réel extraordinaire, une verve et une verdeur d'esprit qui font de lui un ancêtre et un précurseur de Shakspeare. A son nom illustre il faut ajouter celui de son ami et élève Gower qui est très curieux parce qu'il est représentatif des trois littératures encore usitées de son temps, ayant écrit son *Miroir du méditant* en français, sa *Voix de celui qui crie* en latin et sa *Confession de l'amant* en anglais. Ce phénomène ne devait pas, je crois, se reproduire.



CHAPITRE VII

MOYEN AGE : ALLEMAGNE

POÈMES ÉPIQUES : « NIBELUNGEN »
POÈMES POPULAIRES
POÈMES LYRIQUES TRÈS NOMBREUX. || THÉÂTRE

Premières œuvres littéraires

Le plus ancien monument de littérature allemande est le chant de Hildebrant qui remonte à une époque inconnue, peut-être au IXe siècle, et dont un hasard heureux nous a conservé un fragment d'une grande beauté. Nous ne savons rien des œuvres écrites en allemand depuis le chant de Hildebrant jusqu'aux Nibelungen, sauf quelques poésies religieuses comme le *Heliand* en bas allemand et le *Livre des Evangiles* en haut allemand.

Les Nibelungen

Les Nibelungen sont un vaste poème, écrit probablement au XIIIe siècle (ou, à cette époque, formé par juxtaposition de chants populaires plus anciens). C'est une grande épopée nationale où sont rapportés les exploits légendaires de tous les ancêtres de la Germanie, Huns, Goths, Burgondes, Francs surtout. Il y a des parties d'un dramatique admirable. L'analogie avec l'*Iliade* est frappante et la comparaison, même au point de vue littéraire, peut être faite.

Productions diverses

Ensuite viennent des productions moins nationales, des imitations des poèmes français, *Chanson de Roland*, *Alexandre*, chansons du *Cycle d'Artus* ou de la *Table Ronde*, des imitations des poèmes latins, par exemple de l'*Énéide*, etc. Voici encore que se répand l'histoire de Renart, comme en France, et du reste la question reste pendante si le premier poème de Renart est français ou allemand. Poèmes religieux et poèmes satiriques abondent du reste aux XIIIe et XIVe siècles, mais ce qui est très caractéristique c'est le grand nombre de poètes lyriques (Dietmar d'Ast, Kürenberg, Frédéric de Hausen, l'empereur Henri VI, etc.) qu'a produits le moyen âge allemand. Cette poésie est en général amoureuse et mélancolique, quelquefois pleine de l'ardeur guerrière que l'on trouve chez quelques-uns de nos troubadours. Les poètes qui, comme en France, promenaient à travers l'Allemagne, de cour en cour et de château en château, leur muse lyrique, s'appelaient les Minnesinger (chanteurs d'amour). Celui de tous qui est resté le plus illustre est le Tannhæuser. Une légende fantastique et touchante s'est formée autour de son nom.

Le théâtre populaire

L'Allemagne eut, comme nous, son théâtre populaire, moins abondant peut-être, mais très semblable. On cite comme les plus anciennes que l'on connaisse de ces tragédies populaires les *Prophètes du Christ*, le *Jeu de l'antéchrist* très curieux par la juxtaposition de faits bibliques et d'événements contemporains. Plus tard ce furent les *Miracles de la Vierge, les Vierges sages et les Vierges folles*, drames plus variés, à person-

nages plus nombreux, à décoration plus complète, à intérêt relativement plus concentré.

a comédie

La comédie, en général très grossière, était fort en honneur, surtout au XIV[e] siècle. Ce qu'on représentait sous le nom de *Jeux de carnaval*, le plus souvent n'était autre chose que des *fabliaux* dialogués, scènes de ménage, scènes de marché, scènes de carrefour. C'était la grosse joie plébéienne se donnant toute licence. — L'activité littéraire allemande, au moyen âge, a été au moins égale à celle des trois peuples littéraires d'Occident.



CHAPITRE VIII

MOYEN AGE : ITALIE

TROUBADOURS DE L'ITALIE SEPTENTRIONALE
POÈTES NAPOLITAINS ET SICILIENS
DANTE, PÉTRARQUE, BOCCACE

Les Troubadours

La littérature italienne du moyen âge est intimement liée à la littérature des « Troubadours » du midi de la France. Pour mieux dire, la littérature dite « provençale », avec des différences seulement de dialecte, s'étendait du Limousin à la campagne romaine et il n'y avait de littérature francaise que dans les provinces du nord et du centre de la France actuelle et tout le reste était littérature provençale-italienne. Les troubadours italiens, j'entends nés en Italie, que l'on doit au moins nommer sont Malaspina, Lanfranc Cicala, Bartolomeo Ziorgi (de Venise), Bordello (de Mantoue), etc.

Naples et la Sicile

Un foyer de littérature purement italienne au XIIIe siècle fut, grâce à l'impulsion de l'empereur Frédéric II, Naples et la Sicile, où furent fondées de grandes universités. A ce foyer se rattachent Pierre des Vignes (*Petrus de Vineis*) qui passe pour l'inventeur du sonnet, Ciullo d'Alcamo, l'auteur de la première canzone italienne connue, etc. Le rayonnement de la Sicile sur l'Italie

tout entière fut tel que longtemps en Italie on appela sicilien tout ouvrage en vers.

Bologne Florence

Le centre littéraire passa ensuite, c'est-à-dire au XIIIe siècle, à Bologne et à Florence. Parmi les Toscans célèbres de cette époque on cite Guittone d'Arezzo, que Dante et Pétrarque ont nommé avec plus ou moins de considération; Jacopone da Todi, à la fois mystique et burlesque, dans lequel on a voulu voir, un peu complaisamment pour lui, un précurseur de Dante; Brunetto Latini, maître, celui-ci très authentique, de Dante, qui était une manière d'encyclopédiste et qui a publié d'abord en français, du temps qu'il était à Paris, *le Trésor*, répertoire des connaissances du temps, puis en italien le *Tesoretto*, recueil de maximes tirées de son précédent ouvrage, en outre quelques poésies et traductions du latin.

Le XIVe siècle qui, pour les Français, les Allemands et les Anglais est le dernier et même l'avant-dernier siècle du moyen âge, est pour les Italiens le premier de la Renaissance. Deux grands noms dominent tout ce siècle, Dante et Pétrarque.

Dante La Divine Comédie

Dante, très lettré, théologien, philosophe, très fort latiniste, n'ignorant pas le grec, très mêlé aux agitations de son temps, exilé de son pays, Florence, dans la tourmente des discordes politiques, proscrit et errant, venant jusqu'en France, étudia à l'Université de Paris, écrivit des « chansons » c'est-à-dire des poésies lyriques, réunies dans le livre intitulé le *Canzoniere,* la *Vita nuova* qui est aussi un recueil de chants lyriques mais plus philosophiques, et enfin la *Divine*

comédie qui est un poème épique théologique. La *Divine comédie* se compose de trois parties : l'enfer, le purgatoire et le ciel. L'enfer est fait de neuf cercles qui se resserrent en descendant vers le centre de la terre. Dante y a placé les grands coupables historiques et ses ennemis particuliers. Les épisodes les plus populaires de l'enfer sont Ugolin dans la tour de la faim dévorant ses enfants morts, Francesca de Rimini racontant ses amours coupables et leur suite funeste, la rencontre de Sordello, le grand seigneur mantouan, toujours orgueilleux invinciblement et qui vous regarde « comme le lion quand il se repose ». — Le purgatoire est un cône fait de neuf cercles qui se resserrent en montant vers le ciel. Le ciel enfin est composé de neuf globes superposés ; à chacun des sept premiers préside une planète, le huitième est le séjour des étoiles fixes et le dernier est l'infini pur, séjour de la Sainte Trinité et des élus. La puissance d'imagination générale et l'invention diverse et toujours renouvelée du style et l'ardeur de passion qui jette vie et flamme dans chaque partie ont assuré à Dante une admiration universelle. Le commun des mortels lettrés admirent surtout l'enfer ; les raffinés ont bien été forcés d'assurer et par suite de croire que le paradis est infiniment supérieur.

Pétrarque

Pétrarque, florentin né en exil, élevé à Avignon, Carpentras et Montpellier, pendant les quatre cinquièmes de sa vie ne songea qu'à être un grand érudit, qu'à écrire en latin et qu'à acquérir la gloire d'un humaniste excellent. De là ses innombrables livres en latin. Mais à vingt-

trois ans il avait été vivement ému d'amour pour une jeune fille d'Avignon et il la chanta vivante et morte et encore triomphante dans la gloire et dans l'éternité, et de là ses poésies en langue italienne *Rimes* et *Triomphes*. La sensibilité de Pétrarque est admirable ; jamais l'amour pur devenant mystique et se mêlant d'amour divin n'a trouvé des accents à la fois plus profonds et plus nobles que dans ce platonicien raffiné de subtilité italienne. Le pétrarquisme est devenu une mode chez les médiocres et une école chez les esprits hors du commun. Il y eut au XVe et au XVIe siècle des pétrarquistes innombrables en Italie et en France, plus tard encore. Il est impossible de ne pas nommer comme le dernier en date notre Lamartine.

Boccace Décaméron

Tout de suite après ces deux grands hommes, vient Boccace, né à Paris, mais de père italien, et qui se fixa à Naples à la cour du roi Robert. Il fut grand admirateur de Dante et de Pétrarque et il écrivit plusieurs poèmes très estimables ; mais, par désespoir sans doute d'atteindre aussi haut que ses modèles et surtout pour complaire aux goûts de la princesse Marie, fille du roi Robert, il écrivit les contes libertins qui sont réunis dans le recueil intitulés le *Décaméron* et qui ont fait sa gloire. C'est un des auteurs les plus purs, comme écrivain, de toute la littérature italienne et on peut le considérer comme le principal créateur de la prose en son pays.

Le XVe siècle italien

Le XVe siècle, moins grand chez les Italiens que le XIVe, compte beaucoup de savants, Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Aurispa, etc. Mais il

n'est pas sans compter des poètes comme Ange Politien, humaniste raffiné, lyrique gracieux et le premier en date des poètes dramatiques de quelque valeur, comme Pulci, comme Bojardo. En prose notons Pandelfini, maître et peintre de la vie domestique, comme Xénophon en Grèce, Léonard de Vinci, le grand peintre qui a laissé un traité de son art, et n'oublions pas que Savonarole fut un très grand orateur.



CHAPITRE IX

MOYEN AGE : ESPAGNE ET PORTUGAL

POÈMES ÉPIQUES. || « ROMANCEROS ». || LIVRES DIDACTIQUES. || ROMANS DE CHEVALERIE

Débuts de la littérature espagnole

La littérature espagnole connue ne remonte pas au delà du XIIe siècle. Elle débute comme la nôtre par une chanson de geste et si nous avons *Roland*, ils ont le *Cid*. Le *Poème du Cid* ou la *Chanson du Cid* est du commencement du XIIIe siècle ; il raconte, en une langue rude mais expressive, l'*âge mûr et la vieillesse* du fameux capitaine.

Alphonse X Jean Manuel

A la fin de ce siècle Alphonse X surnommé le Sage ou le Savant, roi de Castille, versé dans toutes les connaissances de son temps, rédigea, sans doute avec collaboration, la chronique universelle, histoire, mêlée de légendes, de tous les peuples du monde jusqu'à son temps, et les *Sept parties*, encyclopédie philosophique, morale et juridique. Son neveu, don Jean Manuel, régent de Castille pendant la minorité d'Alphonse XI, très pur et très savant écrivain, rédigea le code de la royauté dans son *Livre de l'Enfant* et le code de la chevalerie dans son *Livre du Chevalier et de l'Écuyer* et une série d'apologues dans le livre connu sous le nom de *Le comte Lucanor*.

Le Romancero

De la même époque encore et remontant jusqu'au commencement du XIIIe siècle sinon plus haut est ce qu'on appelle le *Romancero*. Le *Romancero* est le recueil de toutes les *romances* nationales et les romances sont de plus ou moins courts, mais jamais très longs poèmes épiques. Toutes les romances se rapportant à un héros forment le *Romancero* de ce personnage et tous les *Romanceros* s'appellent *le Romancero* espagnol. C'est dans le *Romancero* de Rodrigue que l'on trouve l'histoire de la jeunesse du Cid telle que nous la connaissons, ou à peu près, car elle s'est épurée et spiritualisée en vieillissant et par exemple Chimène maudit Rodrigue, mais aussi le demande pour mari : « O roi... chaque jour qui luit, je vois celui qui tua mon père paradant à cheval et lançant son faucon jusque dans mon colombier et avec le sang de mes colombes il a ensanglanté mes jupes et il m'a envoyé dire qu'il couperait le pan de ma robe... Celui qui tua mon père donne-le-moi pour égal; car celui qui me fit tant de mal me fera, je le sais, quelque bien. » Et le Roi dit : « J'ai toujours entendu dire et je vois maintenant que le sexe féminin est bien extraordinaire. Jusqu'ici elle m'a demandé justice contre lui et maintenant elle me le demande pour mari. Je le ferai de très bon gré. Je vais lui envoyer une lettre... »

Le XVe siècle

Le XVe siècle en Espagne, comme partout, fut vide de grandes œuvres. C'est en poésie l'époque des chansons d'amour et de l'influence, qui ne fut décidément heureuse que plus tard, de la littérature italienne. En prose on trouve beaucoup de chroniques extrêmement précieuses pour l'his-

torien et quelques ouvrages de morale comme le *Dialogue de la vie heureuse* de Lucena et enfin le fameux *Amadis des Gaules*, ancien roman chevaleresque d'origine inconnue, mis au point en ce siècle par Montalvo.

La littérature portugaise

La littérature portugaise, très intéressante quoiqu'elle ait évolué dans un cercle trop restreint, est surtout épique et lyrique. Les lyriques portugais ont presque exclusivement chanté l'amour; les poètes épiques ont célébré un certain nombre de faits saillants de leur histoire nationale. Ce n'est qu'au XVIe siècle que nous aurons à signaler un véritable épanouissement de la littérature portugaise.



CHAPITRE X.

SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES
FRANCE

PREMIÈRE PARTIE DU XVI[e] SIÈCLE :
POÈTES : MAROT, SAINT-GELAIS. PROSATEUR : RABELAIS
SECONDE PARTIE DU XVI[e] SIÈCLE : LA « PLÉIADE »
POÈTES : AMYOT, MONTAIGNE
PREMIÈRE PARTIE DU XVII[e] SIÈCLE :
POÈTES SPIRITUELS ET BRILLANTS : MALHERBE,
CORNEILLE ‖ GRANDS PROSATEURS : DESCARTES, BALZAC
SECONDE PARTIE DU XVII[e] SIÈCLE : POÈTES :
RACINE, MOLIÈRE, BOILEAU, LA FONTAINE ‖ PROSATEURS :
BOSSUET, PASCAL, LA BRUYÈRE, FÉNELON, ETC

La Renaissance des lettres

Le xvi[e] siècle est pour la France l'époque de la Renaissance des lettres. On appelle renaissance des lettres ce qui est résulté, chez chaque peuple, du contact plus étroit des lettrés de ce peuple avec les littératures antiques, contact qui, du reste, selon le tempérament divers de ces peuples, tantôt a fortifié la veine nationale, tantôt l'a, pour un temps, affaiblie.

Marot Saint-Gelais

Le xvi[e] siècle en France débute par Marot et Saint-Gelais. Marot est un très gracieux chansonnier, élégiaque et satirique. Il est infiniment spirituel sans pointe, sans manière et sans affectation ; il s'élève quelquefois jusqu'à une poésie

philosophique assez grave et jusqu'à l'éloquence. Saint-Gelais, parce qu'il était le plus poète de cour de tous ceux qui furent jamais poètes-courtisans, fut mis par son siècle au niveau de Marot et de confiance les historiens littéraires l'ont laissé à peu près à ce rang. La vérité est qu'il ne vaut rien. On ne saurait cependant lui ôter la gloire d'avoir rapporté d'Italie, où il avait longtemps séjourné dans sa jeunesse, le sonnet.

Commines

Dans cette première moitié du XVIe siècle il faut, en prose, signaler Commines, l'historien de Louis XI, historien politique, historien homme d'État, infiniment intelligent des caractères et des tempéraments des grands et écrivain d'une netteté et d'une limpidité rares pour son temps.

Rabelais

François Rabelais, dans ses deux romans épiques, le *Gargantua* et le *Pantagruel*, est savant, capable d'une certaine sagesse philosophique que l'on a beaucoup exagérée, mais surtout pittoresque à souhait et possédant l'art de conter autant, plus peut-être que personne au monde. On l'a appelé « l'Homère bouffon » et le surnom peut lui rester légitimement.

La Pléiade

La seconde moitié du XVIe siècle est, à tous les égards, la plus considérable. En poésie c'est la Pléiade, c'est-à-dire la véritable et complète « renaissance » encore que de la « renaissance » Marot ait été déjà un très bon ouvrier de la première heure. La Pléiade c'est Ronsard, du Bellay, Pontus de Tyard, Remi Belleau et autres, c'est-à-dire gens qui veulent donner à la France, en français, l'équivalent de ce que l'antiquité a produit de plus noble et de plus beau. Ils n'y réussirent pas ; mais ils ont l'honneur de l'avoir

entrepris et ils ont fait, au demeurant, de très belles choses.

Ronsard Du Bellay

Ronsard a fait, à la vérité, un poème épique illisible et des odes dans la manière de Pindare un peu écrasantes ; mais il a écrit des morceaux épiques détachés qui sont, quoique toujours un peu délayés, d'une beauté réelle, et des odelettes ravissantes de grâce et de sensibilité vraie et des sonnets de tous points merveilleux.

Joachim du Bellay a fait, de son côté, des sonnets qui comptent parmi les plus beaux de la langue française ; — les autres ont souvent des inspirations très aimables.

Poètes dramatiques

Adjoignons à leur groupe quelques poètes dramatiques qui ne savent pas encore ce que c'est qu'une tragédie vivante et qui, même quand ils imitent Euripide, sont de l'école de Sénèque, mais qui savent écrire en vers, qui savent faire un discours et quelquefois une douce élégie. Ce sont, pour ne citer que les principaux, Jodelle, Robert Garnier et Montchrétien.

Prosateurs Amyot Calvin

En prose, dans cette seconde moitié du XVIe siècle, nous avons des traducteurs comme Amyot, qui met Plutarque en un français savamment limpide, plein de naturel et de bonhomie et un peu nonchalant. Nous avons des écrivains religieux comme Calvin, au style dur et « triste », comme a très bien dit Bossuet, mais sobre, vigoureux et puissant. Nous avons des écrivains politiques comme l'éloquent La Boétie, l'ami de Montaigne qui, dans le *Discours sur la servitude volontaire*, revendique les droits du peuple contre *Un*, c'est-à-dire contre la monarchie. Nous avons des auteurs de *Mémoires*, comme Montluc et

Brantôme diversement pittoresques, tous deux curieux, informés, très vivants et donnant une contribution importante à l'histoire.

Moralistes Du Vair

Nous avons enfin des moralistes comme du Vair, trop longtemps oublié et comme Montaigne. Du Vair a été un orateur très éloquent et du reste très courageux pendant les troubles de la Ligue ; il a laissé de très beaux traités philosophiques, *la Philosophie morale des stoïques, De la constance et consolation ès calamités publiques*, etc.

Montaigne

Montaigne, moins grave et moins stoïque, bien meilleur écrivain et l'un des deux ou trois plus grands prosateurs de France, était le bon sens même aiguisé d'esprit et enrichi d'une charmante imagination. Au gré de son humeur, tantôt stoïcien, tantôt épicurien, tantôt sceptique, toujours sage et fin et toujours, aussi, admirateur de la grandeur d'âme et du courage, c'est le meilleur des conseillers et des compagnons de vie et de lui plus que de tout autre on doit dire : « C'est avoir profité que de savoir s'y plaire ». On ne saurait lui reprocher que d'avoir un peu trop parlé de lui, j'entends d'en avoir quelquefois parlé en entrant dans des détails dont on aimerait à se passer.

Commencement du XVIIe siècle

La première moitié du XVIIe siècle en France n'est qu'une suite du XVIe siècle, avec quelques caractères distinctifs, naturellement, et avec un essai, presque isolé, de réaction contre le XVIe siècle. A cette époque on voit écrire des hommes qui, comme Agrippa d'Aubigné, sont absolument dans l'esprit du siècle précédent ; d'Aubigné, aimable et gracieux et spirituel, assez sou-

vent, ce qu'on oublie trop de dire, est surtout ardent, passionné, batailleur, rude et violent, en particulier dans ses *Tragiques* qui sont des satires d'une crudité et du reste, fréquemment, d'une beauté étonnantes, contre les catholiques et leurs chefs. D'autres, d'un tempérament très différent d'ailleurs, ont encore et plus même que les poètes du XVIe siècle, la liberté, la fantaisie, le désordre qui régnaient au siècle de Ronsard. Il faut se figurer cette génération, au moins pour ce qui est des poètes, comme un premier romantisme. C'est Théophile de Viau, très grand poète, mais surabondant, délayé et qui n'a pas assez vécu pour se rendre sage et se maîtriser ; c'est Cyrano de Bergerac, fou très brillant, ici étincelant de verve et d'imagination, puis un peu plus loin fumeux et saugrenu. C'est Saint-Amant plein d'imagination aussi et capable de sentiment poétique exquis, mais sans goût et puéril trop souvent. Plus sages, mais, eux aussi, verbeux, longs, lents, délayés, Desportes met en vers français les poètes italiens du XVIe siècle, souvent avec un vrai bonheur d'expression, et Bertaut, mélancolique et gracieux, s'il ne manque pas de sentiment poétique, manque d'éclat.

Régnier

Régnier, le satirique, élève d'Horace et de Juvénal, a encore le tour d'esprit du XVIe siècle par sa verdeur, sa crudité, son peu d'éloignement à l'égard de l'obscénité, grand poète du reste, vigoureux, puissant, très orateur et aussi très épigrammatiste et aussi caricaturiste très spirituel et très mordant.

Précieux et burlesques

Puis viennent les *précieux* et les *burlesques* qui ne laissent pas de se ressembler, les précieux

cherchant l'esprit et croyant que tout l'art littéraire consiste à dire n'importe quoi d'une façon fine et inattendue; les burlesques cherchant l'esprit, eux aussi, mais plus bas, voulant être « drôles », bouffons, inattendus par le coq-à-l'âne, la brusque incartade de la pensée et du style et la parodie. Voiture est le représentant le plus brillant du précieux et Scarron le représentant le plus en vue du burlesque.

Malherbe

Tout au milieu de cette littérature débridée un homme prétendait imposer la raison, la netteté d'esprit, l'ordre, le goût et la concision, et dénonçait tout le XVIe comme ridicule. C'était Malherbe, du reste poète lyrique très puissant, très pur écrivain et mélodiste très sûr. Son influence fut très considérable, mais quarante ans environ après lui; car ce sont les poètes de 1660 qui se sont réclamés de lui et proclamés ses disciples. De son temps il n'a eu pour élèves ou plutôt pour partisans, car ils ne lui ressemblent guère, que Maynard et Racan.

Le théâtre

Au théâtre aussi la première partie du XVIIe siècle au moins jusqu'en 1636 n'est que la suite du XVIe. Hardy, sans ordre et sans règle, du reste très faible poète, règne sur la scène et si Mairet, à l'imitation des Italiens, à l'imitation du reste de la plupart des dramatistes du XVIe siècle, tente d'instaurer la tragédie régulière, c'est sans grand retentissement et du reste il n'a qu'un talent de troisième ordre.

Enfin Corneille vint et après quelques tâtonnements créa la tragédie française; mais comme ce ne fut qu'en 1636 et qu'au cours de sa longue carrière il a débordé sur la seconde moitié du

siècle, nous le remettons à un peu plus loin.

La prose
Balzac
Descartes

En prose la première moitié du XVIIe siècle a été déjà féconde en très grandes œuvres. Le cardinal du Perron, qui commença par être un aimable poète élégant, devint un grand orateur et un controversiste redoutable. Guez de Balzac, un peu vide d'idées, mais extrêmement bon écrivain, encore qu'un peu entaché de précieux, donnait, comme dit Voltaire, de l'harmonie à la phrase dans ses lettres et dans son *Socrate chrétien*. Vaugelas dressait le code de la langue fondé sur le bon usage. Descartes dont nous n'avons pas, ici, à rapporter les idées philosophiques, dans son admirable phrase nombreuse, périodique, largement déployée et articulée puissamment, reproduisait la phrase cicéronienne sans ses grâces quelquefois un peu molles et formait en quelque sorte le moule où devait plus tard se couler l'éloquence de Bossuet. Les grands ouvrages de Descartes sont le *Discours sur la méthode*, la *Méditation* et le *Traité des passions*.

L'âge d'or
Corneille

La seconde moitié du XVIIe siècle est à tous les égards, « l'âge d'or », comme on a dit, de la littérature française. Grands poètes et grands prosateurs s'y pressent en rangs serrés. Pour commencer par les poètes dramatiques qui sont la gloire la plus éclatante de cette époque, Corneille qui, dès 1636, avec *le Cid* est en plein éclat et qui a donné avant 1650 ses plus belles œuvres, *Cinna*, *les Horaces*, *Polyeucte*, continue pendant vingt-quatre ans après 1650 de fournir le théâtre d'ouvrages souvent de très grande beauté encore, parmi lesquels il faut citer *Don Sanche d'Aragon*, *Nicomède*, *Œdipe*, *Sertorius*, *Sophonisbe*,

Tite et Bérénice, *Psyché* (avec Molière), *Rodogune*, *Héraclius*, *Pulchérie*. Corneille, qui a fait des comédies, des tragédies, des pièces à machines, des opéras, des mélodrames, doit être considéré comme le véritable créateur de *tout* le théâtre français. Là où, en dehors de sa virtuosité universelle, il a plus particulièrement mis sa marque propre, et c'est-à-dire dans ses œuvres absolument supérieures, il a été le peintre de la volonté humaine domptant les passions et comme enivré de cette victoire et de sa puissance, en telle sorte qu'il a été un grand professeur d'énergie et un grand apôtre du devoir.

Racine

Racine, tout différent, sans qu'il ait été contre le devoir, mais aimant à peindre les passions victorieuses de l'homme et l'homme victime des passions et les épouvantables malheurs qui résultent de cela, ce qui est encore une leçon morale, a été un psychologue plus pénétrant que Corneille, encore que Corneille ait fort bien connu le cœur humain, un savant infaillible en composition et disposition dramatique, enfin un artiste en vers absolument incomparable. Ses tragédies et surtout *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet*, *Phèdre* et *Athalie*, sont en possession de ravir éternellement les hommes.

Molière

Molière, excellemment doué pour saisir les ridicules avec toutes leurs causes et avec toutes leurs conséquences, de regard très prompt et très profond, d'autre part armé d'un bon sens un peu étroit peut-être mais ferme, solide et de nature à plaire à la classe moyenne de tous les temps, en outre pourvu d'une verve comique prodigieuse, emportée et entraînante et qui ne

laisse pas au spectateur le temps de réfléchir et de respirer, enfin très grand écrivain quoique hâtif et négligé, a tout un théâtre comique (*École des femmes*, *Don Juan*, *Tartuffe*, *Misanthrope*, *Femmes savantes*), qui laisse loin derrière lui tous les théâtres comiques connus, qui effaça toute rivalité au temps où il parut, qui n'eut quelque temps d'éclipse que vers le milieu du XVIIIe siècle et qui, depuis cent cinquante ans, fait à nouveau les délices de toute l'Europe. Il reste le maître du comique universel.

Boileau

Boileau n'était qu'un homme de bon sens, d'esprit, de goût juste et qui faisait les vers très industrieusement. Ce n'est pas assez pour constituer un grand poète, mais c'est assez pour faire ce qu'il a été, un satirique aigu et divertissant, un moraliste en vers agréable et un critique en vers — ce qu'Horace, son maître, avait été si souvent, — très expert, très adroit et de beaucoup d'autorité. Son *Art poétique* a été longtemps les Tables de la Loi du Parnasse et ne laisse pas, encore maintenant, de se faire lire avec plaisi et même avec profit.

La Fontain

La Fontaine est un des plus grands poètes de tous les temps : sentiment profond de la nature, connaissance fine et pénétrante des caractères des hommes qu'il peint sous des noms d'animaux, philosophie libre et fantaisiste mais très avertie et quelquefois très profonde, sensibilité douce et souriante, capable encore de mélancolie et qui en fait, de temps en temps, un élégiaque délicieux, par-dessus tout un sens artistique incomparable qui le rend le plus habile et le plus sûr manieur

de vers, de rythmes et de sonorités musicales qui ait paru avant Victor Hugo, il est beaucoup plus difficile de dire ce qui lui manqua que d'énumérer les dons multipliés et miraculeux qu'il avait reçus de la nature. Son manque complet de morale ou son insouciance ingénue à cet égard est la seule chose qu'il y ait lieu de regretter.

Talents condaires

Auprès de si grands génies on ne peut guère nommer les talents secondaires ; mais on se reprocherait de ne pas mentionner Segrais, gracieux faiseur d'églogues, et Benserade qui rimait spirituellement des mascarades et qui était capable, à tel moment, d'être, spirituellement encore, mais tendrement élégiaque.

Grands rosateurs

Les prosateurs de la seconde moitié du XVIIe siècle sont légion et il en est peu qui ne soient de grands hommes. La Rochefoucauld, dans son petit livre des *Maximes*, a renfermé des pensées souvent profondes dans un tour vif, précis et délicat. Le cardinal de Retz a raconté sa vie agitée dans des *Mémoires* étrangement animés, vivants et représentatifs des choses ; Arnauld et Nicole ont exposé leur rigide catholicisme, qui s'appelait le jansénisme, en des livres solides et lumineux ; le second surtout doit compter, de par ses *Essais de morale*, comme un excellent écrivain. Mézeray, consciencieux, laborieux, minutieux, très bon écrivain, doit compter pour le premier de nos historiens. Bourdaloue, bon logicien et bon moraliste, faisait dans sa chaire de prédicateur des discours admirablement quoique trop dogmatiquement composés et des portraits pieusement satiriques des types

et des originaux du temps. Malebranche, repensant Descartes et le renouvelant, disposait, dans sa *Recherche de la vérité*, un système complet de philosophie spiritualiste et idéaliste qu'il rendait clair malgré sa profondeur et extrêmement agréable par les mérites de son imagination puissante et facile et de son style riche, abondant, souple, qui était comme le milieu entre la causerie et l'instruction.

Mais cinq écrivains de tout premier ordre se placent en éternelle lumière et attirent tout particulièrement et retiennent l'attention : Pascal, Bossuet, Mme de Sévigné, La Bruyère et Fénelon.

Pascal

Pascal, savant et à éducation scientifique, mathématicien, géomètre, physicien, se tourna, non pas vers les lettres qu'il méprisait, mais vers l'exposition des idées religieuses qui lui étaient chères à l'âge de trente-trois ans. Pour défendre les jansénistes ses amis contre leurs ennemis les jésuites, il écrivit les *Provinciales* (1656) que beaucoup considèrent comme le premier monument de la prose classique française, ce qui n'est pas notre avis, mais qui en tout cas sont un chef-d'œuvre d'argumentation, de dialectique, d'ironie, de comique, d'éloquence et toujours de très beau style. Mort tout jeune encore, il laissa des notes sur différents sujets mais particulièrement sur la religion, sur la philosophie et sur la morale, que l'on a réunies sous le titre de *Pensées* et qui sont d'un grand philosophe chrétien, d'un moraliste profond, d'un orateur concis merveilleux et aussi d'un poète auquel ne manque ni la sensibilité frémissante ni la vaste et imposante imagination.

Bossuet

Bossuet est considéré par tous comme le roi des orateurs français ; il prêcha toute sa vie avec une éloquence grave, imposante, vaste, nombreuse et sonore, nourrie des souvenirs des livres saints et des Pères, pressante, convaincante et persuasive. Il fit en petit nombre des oraisons funèbres (Henriette de France, Henriette d'Angleterre, prince de Condé) qui sont des poèmes de gloire, de douleur et de piété. Il écrivit, contre tous ceux qu'il considérait comme des ennemis de la vraie religion (*Histoire des variations*, *Querelle du quiétisme*), des livres de controverse étincelants d'ironie et de haute éloquence. Il traça dans son *Histoire universelle* le grand dessein, en toute sa suite, de Dieu sur l'humanité et sur le monde. Il connut toutes les ressources de la langue française et du style français et elles furent augmentées entre ses mains. Il compte dans l'histoire de France malgré les erreurs qu'on lui peut reprocher et qui furent celles de tout son temps, comme une grande date, la date où la religion à laquelle il appartenait eut son apogée et où le grand style de la prose française eut la sienne.

Mme de Sévigné

Mme de Sévigné n'écrivit rien autre chose que des lettres à ses amis ; mais elles sont spirituelles, si vives, si pittoresques, si excellentes à bien conter les anecdotes du temps et à peindre les scènes et les hommes, écrites dans une langue si drue et si savoureuse qui unit la verdeur de 1630 au fini et à l'achevé de 1670 que Mme de Sévigné reste l'entretien le plus cher des lettrés et des gens du goût.

Elle était l'amie de M. de la Rochefoucauld,

du cardinal de Retz et de cette aimable, fine et douce Mme de la Fayette dont le roman, *la Princesse de Clèves*, est lu encore avec intérêt et émotion.

La Bruyère

La Bruyère traduisit Théophraste et le continua ; il fut un moraliste ou plutôt un peintre des mœurs. Il décrivit la cour, la ville et (très rarement) la petite ville et la campagne. Il fut à l'affût des ridicules et il en fut le fléau. Il peignait ou plutôt il gravait d'une façon incisive et aiguë comme à l'eau-forte. Très amer presque toujours, il a quelquefois des éclairs de sensibilité très inattendue et très singulière qui le font aimer. Il apporta avec lui, un peu à l'imitation de La Rochefoucauld, mais surtout en conformité avec sa nature, un style court, concis, brusque, qui devint celui du moraliste et même un peu de tous les auteurs pendant cinquante ans, qui fut celui de Montesquieu et de Voltaire et qui se substitua au style nombreux, soutenu, équilibré, harmonieux et périodique de la plupart des écrivains du XVIIIe siècle. Dans le champ du ridicule où il avait largement moissonné, plus même que Molière, les poètes comiques du XVIIIe siècle vinrent copieusement glaner, ce qui est moins à leur honneur, car il faut mieux observer que lire, qu'à celui du sagace et ingénieux auteur des *Caractères*.

Fénelon

Fénelon, extrêmement personnel et original, ayant, sur toutes choses, des idées bien à lui, quelquefois aventureuses, souvent très pratiques, toujours généreuses et nobles, fut, comme Bossuet, un prédicateur ; de plus, comme Bossuet encore, du reste, il fut un controversiste

habile, adroit et redoutable, et enfin, pour l'instruction du duc de Bourgogne qui lui avait été confiée, il fut un fabuliste, un auteur de dialogues et une manière de romancier ou plutôt de poète épique en prose dans son fameux *Télémaque*, trop admiré, puis trop déprécié, et qui reste, avec des faiblesses, tout parsemé de solides et éclatantes beautés. On revient beaucoup de nos jours à ce grand seigneur d'Église et de lettres, dont l'âme fut complexe ou plutôt compliquée, mais le cœur infiniment pur et la raison très haute.



CHAPITRE XI

SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES
ANGLETERRE

DRAMATISTES : MARLOWE, SHAKSPEARE
PROSATEURS : SIDNEY, FRANÇOIS BACON, ETC
POÈTE ÉPIQUE : MILTON. || POÈTES COMIQUES

L'âge d'Élisabeth Spenser

On appelle en Angleterre « âge d'Élisabeth » la période qui s'étend depuis le commencement du règne d'Élisabeth jusqu'à la fin du règne de Jacques Ier, son successeur, et c'est-à-dire de 1558 à 1625. C'est l'âge d'or de la littérature anglaise; c'est l'époque où, réveillé et excité par la renaissance, son génie donne tout son développement et tous ses fruits qui furent merveilleux.

Voici d'abord Spenser, à la fois tout nourri de renaissance italienne et doué de l'imagination un peu fantasque de son pays et qui fait des églogues à l'imitation de Théocrite et de Virgile et des Italiens du XVIe siècle dans son *Calendrier du berger*, et qui fait des descriptions charmantes dans sa *Reine des fées*.

Voici Sidney, le sonnettiste à la fois passionné et précieux et voici, gloire la plus haute de cette époque glorieuse, les poètes dramatiques.

Le théâtre Marlowe

Comme en France, le théâtre anglais au moyen âge avait joué des mystères (sous le nom

de *miracles*), puis des moralités. Comme en France la tragédie proprement dite s'était constituée au XVIe siècle. A la fin du XVIe siècle Marlowe parut, très grand génie, encore inculte, mais d'une puissance, surtout lyrique, extraordinaire. Ses grandes œuvres sont le *Docteur Faust* et *Édouard II*.

Shakspeare

Puis (en même temps du reste, car ils sont du même âge, mais Marlowe a débuté le premier) William Shakspeare qui est peut-être le plus grand poète dramatique connu. Son œuvre immense, qui contient des pièces hâtivement faites et, on peut le dire, négligées, est du reste toute pleine de chefs-d'œuvre : *Othello*, *Roméo et Juliette*, *Macbeth, Hamlet*, *la Méchante apprivoisée* (comédie), *les Joyeuses commères de Windsor* (comédie), *Comme il vous plaira* (comédie), *la Tempête* (drame fantastique). Les *types* et personnages de Shakspeare qui sont restés célèbres et sont à chaque instant cités dans les entretiens des hommes sont Othello, le jaloux tragique, Roméo et Juliette, les jeunes amants séparés par les querelles de leurs familles et unis dans la mort ; Macbeth et lady Macbeth, les ambitieux criminels; Hamlet, le jeune homme au grand esprit, au grand cœur et à la volonté faible qui plie sous un devoir trop grand pour lui et qui côtoie la folie ; Cordelia, l'Antigone anglaise, fille éternellement dévouée du vieux roi Lear proscrit, Falstaff, gourmand, lâche, amusant et gai, sorte de Panurge anglo-saxon. Toute une littérature dramatique est sortie de Shakspeare. En France il a été introduit par Voltaire puis renié par Voltaire qui avait trop réussi à le faire

admirer ; puis exalté, vanté jusqu'à l'hyperbole et imité jusqu'à l'indiscrétion par les romantiques. En outre de son œuvre dramatique Shakspeare a laissé des *Sonnets* dont quelques-uns sont obscurs, dont beaucoup sont admirables.

Ben Jonson

Ben Jonson, classique, régulier, imitateur assez fidèle des anciens, curieux, du reste, de caractères et de mœurs exceptionnels, doué d'une verte et vive imagination, tragique et comique comme Shakspeare, a surtout réussi dans la comédie (*Chacun dans son caractère*, *la Femme silencieuse*, etc.). Beaumont et Fletcher, qui écrivirent en collaboration, sont pleins d'élévation, de délicatesse et de grâce en un style considéré comme de la qualité la plus rare par leurs compatriotes.

Prosateurs
Lyly
Sidney
Bacon
Burton

En prose cette incomparable époque ne fut pas moins féconde. Lyly, qui correspond à peu près à notre Voiture, créa *l'euphuisme*, c'est-à-dire la préciosité spirituelle. Sidney, dans son roman l'*Arcadie*, donna un spécimen curieux de récit chevaleresque. Il a du reste, par sa *Défense de la poésie*, fondé la critique littéraire. François Bacon, historien, moraliste, philosophe, peut-être collaborateur de Shakspeare, a sa place marquée aussi bien dans l'histoire littéraire que dans une histoire des idées philosophiques. Robert Burton, moraliste ou plutôt *méditateur*, qui s'était donné le pseudonyme de Democritus Junior parce qu'il était rongé de mélancolie, a laissé un très grand ouvrage, mais où il y a beaucoup de citations, intitulé *Analyse de la mélancolie*. Il a beaucoup d'analogie avec notre Sénancour. Sterne l'a, silencieusement, beaucoup pillé. Il est bien anglais. Il n'a pas créé le spleen, mais

il y a beaucoup contribué et il en a fait un genre. Malgré ses incartades et ses bizarreries il a un très grand mérite littéraire.

La poésie Waller

Le XVIIe siècle anglais proprement dit, à le faire commencer vers 1625, est inférieur au XVIe-XVIIe que nous venons de considérer, ce qui s'explique assez par les guerres civiles qui ont désolé l'Angleterre à cette époque. En poésie nous remarquons d'une part les épicuriens amollis et aimables dont le représentant le plus en lumière est Waller, spirituel homme du monde, qui passa une partie de sa vie en France, qui fut ami de notre Saint-Évremond (lequel passa une partie de sa vie en Angleterre), qui fit un très bel éloge de son cousin Cromwell, puis un éloge de Charles II, qui s'entendit dire par celui-ci : « Il est moins bon que celui de Cromwell » et qui répondit : « Sire, vous savez bien que les poètes réussissent toujours mieux dans la fiction que dans la vérité ». C'était un homme de beaucoup d'esprit.

Herbert Habington

Nous remarquons d'autre part les austères et les mystiques comme George Herbert avec son *Temple*, recueil de poésies religieuses et mélancoliques, et comme Habington, triste et sombre jusqu'à la soif de la dissolution, très analogue au moderne Schopenhauer : « Mon Dieu, si c'est ton décret suprême, si tu veux que ce moment soit le dernier où je respire cet air, mon cœur obéit, heureux de se retirer loin des fausses faveurs des grands, des trahisons où le juste est en proie... »

Poètes dramatiques

Mentionnons les poètes dramatiques encore très estimables. Davenant, peut-être fils de Shak-

speare, Otway l'illustre auteur de la *Venise sauvée* et de beaucoup d'*adaptations* françaises (*Tite et Bérénice, les Fourberies de Scapin*, etc.). Dryden, déclamatoire, emphatique, mais admirablement doué du génie dramatique, auteur de la *Reine vierge*, *Tout pour l'amour* (Cléopâtre), *Don Sébastien*, toujours hésitant entre l'influence de Shakspeare et l'influence française, trop porté, aussi, aux scènes licencieuses, mais pathétique et éloquent.

Milton

Tout à fait à part s'élève Milton, l'impérissable auteur du *Paradis perdu*, type et modèle du poème épique religieux, pénétré, en effet, d'un sentiment religieux profond et ardent, mais qui est aussi d'une grandeur et d'une portée philosophiques très remarquables. Milton est comme une seconde bible pour le peuple de qui la Bible est l'entretien quotidien, inévitable et nécessaire. Au *Paradis perdu*, Milton ajouta le *Paradis reconquis*, très inférieur, et une poésie de *Samson*. En dehors de ses grands poèmes religieux Milton a écrit des poésies latines (surtout dans sa jeunesse) extrêmement agréables et en outre une foule de poésies lyriques (élégies, dialogues, sonnets) et encore des œuvres en prose, généralement ressortissant à la polémique politique, qui sont d'un esprit très vigoureux et aussi très élevé. Milton, au point de vue de son prodigieux labeur et de son existence variée, partie aux lettres pures partie à la bataille intellectuelle de son temps, est tout à fait comparable à Voltaire, réserve faite pour sa haute valeur morale qui ne permet pas que le parallèle soit même commencé. Il se rendait pleinement justice. Étant devenu aveugle.

il écrivait : « Mes yeux brillants et sans tache sont privés de la lumière ; depuis trois années il ne leur a pas été permis d'apercevoir une fois la lumière, soleil, lune, étoile. Jamais ne revient pour moi ni le midi; ni la soirée douce, ni le matin souriant; jamais ma vie n'est rafraîchie par l'éclat du printemps, ni égayée par la rose d'été ni par l'aspect des troupeaux dans la plaine, ni par la figure divine de l'homme. Portant ma croix, j'irai toujours en avant, qui donc me soutient? La conscience d'avoir perdu mes yeux en travaillant à la défense de la liberté, à ce noble travail qui fait répéter mon nom par toute l'Europe. »

Prosateurs renommés

En prose nous avons à noter, du côté des austères, George Fox, fondateur de la secte des Quakers, orateur populaire passionné et puissant, auteur des *Martyrs;* John Bunyan, ascète obstiné, auteur de la *Grâce abondante*, sorte d'autobiographie édifiante et du *Voyage du Pèlerin* qui devait être un des livres d'édification et de vie spirituelle des émigrants fondateurs des États-Unis d'Amérique ; du côté des libertins, Wicherley, qui, s'avisant très bien de la bassesse morale, assez bien dissimulée, qui est au fond de Molière, pousse à bout et à l'excès cette veine gauloise dans des imitations effrontées de *l'École des femmes* et du *Misanthrope* (*la Femme campagnarde* et *le Franc parleur*) ; l'aimable Congreve de beaucoup meilleure compagnie, fin, spirituel, sournois, composant bien, sachant poser un type et charmant ses contemporains et ne laissant pas d'écrire pour la postérité par son *Vieux garçon*, *Amour pour amour* et *le Chemin du monde*.

Newton
Locke

Il ne faut pas oublier qu'à cette époque Newton et Locke, qui appartiennent l'un davantage à l'histoire des sciences, l'autre à l'histoire de la philosophie, savent écrire et d'une façon parfaitement digne de leur génie.



CHAPITRE XII

DIX-SEPTIÈME ET DIX-HUITIÈME SIÈCLES
ALLEMAGNE

LUTHER, ZWINGLE, ALBERT DÜRER. || LEIBNIZ GOTTSCHED

Aucune Renaissance

La grande originalité de l'Allemagne au point de vue littéraire, peut-être à d'autres points de vue, c'est *qu'elle n'a pas eu de renaissance*, pas de contact, du moins étroit, avec l'antiquité classique. Son tempérament sans doute y répugnait; la Réforme, c'est-à-dire l'adoption passionnée d'un christianisme primitif, sans mélange, intransigeant et directement opposé à l'antiquité tant païenne que philosophique, y répugnait bien davantage. Tant y a que le fait est là: l'Allemagne n'a pas eu de renaissance.

Luther

Aussi au XVIe siècle il n'y a en Allemagne, comme en France au XIVe, que des poésies populaires et la prose est toute allemande, toute réformiste, toute moralisante et n'a aucun ou presque aucun souvenir de l'antiquité. Luther, par sa traduction de la Bible en langue vulgaire, par ses *préfaces* à chacun des livres de la Bible, par ses écrits polémiques (*la Papauté et ses membres*, *la Papauté élevée à Rome par le Diable*, etc.), par ses *Sermons*, par ses *Lettres*, donne à la

pensée allemande une direction qui durera bien longtemps et à la prose allemande une solidité, une pureté, une sobriété et une vigueur qui seront, aussi, d'une immense influence sur les esprits.

Les Réformateur

A la suite de Luther, Zwingle, Hutten, Éberling, Mélanchton (mais en latin), Érasme (le plus souvent en latin, mais quelquefois en français) répandent la doctrine nouvelle ou des doctrines approchantes.

Érasme Albert Düre Gottsched

Il faut faire une exception pour Érasme à ce que nous avons dit plus haut. Esprit très libre et qui fut aussi souvent en dissidence du côté de Rome que du côté de Luther et encore quoique attaquant les humanistes purs qui s'appelaient les cicéroniens, Érasme est un humaniste, un amateur passionné des lettres antiques et il a comme un pied dans la renaissance et un pied dans la réforme et c'est une intelligence très originale et à tous les points de vue très « moderne ».

Nommons encore Albert Dürer, mathématicien, architecte, peintre, mais qui nous appartient par ses *quatre livres sur la proportion humaine* où il se montre, dans un style châtié et précis, comme n'étant rien de moins que le premier fondateur de l'esthétique allemande.

Le XVIIe siècle allemand à le pousser, comme il est assez raisonnable, jusqu'aux environs de 1730 est l'époque presque exclusivement de l'influence française et un peu, si l'on veut, de l'influence italienne. Le critique Gottsched (*Art poétique*, *Grammaire*, *Éloquence*), avec une énergie de conviction qui lui a attiré la haine de la génération suivante, soutenait l'excellence de la

littérature française et la nécessité de s'en inspirer.

La poésie allemande de cette époque, sans originalité et sans puissance, ne peut intéresser que les érudits et les chercheurs. Le domaine de la prose est plus intéressant. Leibniz, qui écrivit en latin, en français et même en allemand, est avant tout le grand penseur que l'on sait; mais encore, quoiqu'il n'ait pas et n'ait jamais tenu à avoir de style original, il est extrêmement estimé pour la pureté, la limpidité et la facilité de sa langue.

Leibniz



CHAPITRE XIII

SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES ITALIE

POÈTES : L'ARIOSTE, LE TASSE, GUARINI FOLENGO, MARINO, ETC
PROSATEURS : MACHIAVEL, GUICHARDIN, DAVILA, ETC

Le XVIe siècle

L'ITALIE, après Dante et Pétrarque, était en pleine force et en pleine gloire littéraires au XVIe siècle. Elle eut une admirable pléiade de poètes et de prosateurs du plus haut mérite. Elle eut Ariosto, Tasso, Berni, Sannazar, Machiavel, Bandello, Guichardin. Au-dessous d'eux cent écrivains distingués parmi lesquels il faut citer l'Arétin, Folengo, Bembo, Baldi, Tansillo, Dolce, Benvenuto Cellini, Annibal Caro, Guarini.

L'Arioste

Ariosto, qu'on appelle en France l'Arioste, a écrit le *Roland furieux* qui est, non pas l'épopée en parodie, comme on a trop répété, mais l'épopée gaie et joyeuse de Roland et de ses compagnons. Les principaux personnages sont : Roland, Charlemagne, Renaud, Agramant, Ferragus, Angélique, Bradamante, Marphise. Le ton est extrêmement varié et l'auteur y est tantôt joyeux, tantôt satirique, tantôt touchant, tantôt mélancolique et même tragique.

Ariosto est le poète imaginatif et fantaisiste par excellence avec un fonds de bon sens, de raison et d'humanité. Gœthe a très bien dit de lui : « D'un nuage d'or la sagesse fait retentir quelquefois des sentences sublimes, tandis que, sur un luth harmonieux, la folie semble se livrer à des écarts sauvages et se maintient pourtant dans une parfaite mesure ». Ariosto savait toute l'antiquité mais au fond son grand maître était Homère.

Le Tasse

Torquato Tasso, que nous appelons le Tasse, qui eut une vie traversée de mille épreuves et qui fut longtemps en proie à une maladie mentale, a écrit un poème sur la croisade de Godefroy de Bouillon. Le poème est mêlé de merveilleux; les principaux personnages sont : Renaud, Tancrède, l'enchanteresse Armide, Clorinde. L'inspiration du Tasse est surtout mystique et lyrique ; son génie descriptif est délicieux. La réputation de la *Jérusalem délivrée* fut immense au XVIIe siècle et les allusions sont fréquentes que l'on fait aux personnages ou aux épisodes de ce poème dans toutes les littératures de l'Europe. Il y eut en Italie des partisans acharnés de la supériorité du Tasse sur l'Arioste ou de la supériorité de l'Arioste sur le Tasse et de nombreux duels à ce sujet, les plus querelleurs étant, comme il arrive toujours, ceux qui n'avaient lu ni l'un ni l'autre.

Berni

Berni est un demi-burlesque, comme l'Arioste dans les parties gaies de son œuvre. Il a fait des satires, souvent virulentes, des paradoxes comme l'éloge de la peste et de la famine et un *Roland*

amoureux qui est extrêmement agréable. Le genre bernesque, c'est-à-dire humoristique, a été créé par lui et a gardé son nom.

Sannazar

Sannazar a écrit en latin et en italien. Son grand titre à la gloire est son *Arcadie*, poème idyllique, grande « bergerie » qui devait avoir des milliers d'imitateurs. Il a fait en outre des églogues en italien et des sonnets en italien également qui le font considérer comme un des grands maîtres de cette langue.

Machiavel

Grand penseur, grand politique, grand philosophe moraliste, Machiavel est un des plus puissants esprits de l'humanité. Il a écrit le *Prince*, les *Discours sur la première décade de Tite-Live*, un *Art de la guerre*, des lettres diplomatiques et des rapports, car il fut un temps secrétaire de la République de Florence, des *Histoires florentines*, une comédie (*la Mandragore*), des romans et des contes. Le *Prince* est un traité de l'art d'acquérir et de conserver le pouvoir par tous les moyens et en particulier par le crime intelligent et avisé. Machiavel y a marqué la séparation, tantôt relative, tantôt absolue, qu'il y a entre la politique et la morale. Les *Discours sur la Première décade de Tite-Live* sont pleins de sens, de pénétration et de profondeur ; ses œuvres légères sont d'une singulière finesse de pensée unie à une grossièreté de fond qu'il serait vain de vouloir méconnaître ou excuser.

Bandello

Bandello est un auteur de nouvelles dans le genre de celles de Boccace ou de Brantôme. Son originalité, volontaire ou spontanée, consiste dans le mélange de récits licencieux et de

sentences et maximes qui sont les plus morales et les plus austères du monde. Il a écrit de plus des odes élégiaques extrêmement estimées. Son style très pur est considéré en Italie comme style proprement classique.

Guichardin

Guichardin a écrit avec une patience infinie, une conscience sévère et une imperturbable froideur. en un style pur mais un peu prolixe, cette *Histoire de Florence* qui est une histoire d'Italie, qui dès son apparition fut saluée comme classique et qui est restée classique. Son histoire est tout à fait œuvre d'homme d'État ; il avait passé toute sa vie dans les plus grandes affaires, gouverneur de Modène, de Parme, de Bologne, diplomate mêlé aux plus importantes négociations ; cet historien est un homme historique.

Folengo

Folengo a donné un poème macaronique, c'est-à-dire mêlé de latin et d'italien sous le nom de *Coccacius* (en français Coccaye) qu'il faut connaître, parce que, traduit en français, il a été le premier modèle, semble-t-il bien, de notre Rabelais, de plus un *Orlandino* (enfance de Roland) qui est amusant. D'autres œuvres, sérieuses, ne méritent pas qu'on en parle sérieusement.

L'Arétin

L'Arétin (Aretino) est un satirique et un poète éperdument licencieux, qui est resté le type, en quelque sorte, de l'auteur infâme. Il fit des comédies (*la Courtisane*, *le Maréchal*, *le Philosophe*, *l'Hypocrite*), des lettres familières, extrêmement intéressantes pour l'étude des mœurs du temps, des œuvres religieuses et édifiantes, pleines, sinon de sincérité, du moins de talent, enfin une multitude innombrable de

satires, pamphlets, factums, diatribes qui faisaient trembler tous les princes du temps et en les faisant trembler faisait aussi couler leur or dans la caisse de l'Arétin ; il avait élevé le chantage à la hauteur d'un genre littéraire.

Bembo Baldi

Le cardinal Bembo, cicéronien dévôt jusqu'à une sorte de fanatisme, a écrit surtout en latin ; mais il a laissé des poésies italiennes d'une grande élégance et d'un grand charme ; il compte parmi les plus brillants représentants et ouvriers de la Renaissance italienne.

Baldi, très grand savant en toutes choses, se délassait de son érudition en écrivant des *églogues*, des *poésies morales* et un très curieux poème didactique sur la *navigation*.

Tansillo Dolce

Tansillo, très fécond poète, composa un poème un peu licencieux intitulé *le Vendangeur*, un poème religieux intitulé *les Larmes de saint Pierre* que Malherbe jeune trouva si beau qu'il le traduisit en partie, *la Propriété champêtre* et *la Nourrice* où il se montre élève du Tasse, des comédies, un drame bucolique, etc.

Dolce, non moins fertile, a donné cinq poèmes épiques dont le meilleur est l'*Enfance de Roland*, beaucoup de comédies, la plupart imitées de Plaute, des tragédies imitées d'Euripide et de Sénèque. plus une, qui paraît originale et qui est la célèbre *Mariamne* si souvent imitée en France. Il a été, en outre, infatigable traducteur d'Horace, de Cicéron, de Philostrate, etc.

Benvenuto Cellini

Le grand sculpteur et ciseleur Benvenuto Cellini appartient à l'histoire littéraire par son *Traité sur la sculpture et l'orfèvrerie* et par ses admirables *Mémoires*, certainement très mêlés

de roman, mais œuvre littéraire de tout premier ordre.

nibal Caro
Guarini

Annibal Caro, par ses *poésies*, par ses *lettres*, par ses ouvrages de critique littéraire, par sa comédie de *les Gueux*, par sa traduction en vers de l'*Énéide*, s'est acquis un très haut rang dans l'estime de l'Italie et de l'Europe.

Guarini, ami du Tasse qu'il aida dans un travail de revision et correction de la *Jérusalem délivrée*, fut aussi très incontestablement son élève. Le Tasse ayant fait un poème bucolique, l'*Aminta*, Guarini écrivit le poème bucolique *Pastor Fido* (le fidèle berger) qui est un des plus grands succès littéraires qu'on ait jamais vus. C'est une manière de drame irrégulier, mêlé de chants et de danses, très varié, très poétique, très touchant, d'un goût quelquefois un peu fade. Toutes les *Bergeries*, tant françaises qu'italiennes et plus tard l'opéra lui-même se rattachent à Guarini ou dérivent au moins du goût pour l'églogue au théâtre que Guarini avait excité. C'est un des hommes dont l'influence a été la plus considérable, non seulement sur la littérature, mais encore sur les manières, les coutumes et les mœurs.

Décadence
de la
ittérature

Au XVIIe siècle la littérature italienne fut indiscutablement en décadence. C'est le temps, en vers surtout, mais même en prose, du bel esprit sans profondeur et même sans fond, du verbiage élégant et précieux ou burlesque sans aucune véritable force ni de pensée ni de passion. Nous voici en présence de Marini, dit en France le cavalier Marin, avec son *Adone*, poème épique et mythologique ingénieux, parfois bril-

lant, mais tantôt emphatique, tantôt plein de pointes et de colifichets. Immense en Italie, sa réputation fut peut-être plus grande encore en France où il fut accueilli et caressé par Marie de Médicis, loué hyperboliquement par Voiture, Balzac, Scudéri et autres.

Salvator Rosa
Tassoni
Maffei

Salvator Rosa, le grand peintre, ne se consacra guère moins à la littérature ; il a laissé des poésies lyriques et surtout des satires qui sont loin de manquer de verve, encore que souvent elles manquent de goût. Satirique encore le paradoxal Tassoni qui raille Pétrarque, qui dans ses *Pensées* soutient bien longtemps avant Jean-Jacques Rousseau et le premier peut-être (mais qui peut savoir) que la littérature est très funeste à la société et à l'humanité, qui enfin s'est acquis la gloire par son *Seau enlevé*, c'est-à-dire par un poème burlesque sur la querelle qu'eurent les Bolonais et les Modénais à propos d'un seau volé.

Maffei (nous empiétons un peu sur le XVIIIe siècle), bon érudit du reste et historien très estimé, donna, en 1714, sa *Mérope* qui est une très bonne tragédie, comme Voltaire le sait très bien et du reste l'a reconnu.

Historiens et critiques

En prose, il n'y a guère à signaler dans l'Italie du XVIIe siècle que des historiens et des critiques. Parmi les historiens il faut citer Davila qui passa sa jeunesse en France auprès de Catherine de Médicis, servit dans les armées françaises et, retourné dans son pays de Padoue, consacra sa vieillesse à la science historique. Il a écrit une *Histoire des guerres civiles en France* qui est très estimée et dont Fénelon se souvenait en

écrivant sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française*. Voilà ce que nous avons à mentionner comme manifestations notables de l'activité littéraire dans l'Italie du XVIIe siècle : mais n'oublions pas qu'à la même époque l'activité scientifique y était magnifique et que c'est le siècle des Galilée, des Torricelli, des *quatre* Cassini et de tant d'autres qu'on trouvera pour la plupart, loués comme il convenait qu'ils le fussent, dans les *Éloges des savants* de Fontenelle.

L'activité scientifique



CHAPITRE XIV

SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES
ESPAGNE ET PORTUGAL

POÈTES : QUEVEDO, GONGORA, LOPE DE VEGA, ERCILLA CALDERON, ROJAS, ETC
PROSATEURS : MONTEMAYOR, CERVANTÈS, ETC
PORTUGAL : LE CAMOËNS, ETC. || LE THÉÂTRE

La poési[e]: Queved[o], Gongor[a]

Le XVIe siècle et la première moitié au moins du XVIIe siècle furent l'âge d'or de la littérature espagnole et aussi de la littérature portugaise. En poésie, nous avisons d'abord Quevedo que, du reste, nous retrouverons dans le domaine de la prose. Né à Madrid, mais forcé par les suites de ses folies de jeunesse de se réfugier en Sicile, puis revenu en Espagne et tantôt au sommet de la faveur auprès du duc d'Olivarès, tantôt poursuivi, emprisonné et torturé par ce ministre, il était d'une facilité et aussi d'une puissance extraordinaires. Ses poésies, le plus souvent satiriques, sont d'un élan et d'une verdeur très remarquables. Gongora eut, comme Lyly en Angleterre, comme Marini en Italie, la gloire de fonder un mauvais goût. C'est le *gongorisme*, c'est-à-dire l'art d'écrire non pour se faire entendre, ce qui ne saurait convenir qu'aux avocats, aux orateurs, aux critiques, aux savants,

mais l'art d'écrire pour faire deviner sa pensée après beaucoup d'efforts ou pour empêcher qu'on ne la devine. Le gongorisme est de tous les âges et, dans tous les âges, le moyen de mettre en fuite la foule, d'avoir un petit nombre d'admirateurs enthousiastes et de pouvoir mépriser le suffrage de la foule. Gongora eut en Espagne et en France des admirateurs et des imitateurs très dévôts.

Lope de Vega

Lope de Vega, quoiqu'il soit intelligible, est un des plus grands poètes de l'humanité. D'une fécondité prodigieuse qui n'est pas nécessairement un signe de médiocrité, il publia quelques romans en prose (*Dorotea*, *l'Arcadie*), quelques nouvelles, des poèmes épiques ou héroïques (*Circé*, *les Pasteurs de Bethléem*, *la Jérusalem conquise*, *la Beauté d'Angélique*, *le Pèlerin dans sa patrie*, *la Rose blanche*, *la Couronne tragique* dont l'héroïne est Marie Stuart, *le Laurier d'Apollon*, etc.), des poésies burlesques et satiriques, enfin des poèmes dramatiques dont le nombre s'élève à dix-huit cents, ou un peu plus. Dans cette multitude de productions on distingue des comédies de mœurs, des comédies d'intrigue, des bergeries, des comédies historiques (à personnages dont le nom est connu par les historiens), des tragédies classiques, des tragédies religieuses, des comédies mythologiques, des comédies saintes, des comédies philosophiques. Malgré ces distinctions, utiles du reste pour se diriger au milieu de ce monde, tout le théâtre de Lope de Vega est un théâtre d'imagination qui semble devoir à l'observation assez peu de matière et qui vaut par l'invention heureuse, par la com-

position très adroite et par la charmante fécondité et variété d'imagination dans les détails. Le théâtre de Lope de Vega (encore incomplètement publié et qui vraisemblablement ne sera jamais publié tout entier), fut une énorme mine où puisèrent tous les auteurs dramatiques et même les romanciers et nouvellistes de l'Europe. Ce prodigieux producteur, qui a écrit des millions de vers, est comme l'Homère de l'Espagne et un Homère plus fécond et encore un Homère qu'on est certain qui a existé.

Ercilla

Alonzo de Ercilla a créé un genre particulier, celui des mémorialistes poètes épiques. Entendez qu'un homme est mêlé à de grands événements, qu'il en prend note au jour le jour et qu'ensuite, ou même chemin faisant et dans les moments de trêve, il les met en vers. Ainsi Ercilla fit son *Araucana*, c'est-à-dire le poème de l'expédition des Espagnols, contre les Araucaniens (dans le Chili), ou plutôt ainsi en fit-il la première partie, sur trois, qui est la meilleure ; plus tard, voulant s'*élever* jusqu'au poème épique proprement dit, il fait appel aux machines et aux beautés conventionnelles et traditionnelles de ce genre d'ouvrage et devient plus froid, sans perdre du reste tout son talent. « Ce poème est plus sauvage que les nations qui en sont le sujet », dit Voltaire. C'est un joli mot, un peu hyperbolique. L'*Araucana* est un poème très agréablement sauvage en sa première partie, sans être féroce, et très fastidieusement civilisé dans la suite, sans être méprisable.

Mendoza

Il faut nommer Hurtado de Mendoza, le fier, ombrageux, belliqueux et morguant ministre de

Charles-Quint parce qu'il est le premier en date des romanciers picaresques. Le genre picaresque consiste à peindre les mœurs des déclassés, bohèmes, tire-laine, escrocs et truands. Le genre picaresque a duré environ trois quarts de siècle. A ce genre appartiennent *Guzman d'Alfarache* de Mateo Aleman, *Marco de Obregon* d'Espinel, le *Diable boiteux* de Guevara, un peu, en France, le *Gil Blas* de Le Sage. Or le prototype de toute cette espèce est *le Lazarille de Tormes* de Hurtado de Mendoza.

Guevara

Arrêtons-nous un instant à l'aimable Antonio de Guevara, moraliste insinuant, dont les *Épîtres familières* et *l'Horloge des princes*, un peu gourmées, renferment des passages intéressants et qui font aimer l'auteur. Il nous intéresse particulièrement parce que c'est à lui que La Fontaine a emprunté son *Paysan du Danube*, l'attribuant à « Marc-Aurèle » (ce qui a entraîné beaucoup de confusions) parce que le principal personnage de l'*Horloge des princes* est un Marc-Aurèle qui, du reste, désigne discrètement Charles-Quint. La Fontaine, quoi qu'en ait dit Taine, de qui du reste les critiques de détail sont justes, a suivi d'assez près la très belle et très originale rédaction de Guevara.

Le roman

Le roman espagnol a été, au XVIe et au XVIIe siècle, à son apogée. Il compte une légion d'auteurs dont nous sommes forcés de ne mentionner que les principaux. Montemayor qui vivait vers la fin du XVIe siècle et qui eut une vie des plus aventureuse écrivit la *Diane amoureuse* qui est devenue célèbre par tout pays sous le nom de « *Diane* de Montemayor ». C'est un

roman mythologique, bucolique et magique, sans aucun ordre, en pleine fantaisie, quelquefois cruellement ennuyeux, quelquefois gracieux, touchant, séduisant et pathétique, toujours follement romanesque. Sa vogue fut très considérable en Espagne, en France, en Italie. Notre *Astrée*, de Honoré d'Urfé, en procède en partie, quoique plus sensée et plus sage.

Quevedo

Nous retrouvons ici Quevedo qui fut encore plus prosateur que poète et non pire. Il se prodigua en romans ou fantaisies satiriques, en rêveries sociales où la société de son temps est peu ménagée et qui rappellent souvent Juvénal. Enfin il donna toute sa mesure, qui est considérable, dans son grand roman qu'on eût appelé, il y a vingt ans, « naturaliste », *Don Pablo de Ségovie*. Quevedo, très évidemment, sait observer, a de la pénétration psychologique ou, tout au moins, de la sagacité de moraliste ; mais surtout il imagine curieusement, originalement, il invente, sur un fond qui semble vrai, des aventures qui restent à peu près vraisemblables et qui sont divertissantes, burlesques ou d'une saveur amère. C'est un des esprits les plus originaux de cette Espagne qui abonde en intelligences originales.

Cervantès

Montesquieu a dit des Espagnols : « Ils n'ont qu'un bon livre, celui qui se moque de tous les autres ». Rien de plus spirituel et de plus injuste ; mais il reste vrai que le plus grand livre espagnol est celui où l'auteur se moque de beaucoup d'autres livres espagnols. Cervantès a fait son *Don Quichotte* pour railler les romans de chevalerie qui étaient dans son pays la passion des

petits bourgeois et des petits nobles campagnards, mais sans esprit d'animosité et même en réservant à son héros comique et c'est-à-dire à sa victime une discrète sympathie qu'il fait partager au lecteur. Héros chevaleresque lui-même, soldat d'un indomptable courage, trois fois blessé à la bataille de Lépante et y laissant un bras, captif sept ans à Alger, revenu en Espagne et y trouvant des mésaventures qui le conduisent encore à la prison, il arrive enfin au succès, sinon à la fortune, avec *Don Quichotte. Don Quichotte* est un roman réaliste, traversé par un idéaliste effréné; ce sont mœurs du peuple, des aubergistes, des muletiers, des galériens, des moines, des petits marchands, des paysans, à travers lesquelles passe un homme qui voit le monde entier comme un roman et qui croit rencontrer un roman à tous les détours du chemin. Ce contraste perpétuel, d'abord est piquant et souverainement artistique par lui-même, ensuite est d'une réalité supérieure à tout réalisme puisque c'est la vie entière de l'humanité qui se trouve ainsi peinte et pénétrée en toute sa profondeur et produite sous tous ses aspects. Il y a deux parts dans ce roman, du reste constamment proches l'une de l'autre et comme l'une à l'autre entrelacées, les épisodes et les conversations; les épisodes, incidents burlesques, aventures comiques, quelquefois sentimentales, sont d'une variété infinie et témoignent d'une imagination incroyable; les conversations entre Don Quichotte et son fidèle Sancho représentent les deux tendances de l'âme humaine à savoir d'une part la bonté, la générosité, le dévouement, l'esprit de sacrifice et les illusions, d'autre

part, le bon sens, le sens du réel, le sens du juste milieu et pour ainsi dire la raison proverbiale, sans méchanceté du reste et sans amertume. L'ouvrage tout entier est peut-être celui pour lequel il aurait fallu inventer le qualificatif d'*inépuisable*.

Outre son immortel roman, Cervantès a écrit des nouvelles, des romances, des sonnets et a essayé même du théâtre où il n'a pas réussi. Le monde entier, littéralement, s'engoua de *Don Quichotte* et il n'a pas cessé, à travers tous les changements de goût, d'être en possession de l'admiration de tous les hommes qui lisent.

Le théâtre
Fernand de Rojas

Le théâtre, même mis à part Lope de Vega, dont nous avons parlé, est des plus brillant en Espagne pendant ces deux siècles. Le théâtre espagnol est très caractéristique, très original entre tous les théâtres, en ce que, plus que le théâtre antique, plus que le théâtre de Shakspeare lui-même, il est essentiellement lyrique, ou, pour mieux dire, fondé sur le mélange continuel du lyrique et du dramatique ; en ce que, d'autre part, il s'appuie presque toujours sur le sentiment de l'honneur et sur la susceptibilité de l'honneur, « le point d'honneur » comme ils l'appellent, et sur ses lois sévères, tyranniques et même cruelles. Ces deux principaux caractères lui donnent une physionomie tout à fait à part au milieu de tous les théâtres européens. Sans remonter jusqu'aux origines confuses et sans grand intérêt du théâtre espagnol, jusqu'aux théâtres religieux des *Autos sacramentales* (qui du reste continuèrent leur carrière jusqu'au XVIIe siècle), nommons d'abord (fin du XVe siècle)

la célèbre *Célestine* de Ferdinand de Rojas, œuvre touffue, démesurée, énorme, disparate aussi, tantôt profondément licencieuse, tantôt d'une très grande élévation morale et aussi tantôt bouffonne, tantôt profondément pathétique. La *Célestine* fut traduite et plusieurs fois dans toutes les langues et, surtout en Italie et en France, aussi appréciée qu'en Espagne.

Calderon

Avec le XVIIe siècle (après Lope de Vega), vint Calderon. Presque aussi fécond que Lope, auteur au moins de deux cents pièces, de mille, disent quelques historiens, Calderon est d'abord un prodigieux inventeur, de plus il est dogmatique, moralisant, presque prédicant. Que ce soit dans ses drames religieux, dans ses drames d'amour, dans ses drames de cape et d'épée, même dans ses comédies et intrigues très compliquées, les grands sentiments de l'âme espagnole, l'honneur, la foi, la religion du serment, la loyauté, la fidélité, l'esprit des grandes aventures respirent largement et animent et soulèvent l'œuvre tout entière. Les plus célèbres pièces de Calderon sont (les titres de Calderon sont toujours indicateurs de l'esprit de l'œuvre) : *Dans cette vie tout est vérité et mensonge*, *la Vie est un rêve*, *la Dévotion à la Croix*, *Avant tout ma dame*, *l'Alcade de Zamalea*, *Aimer après la mort*, *Médecin de son honneur*.

Alarcon

Alarcon est plus près de nous par sa composition régulière et presque antique. Il n'en est pas moins un homme d'imagination et d'humeur et de puissance dramatique assez grande. Il faut citer ses tragédies : *Ce qui vaut beaucoup coûte beaucoup*, *la Cruauté par honneur*, *le Maître des*

étoiles, ses comédies, *l'Examen des maris* et cette charmante *la Vérité suspecte* d'où Corneille a tiré *le Menteur*.

Tirso de Molina

Tirso de Molina est encore un prodigue de la littérature dramatique et ses compatriotes assurent qu'il avait écrit trois cents pièces et en tout cas il nous en reste soixante-treize. Il est peut-être le plus disparate de ces dramatistes espagnols qui le sont presque tous; il va de la grossièreté au sublime avec une facilité et un abandon surprenants. Il aime surtout l'intrigue ingénieusement compliquée, les surprises, les coups de théâtre, l'inattendu. Cependant le *Condamné par doute* est une sorte d'épopée morale adaptée au théâtre qui est d'une haute beauté et non sans profondeur. Son drame le plus célèbre par tout ce qu'il a enfanté d'imitations directes ou indirectes et par le type qu'il a pour la première fois posé est le *Railleur de Séville*, c'est-à-dire Don Juan. Toutes les littératures européennes sont, par Don Juan, comme on sait, tributaires de Tirso de Molina.

Francisco de Rojas Castro Diamante

Francisco de Rojas, qu'il ne faut pas confondre avec Ferdinand de Rojas, auteur de la *Célestine,* d'une verve moins forte que ses prédécesseurs, est encore un poète dramatique très distingué. Il est surtout bon comique. Les Français du xviie siècle l'ont beaucoup pillé. Thomas Corneille lui a emprunté bonne partie de son *Bertrand de Cigarral*, Scarron bonne partie de son *Jodelet*, Le Sage un épisode du *Gil Blas*. Il faut nommer enfin, ne fût-ce que pour leur connexité avec le théâtre français, Guillem de Castro et Diamante. Guillem de Castro fit une pièce les

Exploits de jeunesse du Cid que Corneille connut et qu'il imita dans sa tragédie célèbre en y ajoutant une beauté incomparable. Diamante à son tour imita Corneille et de très près dans son *Le fils qui venge son père*. Voltaire, se trompant sur les dates, a cru que Corneille avait imité Diamante.

es Écrivains portugais

En Portugal c'est le XVIe siècle qui a été l'âge d'or. Poètes, dramatistes, historiens, moralistes y ont été extrêmement nombreux et plusieurs ont eu du génie et beaucoup eurent un grand talent. Parmi les poètes lyriques nous trouvons Bernardin Ribeiro, Christoval Falçam, Diego Bernardès, Andrade Caminha, Alvarès do Oriente, Rodriguez Lobo. Ribeiro a écrit des églogues moitié narratives (ou dialoguées) moitié lyriques. On lui doit aussi un roman traversé par des nouvelles (Le Sage dans son *Gil Blas* a procédé ainsi, comme on sait et il ne faisait qu'imiter les Espagnols) intitulé l'*Innocente jeune fille* et qui est souvent d'une grande délicatesse.

Christoval Falçam est également un bucolique ; mais ses églogues vont quelquefois jusqu'à neuf cents vers. Il a fait aussi des *Voltas* qui sont des poésies lyriques propres à être mises en musique. Diego Bernardès a également écrit des églogues et des épîtres réunies sous le titre de *le Lyma*. Le Lyma est une rivière. Il est à Bernardès ce que le Lignon était à notre d'Urfé dans son *Astrée*.

Caminha, poète de cour, très analogue à notre Saint-Gelais, avait de la finesse et un tour délicat. Églogues, élégies, épîtres et épitaphes furent les occupations ordinaires de sa muse.

Alvarès do Oriente a laissé sous son nom un grand ouvrage romanesque, mêlé de prose et de vers intitulé le *Portugal transformé* (*Lusitania transformada*) qui est extrêmement pittoresque, en outre des idylles et des poèmes lyriques.

Lobo fut extrêmement fécond. Il a donné des romans pastoraux mêlés de vers et de prose (*le Berger étranger*, *le Printemps*, *le Désenchantement*), un grand poème épique (*la Cour au village*), en prose des conversations sur des questions morales et littéraires qui sont restées classiques en Portugal, et puis des romances, des églogues.

Poètes épiques

Les poètes épiques les plus notables sont Corte-Real, Manzinho, Pereira de Castro, Francisco de Saa e Menezès, Dona de Lacerda, et enfin le grand Camoëns. Corte-Real, écrivain du plus grand talent, a écrit un poème épique que nous appellerions plutôt un roman en vers, à fond véritable du reste, sur *le Naufrage de Sepulveda* et de son mari Lianor. Le récit, très varié et très pittoresque, est souvent, aussi, très pathétique. Il le serait davantage, pour nous du moins, sans l'intervention incessante des dieux du paganisme.

Francisco de Saa e Menezès a chanté le grand Albuquerque et *Malaca conquise*. Il mêle les épisodes amoureux et romanesques aux récits et descriptions de bataille. Il a le sens de la couleur locale et une très brillante imagination; il est accusé de trop de négligence à l'égard de la correction.

Dona de Lacerda, professeur de langue et de littérature latine des enfants de Philippe III, écrivit, quoique née à Porto, presque toujours en espagnol. L'*Espagne délivrée* (des Maures),

poème épique, est son principal ouvrage ; elle a donné aussi, également en espagnol, des comédies et des poésies mêlées. Exceptionnellement elle a écrit en prose portugaise.

Camoëns

La gloire de ces bons poètes s'efface devant celle de Camoëns. Exilé dès sa jeunesse pour un motif analogue à celui qui fit exiler Ovide, soldat et perdant un œil devant Ceuta, errant dans les Indes, naufragé et, selon la légende, ne sauvant que son poème qu'il tenait d'une main en nageant de l'autre, revenant en Portugal après seize ans d'exil, assistant aux épreuves et au déclin et à l'asservissement de sa patrie, il mourut (1579) juste au moment où le Portugal allait cesser pour un temps d'exister politiquement. Il a écrit *les Lusiades*, c'est-à-dire « les Portugaises », qui sont l'histoire de Vasco de Gama et de son expédition aux Indes. La description de l'Afrique, le Cap des Tempêtes (cap de Bonne-Espérance) avec le géant Adamastor qui s'oppose au passage, la description des Indes sont le fond du récit. Des épisodes racontés par des personnages, comme dans Virgile et comme dans les romans espagnols, font comme un supplément intérieur à l'ouvrage et c'est ainsi qu'est développée presque toute l'histoire du Portugal et c'est ainsi que les amours d'Inès de Castro et du prince Don Pèdre font partie de l'histoire de Vasco de Gama. Camoëns est un puissant narrateur et un orateur en vers magnifique et surtout un très grand peintre. Il a des marques de goût singulier même pour son temps, comme le mélange continuel des divinités mythologiques et des vérités chrétiennes, ce qui fait par exemple qu'une prière de Vasco à Jésus-Christ

est exaucée par Vénus. On peut remarquer aussi que le poème manque d'unité et n'est qu'une succession de poèmes. Mais, comme dit Voltaire, « l'art de conter les détails, par le plaisir qu'il donne, peut tenir lieu de tous les autres ; et tout cela prouve que l'ouvrage est plein de grandes beautés puisque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation spirituelle qui doit en connaître les fautes ».

Dramatistes

Les principaux dramatistes portugais sont Saa de Miranda, Antonio Ferreira, Gil Vicente. Saa de Miranda est un poète philosophe, ou pour mieux dire, un poète à idées ; il a rompu avec les éternelles idylles, églogues, bucoliques, pastorales et bergeries de ses prédécesseurs sans cependant se refuser d'en faire et d'excellentes, mais le plus souvent visant ailleurs et plus haut. Il a réformé aussi toute la métrique, introduisant des mètres comme ailleurs, mais inusités dans son pays. Il a écrit des odes, des épîtres à la façon d'Horace, des sonnets, des poèmes lyriques en latin, des morceaux épiques. Pour toute cette partie de son œuvre on peut assez légitimement le comparer à notre Ronsard. Enfin il a écrit deux comédies en prose les *Etrangers* et les *Villalpandios* (les Villalpandios sont des soldats espagnols qui ont un rôle dans la comédie). C'est un des esprits les plus élevés et les plus nourris de littérature classique que le Portugal ait connus.

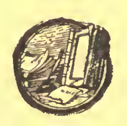
Ferreira

Ferreira qui fit des poèmes lyriques, des poèmes élégiaques et surtout des épîtres par où il a gagné le nom d'Horace portugais, est surtout un poète dramatique. Il a fait des *Farças*, ce qui ne veut

point dire des farces mais des poèmes dramatiques qui sont mêlés (farcis) de profane et de religieux; il a écrit *le Bristo*, comédie populaire, *le Jaloux* qui est peut-être la première comédie de caractère qui ait paru en Europe et enfin *Inès de Castro*, tragédie, tragédie nationale, tragédie régulière aussi et tellement régulière que l'auteur a cru devoir y introduire des chœurs à la manière antique, pathétique d'ailleurs et menée avec beaucoup d'art.

Gil Vicente

Gil Vicente, poète très fécond qui écrivit quarante-deux pièces de théâtre, deux tiers environ en espagnol et le reste en portugais, a touché à tous les genres de littérature dramatique; il a fait des drames religieux (*autos*), des tragédies, des drames romanesques, des comédies et des farces. Ses grandes œuvres sont *la Sibylla Casandra*, *le Veuf*, *l'Amadis de Gaule*, *le Temple d'Apollon*, *la Barque d'Enfer*. Ses comédies surtout sont d'une verve plus italienne que portugaise. Une tradition veut qu'Érasme ait appris la langue portugaise uniquement pour lire les comédies de Gil Vicente.



CHAPITRE XV

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES : FRANCE

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE ET DU DIX-HUITIÈME : FONTENELLE, BAYLE. || DU DIX-HUITIÈME, POÈTES : LA MOTTE, JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU, VOLTAIRE, ETC PROSATEURS : MONTESQUIEU, VOLTAIRE BUFFON, JEAN-JACQUES ROUSSEAU, ETC DU XIXe SIÈCLE, POÈTES : LAMARTINE, VICTOR HUGO MUSSET, VIGNY, ETC ; || PROSATEURS : CHATEAUBRIAND MICHELET, GEORGE SAND, MÉRIMÉE, RENAN, ETC

Fontenelle

LE XVIIIe siècle français, annoncé et très nettement annoncé par La Bruyère, a été comme inauguré par son ennemi Fontenelle. Fontenelle, neveu de Corneille, débuta par de très méprisables fadaises, églogues, opéras, tragédies froides, lettres de petits-maîtres et l'on put croire à l'apparition d'un sous-Voiture. Très rapidement, parce qu'il avait l'âme même du XVIIIe siècle à savoir le goût de la science et le goût du raisonnement libre, il se révéla homme très sérieux et parce qu'il avait de l'esprit il se révéla homme sérieux très amusant, ce qui est rare. Il fit ses *Dialogues des morts*, très humoristiques et en même temps, assez souvent, très profonds ; il fit ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (habitables)

puis, parce qu'il était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, ce furent ses charmants et souvent étonnants *Éloges des savants*, que l'on doit considérer comme la meilleure histoire qui soit de la science au XVIIe siècle et au XVIIIe siècle jusqu'en 1740 environ.

Bayle

Bayle, Français qui vivait en Hollande pour cause de religion, journaliste et lexicographe, dans ses *Nouvelles de la République des lettres* et dans son immense *Dictionnaire* fit preuve d'une érudition très étendue et, sur toutes les questions du monde, surtout philosophiques et religieuses, inclina les esprits à un scepticisme absolu. Fontenelle et Bayle sont les deux hérauts qui ouvrent la marche du XVIIIe siècle. Maintenant examinons successivement les poètes, puis les prosateurs de la première moitié de ce siècle.

La Motte

La Motte, aussi célèbre de son temps qu'il est oublié du nôtre, fut lyrique, fabuliste, orateur dramatique, épique même d'une certaine façon. Il écrivit des odes mortellement froides, des fables souvent très spirituelles, mais recherchées et laborieuses, des comédies dont la plus remarquable est *l'Amant magnifique*, assez médiocre, une tragédie excellente et qui eut un des plus grands succès du théâtre français, *Inès de Castro*. Enfin, comme il était partisan des modernes contre les anciens, il abrégea l'*Iliade* d'Homère en douze chants aussi froids que ses poésies lyriques. Il avait des idées paradoxales en littérature et, poète ou croyant l'être, il estimait que les vers énervent la pensée et les sentiments et qu'il ne faudrait n'écrire qu'en prose. C'est contre ces tendances que Voltaire a très énergiquement réagi.

J.-B. Rousseau Pompignan

A côté de La Motte, mieux doué comme poète, Jean-Baptiste Rousseau brillait aussi d'un vif éclat. Il écrivait des poésies lyriques très froides comme lyrisme, mais qui étaient d'une bonne ordonnance et qui, quelquefois, atteignaient du moins à un certain degré d'éloquence. Depuis Malherbe jusqu'à Lamartine, la poésie lyrique ayant été presque complètement délaissée par les poètes français ou tout au moins très mal servie, Jean-Baptiste Rousseau eut le bénéfice de sa quasi solitude et passa pendant un siècle environ pour notre plus grand poète lyrique.

Le Franc de Pompignan a eu beaucoup de ridicules et entre autres celui d'une vanité naïve qui s'apercevait dès qu'il passait du midi au nord de la France; mais il avait des connaissances ; il savait l'hébreu, chose assez rare alors, il fréquentait assidument les littératures antiques ; il était très lettré et adorait la littérature. Sa tragédie de *Didon* réussit, ses *Cantiques sacrés* eurent des succès, quoi qu'en ait dit Voltaire, et un succès mérité ; dans ses *odes*, trop souvent froides, il ne réussit que quelquefois, une fois d'une façon éclatante, par son ode sur la mort de Jean-Baptiste Rousseau.

La Henriade

En fait de poètes proprement dits voilà tout ce que nous avons à signaler, avec l'ingénieuse et froide *Henriade* de Voltaire dans la première partie du XVIIIe siècle.

Poètes dramatiques

En revanche les poètes dramatiques sont très nombreux et ne sont pas sans mérite. Rappelons l'*Inès de Castro* de La Motte. Campistron, faible élève de Racine (et du reste il ne peut pas y avoir d'élève de Racine, tant Racine est original

et tant son génie tient à la nature propre de son esprit), a fait nombre de tragédies et d'opéras qui eurent le succès de toutes les œuvres d'imitation, c'est-à-dire un succès sans discussion, et qui paraissent aujourd'hui le comble du genre ennuyeux.

Crébillon

Crébillon vint ensuite, vigoureux, énergique, secouant violemment les nerfs, roi de l'horreur et des épouvantements, ne laissant pas d'avoir quelque analogie avec Shakspeare, mais sans finesse, sans profondeur, ne se doutant même pas de ce que c'est que d'être psychologue ou moraliste, écrivant mal et méritant dans une certaine mesure le surnom de « le Barbare » que lui a donné Voltaire.

Celui-ci, possédé du démon du théâtre, ayant le sens des beaux sujets et des sujets nouveaux et originaux, les aménageant pour le théâtre avec assez d'industrie, de plus aimant la pompe, la figuration, la décoration et faisant pencher la tragédie du côté de l'opéra, ce qui, à son époque, n'était pas du tout un mal; mais faible dans l'exécution, ne créant jamais de caractères, parce qu'il ne peut pas sortir de lui-même, aussi médiocre comme psychologue et moraliste que Crébillon lui-même et remplaçant les analyses de passion par des thèses et des lieux communs philosophiques, a laissé un théâtre tragique qui jusqu'à 1815 environ, a fait illusion, mais qui est tombé dans un discrédit d'où il y a peu à parier qu'il se relève.

Poètes comiques

Les poètes comiques de ce temps sont fort agréables. Les plus illustres sont Destouches, Regnard, La Chaussée. Destouches est le type même de ces comiques du XVIIIe siècle que nous

avons fait prévoir, qui prennent un portrait dans La Bruyère et qui en font une comédie, et c'est ce qu'on appelle une comédie de caractère. Il fit ainsi *le Glorieux*, *l'Ingrat*, *l'Irrésolu*, *le Médisant*, *le Dissipateur*, etc. Quelquefois il s'avisa d'être un peu original, comme dans *la Fausse Agnès*, *le Philosophe marié;* quelquefois il empruntait un sujet à une littérature étrangère et l'adaptait à notre scène assez habilement comme dans *le Curieux impertinent*, tiré de *Don Quichotte* et dans *le Tambour nocturne* emprunté à un auteur anglais. Sa versification est adroite et correcte, sans autre qualité.

Regnard

Regnard, au contraire, quoiqu'il ne laisse pas d'imiter souvent Molière, est un génie original. Il a la verve comique, la gaîté, l'élan, le sens de la drôlerie, et un vers comique prodigieux, d'une souplesse et d'une désinvolture incroyables, très supérieur, au seul point de vue de la forme, à celui de Boileau et même de Molière et qui fait songer à un Scarron perfectionné par Molière lui-même et par les poètes italiens. Il reste de lui, très vivants et probablement impérissables, *le Joueur*, *le Légataire universel*, *le Retour imprévu*, *les Ménechmes*.

Le drame
La Chaussée

La Chaussée avait le goût du roman bourgeois, du roman-feuilleton, comme nous dirions et le goût, en même temps, du théâtre. Il en résulta qu'il créa un genre, ce qui n'est pas une petite gloire. Il créa le *drame*, c'est-à-dire la pièce de théâtre où des bourgeois et non plus des rois et des princes, nous attendrissent sur leurs infortunes. Et cela s'est appelé de tous les noms possibles : quand c'était pris pour une comédie cela s'appelait

comédie larmoyante ; quand c'était pris pour une tragédie c'était appelé tragédie bourgeoise. C'était le drame, tel que nous le connaissons depuis cent cinquante ans, tel qu'il existait déjà, le plus souvent sous le nom de moralité, au XVIe siècle, tel que Corneille, qui prévoyait tout, l'avait prévu et prédit dans sa préface de *Don Sanche :* « ... Je dirai plus, monsieur, la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte et cela est de ses parties essentielles puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous que quand nous voyons souffrir nos semblables et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition à qui nous ressemblons tout à fait que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice, ce qui ne se rencontre pas toujours. » Cette tragédie bourgeoise, La Chaussée l'écrivait en vers, ce qui n'est pas défendu et ce qu'ont fait d'autres dramatistes cent et cent vingt ans après lui ; mais, ce qui est probablement une demi-erreur, étant encore plus invraisemblable que des bourgeois s'expriment en alexandrins que non pas que des rois et héros s'expriment avec une certaine solennité qui entraîne le rythme. Il a fait ainsi *le Préjugé à la mode*, *l'École des amis*, *Mélanide*, très touchante, *l'École des mères*, etc. Il faut dire que ce fut un peu systématiquement qu'il

écrivait ses pièces en vers ; il avait débuté en littérature par une défense de la versification contre les doctrines de La Motte.

Piron

Dans le système ancien, mais avec des vers originaux, Piron qui avait peu réussi dans la tragédie, écrivait la délicieuse *Métromanie* qui, avec *le Turcaret* de Le Sage, *le Méchant* de Gresset, les chefs-d'œuvre de Marivaux et les deux grandes comédies de Beaumarchais, compte parmi les sept ou huit comédies supérieures que le XVIIIe siècle a produites.

Grands prosateurs Montesquieu

En prose les écrivains abondent à cette époque et même les grands écrivains. Tout de suite après Fontenelle et Bayle apparaît Montesquieu, aigu, malicieux, sarcastique, déjà profond, à la rencontre, dans les *Lettres persanes*, grand philosophe politique et jurisprudent dans *l'Esprit des Lois*, grand historien philosophe dans *la Grandeur et la décadence des Romains*. L'influence de Montesquieu sur Voltaire, quoi qu'il en ait dit, sur Rousseau quoi qu'il en ait tu, sur Mably, sur Raynal, sur les encyclopédistes, sur une grande partie des hommes de la Révolution, sur les plus grands esprits peut-être du XIXe siècle, a été profonde et difficile à mesurer. Comme écrivain, il est concis, ramassé et éclatant, cherchant le trait, le trouvant souvent, cherchant la formule, la trouvant toujours, Tacite mêlé de Salluste.

Le Sage Saint-Simon

Le Sage et Saint-Simon, et ce n'est peut-être pas celui qu'on pense qui est le plus romancier des deux, écrivaient dans le même temps que Montesquieu. Saint-Simon racontait le siècle de Louis XIV pour l'avoir vu et avec une verve

et un sens du pittoresque inimitables, en une langue toute personnelle, souvent incorrecte, toujours incroyablement forte, énergique et maîtrisante. Le Sage, dans le meilleur des styles français, du plus pur XVIIe siècle en cela, racontait des histoires espagnoles où il mêlait beaucoup d'observations faites en plein Paris et donnait le modèle même du roman réaliste dans son admirable *Gil Bas*. Comme écrivain dramatique nous le retrouverons plus loin.

Marivaux
Prévost

Marivaux, lui aussi, pratiquait le roman réaliste dans sa très curieuse *Marianne*, pleine de types tirés de la vie courante et dessinée avec un art moins serré mais aussi juste que celui de La Bruyère et dans son *Paysan perverti*, d'un art plus gros, très intéressant encore.

L'abbé Prévost, très inférieur, beaucoup trop vanté, insipide le plus souvent dans ses romans d'aventure, a rencontré un jour un bon sujet, *Manon Lescaut* et, quoique écrivant aussi mal qu'il avait accoutumé de faire, faisait couler des larmes qui coulent, je crois, encore.

L'histoire
Le théâtre

En histoire, Voltaire donnait un modèle de narration vive, rapide, vraiment épique dans son *Histoire de Charles XII* et un exemple au moins de documentation exacte et d'histoire contemporaine étudiée avec zèle et avec passion dans ses *Lettres philosophiques sur l'Angleterre*. Au théâtre, en prose, nous avons les jolies comédies légères, très spirituelles et mordantes de Dancourt, de Brueys et Palaprat, de Dufresny, puis le théâtre délicieux, à la fois fantaisiste et observé, romanesque et psychologique de Marivaux qui dans *le Legs*, *les Fausses confidences*,

l'Epreuve, le Jeu de l'amour et du hasard, ne se montre rien de moins que le vrai héritier de Racine et le seul que nous ayons jamais pu avoir.

Voltaire

Dans la seconde partie du XVIIIe siècle, Voltaire règne. Il multiplie les écrits historiques (*Siècle de Louis XIV*), philosophiques (*le Dictionnaire philosophique*), dramatiques (*Zaïre, Mérope, Alzire* [avant 1750], *Rome sauvée, Orphelin de la Chine, Tancrède, Guèbres, Scythes, Irène*), comiques (*Nanine, La Prude*), romanesques (*Contes et nouvelles*), juridiques (affaire Calas, affaire Labarre, affaire Sirven) et des articles, pamphlets et feuilles volantes sur tous sujets.

Les philosophes

Mais la seconde génération philosophique est arrivée. C'est Diderot, romancier philosophique (*la Religieuse, Jacques le fataliste*), critique d'art (*Salons*), polygraphe (collaboration à l'Encyclopédie). C'est Jean-Jacques Rousseau, romancier philosophe dans *la Nouvelle Héloïse*, publiciste dans ses discours contre *les lettres et les arts* et sur *l'Inégalité parmi les hommes*, pédagogue dans son *Emile*, moraliste sévère dans sa *Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles*, demi-romancier charmant, passionné et passionnant dans l'autobiographie qu'il a appelée ses *Confessions*. C'est Duclos intéressant, quoique un peu terne dans ses *Considérations sur les mœurs de ce siècle*. C'est Grimm, critique fin et avisé, extrêmement intelligent dans sa *Correspondance*; c'est Condillac, précis, systématique, borné, mais infiniment clair en la meilleure des langues dans son *Traité des sensations*; c'est Turgot, philosophe économiste dans son *Traité de la formation et distribution des richesses*.

Buffon Marmontel Delille

La philosophie, la méditation sur les grands problèmes emplit presque tout l'horizon, pendant que la littérature scientifique compte vingt représentants illustres dont Buffon, avec sa vaste *Histoire naturelle*, est le plus éclatant. Cependant, en littérature pure, il y a encore de grands noms à citer. Marmontel donne ses *Contes moraux*, son *Bélisaire,* ses *Incas* et ses *Eléments de littérature.*

Delille commence, par sa traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile, une belle carrière poétique qui se poursuivra jusqu'au XIX[e] siècle; Gilbert a des satires mordantes qui rappellent Boileau et des adieux à la vie qui sont du plus beau lyrisme. Saint-Lambert chante les *Saisons* avec grâce et Roucher traite le même sujet avec une sensibilité plus vive.

Le théâtre

Au théâtre Gresset (un peu avant 1750) donne son *Méchant*, si spirituel et d'un vers si heureux, reprenant la tradition de la grande comédie en vers; Diderot, théoricien et créateur du drame en prose, continuait La Chaussée et donnait *le Père de famille*, *le Fils naturel* et *Est-il bon? Est-il méchant?* portrait de lui-même. D'innombrables drames du fécond Mercier et de vingt autres suivaient et Beaumarchais, fervent, lui aussi, du drame, mais qui n'a réussi que dans la comédie, donnait ses deux charmants ouvrages *le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro.*

André Chénier

Presque à la veille de la Révolution éclata un vraiment grand poète, très inattendu, André Chénier, merveilleusement doué en quelque sorte dans tous les sens. Poète de l'amour, il rappelait Catulle et Tibulle; poète politique il

rappelait d'Aubigné avec plus de lyrisme, poète élégiaque il avait une grâce toute hellénique; poète de la nature il avait la large manière de Lucrèce, polémiste en prose il était singulièrement éloquent. Frappé tout jeune dans la tourmente des partis il est mort laissant des fragments immortels. Il eût été sans doute le plus grand poète de France depuis Racine jusqu'à Lamartine.

Bernardin de Saint-Pierre

En prose son contemporain Bernardin de Saint-Pierre, d'abord est un homme de génie puisqu'il a écrit l'immortel roman idyllique *Paul et Virginie*, ensuite est un élève gracieux et aimable de Jean-Jacques Rousseau comme épris du sentiment de la nature dans ses *Harmonies de la nature*, ensuite a une grande importance dans l'histoire littéraire comme créateur de la littérature exotique par toutes les descriptions qu'il a faites de mille pays, îles africaines, Asie, Russie, Allemagne, traversés et étudiés par lui.

Les orateurs révolutionnaires

Signalons pendant la période révolutionnaire les grands orateurs des assemblées : Mirabeau, Barnave, Danton, Vergniaud, Robespierre; le tragique et auteur de chants nationaux, Marie-Joseph Chénier; l'auteur de la *Marseillaise* qui ne réussit que le jour où il la fit, Rouget de l'Isle, et arrivons au XIXe siècle.

Le XIXe siècle

Au commencement de ce siècle si brillant au point de vue littéraire régnait Jacques Delille que nous avons vu naître au siècle précédent. Très habile versificateur, mais sans flamme et sans beaucoup d'idées il fit des traductions très distinguées (Virgile, Milton), des poèmes éternellement descriptifs (*l'Homme des champs*, *les Jar-*

dins, ect.), et un spirituel poème satirique sur la *Conversation* qui est à notre avis ce qu'il a écrit de meilleur.

Grands Poètes Lamartine

Mais les grands poètes allaient naître. Éveillés sans doute, excités par le génie poétique du prosateur Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Vigny formèrent la première génération de ce qu'on a appelé les romantiques. Le romantisme était la prépondérance de l'imagination et de la sensibilité sur la raison et sur l'observation. Lamartine retrempa la poésie à ses sources antiques et pour mieux dire éternelles, l'amour, la religion, le sentiment de la nature. Dans ses *Méditations*, puis dans ses *Harmonies* et ses *Recueillements*, il réveilla des sentiments longtemps endormis et ébranla puissamment les âmes. Dans *Jocelyn* et la *Chute d'un ange*, élargissant son cadre, sortant de lui-même, il raconta, comme il l'imaginait, l'histoire d'une âme de prêtre pendant la Révolution, puis dans l'obscurité d'une paroisse rurale; et, comme il la supposait, la vie des premiers hommes dans l'humanité encore barbare. En dehors de ses œuvres poétiques, il a écrit l'*Histoire des Girondins* qui est une histoire romanesque de la Révolution à peu près tout entière, quelques romans, quelques épisodes autobiographiques, des entretiens de littérature, etc.

Victor Hugo

Victor Hugo, moins sensible que Lamartine, quoiqu'il le fût, et plus imaginatif, commença par des poèmes lyriques qui rappellent un peu l'ancienne manière, puis continua par des tableaux d'Orient, puis par des méditations sur ce qui lui arrivait et sur tous sujets (*Feuilles d'au-*

tomne, *Rayons et ombres*, etc.), puis, en pleine possession de son génie, il aborda avec *les Contemplations* la grande méditation philosophique et avec *la Légende des Siècles* le tableau d'histoire, le fragment épique. C'est une des plus puissantes imaginations que le monde ait vues et un *créateur de style*, qui se fait un style à lui, tout en vision et en couleur et aussi tout en mélodie et orchestration.

En prose où une partie de ses ressources lui manque, il use encore magnifiquement de celles qui lui restent et *Notre-Dame de Paris* et *les Misérables* sont au moins par fragments des œuvres qui entraînent l'admiration. Nous le retrouverons au théâtre.

Alfred de Vigny

Alfred de Vigny a été le plus philosophe de ces trois grands poètes, inférieur aux deux autres au point de vue de l'imagination créatrice. Il a infiniment médité sur l'existence du mal sur la terre, sur l'infortune des hommes et sur la tristesse des choses, et les chants les plus désespérés étant souvent les plus beaux il laisse dans les âmes un retentissement profond. Quelques-uns de ses poèmes comme *la Bouteille à la mer*, *la Maison du Berger*, *la Colère de Samson*, sont parmi les plus belles œuvres de la littérature française.

Musset Théophile Gautier

La seconde génération romantique, celle qui parut vers 1830, a pour principaux représentants Alfred de Musset et Théophile Gautier. Ils ne se ressemblaient guère, du reste, le premier ne sachant, à très peu près, chanter que lui-même, ses plaisirs, ses illusions, ses colères et surtout ses douleurs, du reste avec une sincérité et un

accent qui toujours charment et souvent déchirent ; le second surtout artiste, surtout cherchant le beau extérieur et aimant plus que tout à le reproduire, comme s'il eût été un peintre, un sculpteur ou un musicien et d'ailleurs soit en vers, soit en prose, excellent et prestigieux à souhait dans ces « transpositions d'art ».

Les prosateurs Chateaubriand

Les prosateurs de cette première moitié du XIXe siècle français ont ceci de très particulier qu'ils sont des poètes, comme du reste l'avaient été déjà Jean-Jacques Rousseau et même Buffon. Ils sont des poètes ; ils ont pour facultés maîtresses l'imagination, la sensibilité et le sentiment de la nature. Chateaubriand a été le promoteur de tout le mouvement littéraire, soit en vers, soit en prose, de tout le XIXe siècle. Il a été théoricien littéraire, poète épique en prose, voyageur, polémiste, orateur. Sa grande théorie littéraire est dans *le Génie du Christianisme* et consiste à soutenir que les vrais beautés poétiques sont dans le christianisme. Ses poèmes épiques en prose sont *les Natchez*, tableau des mœurs des sauvages d'Amérique, *les Martyrs*, tableau de la lutte du paganisme à sa fin et du christianisme en ses commencements ; ses voyages sont le *Voyage en Amérique* et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Membre des assemblées parlementaires, ambassadeur, ministre, il a parlé et écrit pour les causes qu'il adoptait de la façon la plus brillante et la plus passionnée. Enfin se racontant lui-même, ce qu'il n'avait jamais laissé de faire un peu, dans ses merveilleux *Mémoires d'outre-tombe*, il a laissé, comme son chef-œuvre peut-être, son œuvre posthume. Son style infiniment

souple, coloré, et surtout nombreux et musical, plus musical que celui de Jean-Jacques Rousseau est un continu miracle d'art.

Mme de Staël

Dans le même temps, mais elle est morte longtemps avant lui, Mme de Staël, par des romans curieux et intéressants sans être jamais touchants, *Delphine* et *Corinne*, par ses dissertations sur divers sujets toujours graves, par son livre *De l'Allemagne* qui nous initiait à des mœurs et à une littérature très peu connues de nous, dirigeait aussi les esprits vers de nouvelles voies, prodigue d'idées que souvent et peut-être toujours elle empruntait à d'autres mais qu'elle comprenait admirablement, qu'elle repensait avec profondeur et qu'elle faisait paraître nouvelles même à ceux qui les lui avaient données.

Les historiens

Les historiens mêmes en cette première moitié du siècle étaient poètes, Augustin Thierry qui reconstituait avec science mais avec imagination les *Temps mérovingiens ;* Michelet qui, élève de Vico, voyait dans l'histoire le développement d'un immense poème et jetait à travers ses récits du moyen âge la flamme et la fièvre de son imagination ardente et de sa frémissante sensibilité. Mettons à part Guizot et Thiers nés hommes d'État et qui, quoique très capables de passion, cherchaient l'un à généraliser rationnellement et à « discipliner l'histoire » comme on a dit, l'autre seulement à saisir avec netteté les faits et à les enchaîner avec ordre dans une langue limpide.

Les philosophes

Les philosophes n'étaient pas à l'abri de cette sorte de contagion, et si Cousin et l'école éclectique aimaient et par l'esprit et par le style à se rattacher au XVIIe siècle, Lamennais, d'abord

dans son *Essai sur l'indifférence*, ensuite dans son *Esquisse d'une philosophie* et dans ses *Paroles d'un Croyant*, le passionné, fougueux et fébrile Lamennais d'une part subissait l'influence du romantisme, d'autre part donnait aux romantiques la plupart des idées qu'ils mettaient en beaux vers.

Le roman

Quant au roman, il était naturellement très pénétré de l'esprit de la nouvelle école. George Sand écrivait des romans lyriques, si l'on peut ainsi parler et ici je crois l'expression juste, qui s'appelaient *Indiana*, *Valentine*, *Mauprat*, *Jeanne* et surtout *Lélia*. Elle devait s'assagir plus tard.

Il arrivait même qu'un esprit, né pour voir d'une manière admirablement juste la réalité, la voyait en effet, mais, à cause du temps ou en partie à cause du temps, l'associait à une imagination grossissante et déformante, à une sorte de mégalomanie littéraire et ce fut le cas d'Honoré de Balzac.

Littérature non romantique

Cependant, comme il est assez naturel, à travers toute l'époque romantique il y a eu toute une littérature qui n'en subissait pas du tout l'influence et qui continuait simplement le XVIIIe siècle. En poésie, c'était le très spirituel, très malin et quelquefois très élevé Béranger, dont les chansons sont presque toujours d'excellentes chansons et quelquefois sont des odes ; et c'est le spirituel aussi et ingénieux mais très froid Casimir Delavigne. En prose c'est Benjamin Constant, surtout orateur et orateur très lumineux, de plus philosophe religieux par son livre *Sur les Religions* et romancier, une fois

par son admirable récit à demi autobiographique *Adolphe*.

Classiques aussi Joseph de Maistre dans ses considérations politiques (*Soirées de Pétersbourg*); même dans le roman, Mérimée, net, précis, coupant et fin; et enfin dans la critique Sainte-Beuve, qui commença, il est vrai, par être le théoricien et le conseiller littéraire du romantisme, mais qui bientôt, presque dès 1830, dégagé d'un charme, devint l'auteur de *Port-Royal* et, quoique d'esprit large et hospitalier parce qu'il était l'intelligence même, très décidément classique dans ses préférences, dans se sentiments, dans ses idées et même dans son style.

Stendhal, pur homme du XVIII[e] siècle et l'exagérant presque par la sécheresse de son âme et de son style, semblant antérieur à Rousseau, pur matérialiste et écrivant avec une précision et une nudité naturelle en même temps et voulue, avait de très beaux dons d'observation et dans le fameux roman *le Rouge et le Noir*, dans la première partie de *la Chartreuse de Parme*, dans ses *Mémoires d'un touriste* enfin, a su dessiner des caractères avec une netteté, une sobriété, une puissance et un relief très rares.

Le théâtre

Le théâtre, encore dans cette première moitié du XIX[e] siècle, fut très brillant. La lutte y fut vive pendant trente ou trente-cinq ans entre les classiques et les romantiques, les classiques défendant leur citadelle, le théâtre français, beaucoup plus par leur polémique dans les journaux que par les œuvres en général regrettables qu'ils apportaient à la Comédie, les romantiques

donnant à cette scène presque toutes les pièces d'Hugo (*Hernani*, *Marion de Lorme*, *Ruy Blas*, *les Burgraves*), et les pièces de Vigny (*Othello*, *Maréchal d'Ancre*), et les pièces de Dumas (*Henri III et sa cour*, etc.). Entre les deux écoles, plus rapproché pourtant, au théâtre, de la nouvelle que de l'ancienne, l'habile Casimir Delavigne donnait, presque toujours avec succès, *Marino Faliero*, *Louis XI*, *les Enfants d'Édouard*, *Don Juan d'Autriche*, la très jolie, mais sans intérêt passionné, *Princesse Aurélie*, etc.

Un véritable génie dramatique quoique sans style, sans élévation d'idées et sans idées, mais prodigieux constructeur de pièces bien faites, Eugène Scribe, tant par ses drames et comédies que par ses opéras, fut le grand pourvoyeur des théâtres français depuis 1830 environ jusqu'à 1860.

Romantisme et réalisme

La seconde moitié du XIXe siècle fut, en littérature pure, partagée entre le romantisme affaibli mais persistant et le réalisme. Théophile Gautier donnait encore en 1853 ses *Émaux et Camées* qui sont peut-être sa plus belle œuvre poétique et plus tard (1862) le *Capitaine Fracasse*. Hugo donnait *les Misérables*, les deuxième et troisième *Légendes des siècles*, *les Chansons des rues et des bois*, etc. Une troisième génération romantique, dont Théodore de Banville était le représentant le plus éclatant et qui procédait beaucoup plus de Gautier que de Hugo et que de Musset, poussait à l'extrême et peut-être à l'excès la virtuosité verbale et rythmique. Puis de grands ou très distingués poètes parurent.

Leconte de Lisle, poète philosophe, épris de la littérature indienne, épris de pessimisme, de goût du néant et de soif de la mort, s'imposant à l'admiration par une forme sculpturale et par un rythme majestueux; Sully Prudhomme philosophe encore, surtout psychologue, maniant l'élégie lyrique avec un grand art et surtout la pénétrant d'une sensibilité grave, triste et profonde qui l'aurait fait aimer et admirer avec respect de Catulle, de Tibulle et de Lucrèce; François Coppée, le poète des joies et des douleurs des humbles, très habile versificateur du reste et d'une sincérité candide qui fait oublier qu'il a de l'art; Baudelaire, curieux de sensations rares et parfois artificielles, d'un style extrêmement laborieux, mais arrivant quelquefois à produire une forte impression morbide ou lugubre, considéré, par toute une école qui existe encore, comme un des plus grands poètes de toute la littérature française; Verlaine, extrêmement inégal, souvent détestable et méprisable, tout à coup charmant ou touchant, ou d'un sentiment religieux qui fait songer à un clerc du moyen âge; Catulle Mendès, pur romantique, pur virtuose, mais d'une habileté de versificateur étonnante. A ces poètes s'opposèrent des raffinés très curieux qui voulaient renouveler l'art poétique en attribuant plus de valeur au son des mots qu'à leur sens, faire de la poésie une musique et d'une façon générale et surtout, peut-être, être difficilement compris. Ils se donnèrent le nom de symbolistes et acceptèrent celui de décadents; ils tenaient pour leur chef ou pour un ami leur faisant honneur, Stéphane

Mallarmé. Cette école n'a pas été consacrée par des chefs-d'œuvre et ne tardera pas sans doute à être oubliée.

Littérature réaliste

En face de toute cette littérature qui était d'origine romantique même quand elle affectait le mépris des hommes de 1830, toute une littérature réaliste se développait, composée presque exclusivement de prosateurs, mais de prosateurs touchés de poésie, qui avaient lu les romantiques et qui n'auraient pas été ce qu'ils ont été si le romantisme n'avait pas existé, ce qu'ils n'ont pas nié, du reste, et ce dont presque tous sont convenus. Flaubert dont le chef-d'œuvre, *Madame Bovary*, est de 1857, fut très exactement partagé entre les deux écoles ; il avait très également le goût de la grande éloquence, de l'aventureux, de la couleur orientale, etc., et le goût du fait vrai, commun, vulgaire, bien vu, bien saisi et présenté nettement avec toute sa signification. Mais comme il a mieux réussi, du moins aux yeux de ses contemporains, comme réaliste que comme homme d'imagination, il est resté dans l'histoire comme le fondateur du réalisme, toujours à la condition que l'on considère Balzac comme ayant de grandes parties de réaliste vigoureux qui ont donné l'impulsion et qui ont pu servir de modèles.

Le naturalisme

Du réalisme de Flaubert est né le « naturalisme » de Zola qui est la même chose plus grossière. Du reste par son talent énergique, violent et tenace, par une imagination lourde mais puissante, il a exercé sur ses contemporains une sorte de fascination qu'il serait puéril de considérer comme un engouement sans cause.

Plus fin et même extrêmement fin, mais amoureux lui aussi du petit fait caractéristique, d'une jolie et gracieuse sensibilité du reste, Alphonse Daudet nous charma souvent, nous intéressa toujours dans ses romans qui sont des peintures anecdotiques du monde de la fin du second Empire et de la troisième République.

Amoureux, ceux-ci, du fait exceptionnel et du caractère exceptionnel et aussi d'un style tourmenté qui séduit quelquefois par l'imprévu, les frères de Goncourt eurent des succès encore notables.

Les positivistes Renan

Deux grands hommes ont rempli de leur nom cette époque si brillante encore, Renan et Taine, tous deux mi-partis historiens et philosophes. Renan a fait *l'Histoire du peuple d'Israël* et des *Origines du christianisme* et divers ouvrages de philosophie générale dont le plus célèbre est intitulé *Dialogues philosophiques*. Taine a fait l'histoire des *Origines de la France contemporaine*, c'est-à-dire l'histoire de la Révolution et divers ouvrages de philosophie dont les principaux sont *l'Intelligence* et *les Philosophes français du XVIIIe siècle*. Tous deux sont « positivistes », c'est-à-dire relèvent du philosophe français Auguste Comte qui a sa place dans l'histoire de la philosophie mais non pas ici, n'étant point un bon écrivain; tous deux sont positivistes, mais Renan avec un vif et profond sentiment de la grandeur et de la vertu morale du christianisme, Taine avec plus de rigueur philosophique. Renan avec une souplesse d'intelligence infinie s'appliquant à bien comprendre et toujours (avec quelque excès) à rapprocher de nous les grandes

figures de la Bible, des Évangiles et des premiers chrétiens et de leurs ennemis jusqu'à Marc-Aurèle. D'autre part, il affirmait la science comme valeur *unique* dans son *Avenir de la Science;* d'autre part encore, en les donnant comme des « rêves ». il se permettait des conceptions, des hypothèses et des imaginations métaphysiques volontairement téméraires et infiniment séduisantes. Il avait, comme il arrive toujours, le style de son esprit, souple, sinueux, ondoyant, étonnamment plastique, insaisissable et charmant et qui faisait dire : « C'est admirablement fait et on ne sait pas avec quoi c'est fait ».

Taine

Taine, plus rigide, entassant les documents et les rangeant méthodiquement, avec une méthode qui ne veut pas se cacher, dans un ordre rectiligne, avançait pas à pas et d'un pas appuyé vers une vérité solide et qu'il ne voulait pas qui fût fuyante ni complexe. Très pessimiste et affectant un peu de l'être, comme Renan était optimiste et affectait beaucoup d'être tel, il croyait à l'origine mauvaise de l'homme et à la nécessité qu'il fût fermement bridé pour qu'il fût inoffensif. Il a fait une histoire de la Révolution française où il a refusé son admiration et son respect aux crimes qui y furent commis, ce pourquoi la postérité commence à être sévère pour lui. Son style, très savant, est tout à fait artificiel, coloré sans qu'il fût un coloriste, fait de métaphores prolongées avec effort, au demeurant singulièrement imposant et fort. C'est un philosophe curieux, un historien probe, sévère et un peu systématique, un écrivain solide et laborieusement original.

Brunetière

Brunetière, enfin, le dernier des grands penseurs français avant l'époque proprement contemporaine, a été critique, historien littéraire, philosophe, théologien et orateur. Comme critique il a défendu la tradition classique contre les novateurs téméraires et surtout la tradition morale contre la littérature licencieuse ou grossière; comme historien littéraire il a renouvelé l'histoire littéraire par l'introduction de la théorie curieuse, audacieuse et féconde de l'évolution des genres, et son *Manuel d'histoire de la Littérature française* est un chef-d'œuvre; comme philosophe il a mis la clarté et la précision dans le système d'Auguste Comte dont il était le disciple; comme théologien il a, dépassant Comte et « l'utilisant », appuyé le catholicisme en France en trouvant de nouvelles et décisives « raisons de croire »; comme orateur il a promené sa parole merveilleusement éloquente en France, en Suisse et en Amérique et prononcé cent « discours de combat ». Depuis la mort de Renan et de Taine il a été le seul directeur de la pensée française, qu'il continue du reste à diriger par ses livres et par la diffusion de sa pensée dans les esprits les plus vigoureux, les plus sérieux et les plus méditatifs de notre temps.

Le théâtre contemporain

Le théâtre depuis 1850 a été presque exclusivement en prose. Émile Augier a fait encore quelques comédies ou drames en vers et en très beaux vers de théâtre; mais la plus grande partie de son œuvre est en prose et Alexandre Dumas fils et Sardou ont écrit en prose exclusivement. Augier et Dumas fils procédaient de Balzac et,

comme il convient du reste à des auteurs de comédie, étaient foncièrement réalistes. Ils ont étudié les mœurs du second Empire et les ont peintes spirituellement ; ils ont étudié les questions sociales qui agitaient les esprits à cette époque et s'en sont inspirés utilement. Augier penchait vers le bon sens bourgeois, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup d'esprit, Dumas donnait un peu plus dans le paradoxe et avait autant d'esprit que son rival. Victorien Sardou, aussi habile constructeur dramatique que Scribe et qui s'élevait plus haut quelquefois, promena sa fantaisie facile du grand drame historique à la comédie de mœurs, à la comédie légère et à la comédie insignifiante avec une facilité prodigieuse et une fécondité inépuisable.

Les auteurs vivants

Les auteurs vivants les plus admirés et que, parce qu'ils sont vivants, nous nous bornerons à nommer, sont, comme poètes, Edmond Rostand, auteur des *Musardises*, Edmond Haraucourt, auteur de *l'Ame nue* et de *l'Espoir du monde*, Jean Aicard, auteur de *Miette et Noré*, Jean Richepin, auteur des *Gueux*, des *Caresses*, des *Blasphèmes*, etc., dans le roman Paul Bourget, Marcel Prévost, René Bazin, Bordeaux, Boylesve, Henri de Régnier ; en histoire Ernest Lavisse, Aulard, Seignobos, d'Haussonville ; en philosophie Boutroux, Bergson, Théodule Ribot, Fouillée, Izoulet ; au théâtre Paul Hervieu, Lavedan, Bataille, Brieux, Porto-Riche, Bernstein, Pierre Wolff, Tristan Bernard, Edmond Rostand, auteur de *Cyrano de Bergerac* et de *l'Aiglon;* comme orateurs Alexandre Ribot, de Mun, Poincaré, Jaurès, etc.

CHAPITRE XVI

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIECLES ANGLETERRE

POÈTES DU XVIIIe SIÈCLE
POPE, YOUNG, MACPHERSON, ETC
PROSATEURS DU XVIIIe SIÈCLE
DANIEL DEFOE, RICHARDSON, FIELDING, SWIFT
STERNE, DAVID HUME
POÈTES DU XIXe SIÈCLE : BYRON, SHELLEY, LES « LAKISTES »
PROSATEURS DU XIXe SIÈCLE
WALTER SCOTT, MACAULAY, DICKENS, CARLYLE, ETC

L'âge de la reine Anne Poètes

Le XVIIIe siècle (âge de la reine Anne, comme disent les Anglais) est comme le nôtre, plus fourni de prosateurs que de poètes. Il faut cependant comme poètes signaler Thomson, descriptif et dramatiste dont le profond sentiment de la nature n'a pas été sans influence sur nos auteurs du même siècle ; Pope, descripteur, traducteur, moraliste, élégiaque, très intelligent et très avisé dont l'*Essai sur la critique* et l'*Essai sur l'homme* ont été singulièrement mis à profit par Voltaire ; Édouard Young dont *les Nuits* ont eu tant en France qu'en Angleterre un succès prodigieux et qui n'ont pas peu contribué à assombrir et enténébrer notre littérature ; Macpherson qui en inventant *Ossian*, c'est-à-dire de préten-

dues poésies du moyen âge, avec un magnifique génie du reste, a eu sur notre romantisme une très considérable influence; Chatterton qui suivit la même voie avec moins de succès, mais a été cher, presque également, à nos poètes romantiques et leur a dû au moins une consolidation de son immortalité; Cowper, élégiaque et fantaisiste très humoristique; Crabbe, très fin observateur des mœurs populaires et très ingénieux romancier en vers, tout à fait analogue aux peintres flamands; Burns, poète paysan extrêmement sensible, passionné et en même temps peintre exact et attendri à la fois des mœurs dont il voyait les manifestations se dérouler sous ses yeux.

Prosateurs

Les hommes de prose (dont quelques-uns ne laissent pas d'être de très vrais poètes) sont innombrables. Daniel Defoe, journaliste, satiriste, pamphlétaire, est l'auteur immortel de *Robinson Crusoé;* Addison, justement adoré de Voltaire, auteur d'une bonne tragédie, *Caton,* est surtout le savant, avisé, sensé et extrêmement spirituel rédacteur du journal *le Spectateur;* Richardon, l'idole de Diderot et de Jean-Jacques Rousseau, eut un succès européen avec ses romans sentimentaux et vertueux, *Paméla*, *Clarisse Harlowe* et *Grandison*.

Fielding, qui commença par n'être que le parodiste de Richardson dans *Joseph Andrews*, finit par être un étonnant romancier réaliste, digne prédécesseur des Dickens et des Thackeray, dans l'extraordinaire *Tom Jones*. L'aimable Goldsmith, plus rapproché de Richardson, écrivait le roman idyllique, *le Vicaire de Wakefield* dont le charme tendre se faisait encore sentir il

y a cinquante ans dans l'Europe tout entière. Laurence Sterne, le représentant le plus net de l'*humour* anglais, capable d'attendrissement, surtout ironique, plaisant, mystificateur, a amusé et inquiété à la fois plusieurs générations avec son *Voyage sentimental* et son bizarre, déconcertant et ravissant *Tristram Shandy*. Swift, horriblement amer, satirique corrosif et cruel, raillait douloureusement toute la société de son temps dans *les Voyages de Gulliver*, dans ses *Lettres d'un drapier*, dans sa *Proposition pour empêcher les enfants des pauvres d'être une charge*, dans une foule d'autres petits ouvrages où la colère la plus furieuse se maintient sous la forme d'une ironie tranquille et glaciale.

L'histoire

L'histoire s'exprime en Angleterre au XVIIIe siècle par David Hume, qui raconte le peuple anglais depuis le moyen âge jusqu'au XVIIIe siècle, et pareillement le peuple écossais par Robertson, qui raconte le règne de Charles-Quint et par Gibbon, si familier à notre société du XVIIIe siècle, qui suit le peuple romain d'abord depuis les premiers Césars jusqu'à Marc-Aurèle, ensuite de plus près, depuis Marc-Aurèle jusqu'à l'époque de Constantin, puis enfin l'empire byzantin jusqu'à l'époque de la Renaissance. La très forte érudition, le style un peu pompeux mais très distingué de l'auteur, sans compter son animosité à l'égard du christianisme lui firent, surtout en France, un très vif succès. On considère le livre de Gibbon comme le plus bel ouvrage de la littérature historique anglaise.

Le théâtre

Le théâtre en Angleterre est très loin de valoir au XVIIIe siècle ce qu'il valait au XVIIe siècle;

cependant, qui ne connaît de Goldsmith *l'Homme au bon naturel*, et de Sheridan (Richard) la très fine et vive comédie *l'École de la médisance* (ou du scandale?) Notons enfin comme incomparable journaliste le fameux et mystérieux Junius qui, de 1769 à 1772, fit une si terrible guerre au ministère Grafton.

Les lakistes

Au XIX[e] siècle paraissent ces poètes que nos romantiques ont bien connus ou bien fait semblant de connaître, que l'on appelle les *lakistes* parce qu'ils étaient écossais et parce qu'ils étaient paysagistes ; c'est Southey, Coleridge et Wordsworth. Southey est poète épique et poète élégiaque en même temps que descriptif ; Coleridge, philosophe, métaphysicien, un peu nébuleux et désordonné, a de très beaux élans et des chutes lamentables, Wordsworth est un lyrique très distingué. Lord Byron ne s'est pas honoré en traitant avec la plus grande dureté Southey et Wordsworth.

L'époque romantique

Les deux plus grands poètes de l'époque romantique en Angleterre sont lord Byron et Shelley, l'un admirable poète du désenchantement et du désespoir, doué du reste d'un très beau génie épique, faisant vivre des personnages peu différents, s'il faut l'avouer, les uns des autres, mais de haute figure et de grande allure, le seul poète anglais avec Shakspeare qui ait eu une vraie influence sur la littérature française ; l'autre, poète idéaliste de la plus suave délicatesse, aérien, céleste, malgré la vie privée la plus désordonnée et la plus coupable, l'un des poètes lyriques les plus parfaits qui soient, grand tragique aussi dans sa tragédie des *Cenci*, très ignoré en France

jusque vers le milieu du siècle, depuis objet d'une sorte d'adoration chez la plupart de nos poètes et amateurs de poésies.

Plus près de nous, Tennyson, d'inspiration très variée, poète épique, poète lyrique, poète élégiaque, toujours très élevé et très pur, se rapproche du classique et est déjà un classique lui-même.

Swinburne, presque exclusivement lyrique, habile et prestigieux versificateur, d'inspiration biblique, le plus souvent est un tempérament poétique extrêmement original, et Dante Rossetti, d'inspiration médiévale, est d'une puissante et un peu vertigineuse imagination.

Les romanciers

En prose le siècle commence par le romancier historique Walter Scott, admirablement documenté et savant, reconstructeur et *ressusciteur* étonnant des âges disparus et particulièrement du moyen âge, douant de vie tous ses personnages et même tous les objets en quelque sorte qu'il évoque. Nul plus que lui, non pas même Byron, n'a été en contact pour ainsi dire continu avec nos poètes romantiques et aussi avec le public français. Le roman anglais créé à nouveau par ce grand maître a été dignement continué par Dickens, à la fois sentimental et humoriste, peintre railleur, avec indulgence, des petits bourgeois d'Angleterre, et exact, avec sensibilité, des pauvres gens et gens du peuple ; par Thackeray, surtout railleur et satirique, terrible pour les égoïstes, les hypocrites et les imbéciles (snobs) ; par le fécond et très divertissant Bulwer-Lytton, par la grave, philosophique et sensible George Eliot, par Charlotte Bronte, auteur de l'émouvante *Jane Eyre*, etc.

L'histoire

L'histoire a pour elle deux hommes absolument supérieurs, Macaulay (*Histoire d'Angleterre depuis Jacques II*), très profond penseur et très brillant écrivain, et Carlyle, le Michelet anglais, fiévreux, emporté, disparate, déconcertant, qui traite l'histoire en très puissant poète lyrique.



CHAPITRE XVII

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES
ALLEMAGNE

POÈTES DU XVIIIe SIÈCLE : KLOPSTOCK
LESSING, WIELAND.
PROSATEURS DU XVIIIe SIÈCLE : HERDER, KANT.
POÈTES DU XIXe SIÈCLE : GŒTHE, SCHILLER, KŒRNER

Le siècle de Frédéric

Le XVIIIe siècle littéraire allemand, désigné quelquefois sous le nom de siècle de Frédéric II, est une renaissance ou, si l'on veut, un réveil après un sommeil assez long. Ce réveil fut aidé par la querelle peu importante en soi, mais qui fut féconde entre Gottsched, le Boileau allemand, et Bodmer, le revendicateur énergique des droits de l'imagination. A la suite de Bodmer vint Haller, suisse comme lui ; puis tout à coup éclata Klopstock. *La Messiade* de Klopstock est un poème épique ; c'est l'histoire de Jésus depuis la Cène jusqu'à sa résurrection, avec une foule d'épisodes adroitement rattachés à l'action. Le profond sentiment religieux, la grandeur du cadre, la beauté des scènes, la pureté et la noblesse du discours, la couleur biblique très aisément répandue dans toute la composition, font de ce vaste poème, peut-être démesurément loué dans sa nouveauté, une des plus belles pro-

ductions, tout compte fait, de l'esprit humain La littérature allemande revivait. Quant à Gottsched il était vaincu.

Les poètes

Vinrent alors les Lavater, les Bürger, les Lessing, les Wieland. Lavater, suisse comme Haller, est connu par des travaux scientifiques, mais c'est un poète de grand mérite et ses *Hymnes suisses,* naïves et émouvantes, sont demeurées des chants nationaux; Bürger est un grand poète lyrique, personnel, original, passionné, vibrant; Wieland, le Voltaire de l'Allemagne, bien qu'il eût commencé par être l'ami de Klopstock, spirituel, aisé, léger, gracieux, dont *l'Obéron* et *l'Agathon* garderont le don de vieillir, est un des plus aimables esprits que l'Allemagne ait produits. Napoléon Ier lui fit l'honneur de vouloir causer avec lui comme avec Gœthe.

Lessing

Lessing, personnellement, est un grand auteur et par l'influence qu'il a eue sur ses compatriotes il tient une des plus grandes places dans l'histoire de la littérature allemande. Il fut critique et, dans sa *Dramaturgie de Hambourg* et ailleurs, il combattit de toutes ses forces et parfois injustement la littérature française pour secouer l'ascendant à son avis léthargique qu'elle avait sur les Allemands; et dans son *Laocoon* il fit avec une admirable lucidité une sorte de classification des arts. Comme auteur proprement dit, il a écrit des *Fables* qui, selon notre goût, sont froides et sèches; il a fait plusieurs pièces de théâtre dont aucune n'est un chef-d'œuvre et dont les meilleures sont *Minna de Barnhelm* et *Emilia Galotti* et un poème philosophique dialogué (car on ne peut guère l'appeler drame) qui est d'une très

grande beauté littéraire et morale, *Nathan le Sage*.

Herder

Herder fut le Vico de l'Allemagne. C'est l'historien philosophe ou plutôt le penseur philosophant sur l'histoire. Il a fait de tout, critique littéraire, travaux d'érudition, traductions, même poèmes personnels, mais sa grande œuvre est *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité.* C'est la théorie du *progrès* dans toute son ampleur et dans toute sa majesté, soutenu par des arguments au moins spécieux et imposants. De Michelet à Quinet jusqu'à Renan tous nos auteurs qui ont jeté un regard d'ensemble sur les destinées du genre humain s'en sont inspirés. Son style, large, périodique, coloré, est à la hauteur du sujet et y est conforme. N'oublions pas, même dans une histoire exclusivement littéraire, de nommer Kant qui, lorsqu'il se livre à une dissertation morale, comme par exemple sur le mensonge, compte grandement comme écrivain.

La glorieuse époque

Nous voici à la fin du XVIIIe siècle et bientôt au commencement du XIXe. A cette époque intermédiaire éclate l'heure la plus glorieuse de toute la littérature germanique. A la fois Iffland, Kotzebue, Kœrner, Schiller et Gœthe occupent la scène. C'est une grande lumière. Iffland, acteur, directeur de théâtre et auteur, ami et protecteur de Schiller, a fait de nombreux drames dont les principaux sont *le Criminel par ambition*, *la Pupille*, *les Chasseurs*, *les Avocats*, *les Amis de la maison.* Il était réaliste sans être sombre. Il ressemble assez à notre Sedaine. Kotzebue, ami de Catherine de Russie, puis disgracié par elle, d'un caractère très irritable et batailleur et qui finit par être tué en 1819,

comme réactionnaire, par un étudiant libéral, n'était pas loin d'avoir du génie. Il a fait une multitude de drames et de comédies. Ceux qui sont encore lus avec plaisir sont *Misanthropie et repentir*, *Hugo Grotius*, *le Calomniateur*, *la Petite ville allemande*, qui est restée classique.

Kœrner

Kœrner, « le Tyrtée de l'Allemagne », à la fois vaillant soldat et grand poète lyrique, qui fut tué à Gadebusch sur le champ de bataille, a écrit des poésies lyriques, des drames, des comédies et farces et surtout *Lyre et épée*, chants de guerre souvent d'une fougue admirable.

Schiller

Schiller est un très vaste génie, historien, poète lyrique, poète dramatique, critique, il s'est marqué en tous les genres comme profondément original. Il a écrit *la Guerre de Trente ans*, des odes, des ballades, des poèmes dithyrambiques, comme *la Cloche*, si universellement célèbre, des dissertations de philosophie critique comme *les Dieux de la Grèce* et *les Artistes*, enfin tout un théâtre (seul point par où l'on peut soutenir qu'il l'emporte sur Gœthe), où l'on remarque sa première œuvre, audacieuse et anarchique, *les Brigands*, puis *la Conjuration de Fiesque*, *Intrigue et amour*, *Don Carlos*, *Wallenstein* (trilogie composée de *le Camp de Wallenstein*, *les Piccolomini*, *la Mort de Wallenstein*), *Marie Stuart*, *la Fiancée de Messine*, *la Pucelle d'Orléans*, *Guillaume Tell*. Par son exemple avant tout, par son enseignement ensuite (*Douze lettres sur don Carlos*, *Lettres sur l'éducation esthétique; Du Sublime*, etc.), il a exercé sur la littérature et sur toute la pensée allemande une influence au moins égale, supérieure, je crois, à

celle de Gœthe. Il était uni avec Gœthe d'une profonde et indéfectible amitié. Il est mort très eune encore, vingt-sept ans avant son illustre jami, en 1805.

Gœthe, que la postérité ne pourra mettre que sur le rang d'Homère, est de même et plus encore un génie universel et a plus approché de la beauté absolue. D'éducation franco-allemande, puisqu'il étudia à Strasbourg, il débuta, presque étudiant encore, par l'impérissable *Werther* à qui l'on peut dire que toute une littérature se rattache et par parenthèses toute une littérature diamétralement opposée à ce que Gœthe devint plus tard. Puis un voyage en Italie, qui révéla Gœthe à lui-même, fit de lui un homme qui n'a pas cessé de vouloir combiner en lui la beauté antique et la façon de sentir allemande et qui, souvent, y a magnifiquement réussi. Autrement dit, Gœthe est dans son pays une « renaissance » lui tout seul et la Renaissance que son pays, àn'avait pas connue ni au XVIe ni au XVIIe siècle c'est Gœthe qui la lui a donnée. De là, tout de suite après son retour d'Italie *le Tasse* (d'inspiration plutôt antique), *Wilhelm Meister* (d'inspiration plutôt allemande), *Iphigénie* (d'inspiration plutôt antique), *Egmont* (d'inspiration plutôt allemande), etc. Puis vinrent *Hermann et Dorothée*, par la simplicité du plan et la pureté de la ligne absolument antique, par la peinture des mœurs allemandes essentiellement moderne ; les *Élégies romaines*, *les Affinités électives*, *Vérité et poésie* (autobiographie mêlée de roman), *le Divan oriental occidental*, poésies lyriques, et enfin les deux *Faust*. Dans le premier *Faust*,

Gœthe

Gœthe est et veut être entièrement allemand, dans le second, au travers de beaucoup de rêveries plus ou moins proches du sujet, il veut peindre surtout la rencontre de l'esprit allemand et du génie antique, qui fut sa vie même, et aboutir à l'*action intelligente* qui fut aussi une partie de sa vie à lui. Et comme beauté, dramatique, pathétique, plastique, fantastique, et comme fécondité d'inventions variées, il n'y a rien qui dépasse, si tant est que quelque chose égale les deux *Faust*, considérés comme un seul poème.

En dehors de ses travaux littéraires, Gœthe s'est occupé d'administration dans le petit duché de Weimar et de recherches scientifiques, notamment sur les plantes, sur les animaux et sur les couleurs où il s'est montré singulièrement original. Il est mort en 1832 ; il était né en 1749. Sa carrière littéraire est d'environ soixante ans, égale à celle de Victor Hugo et presque égale à celle de Voltaire.

L'époque contemporaine

Après la mort de Gœthe, l'Allemagne ne pouvait pas rester à la même hauteur. Elle fut encore glorieuse en poésie par Henri Heine, extrêmement original, voyageur spirituel dans les *Reisebilder*, élégiaque et lyrique profond, touchant et spirituel à la fois dans l'*Intermezzo*, par l'École autrichienne (Zedlitz, Grün et le mélancolique et pénétrant Lenau), en prose avant tout par les philosophes Fichte, Hegel, Schopenhauer, Hartmann, enfin Nietzsche à la fois philosophe, moraliste (à sa manière) et poète d'une étonnante imagination ; par ses historiens Niebühr, (antérieur à 1830), Treitschke, Mommsen, etc.

L'Allemagne semble baisser littérairement, malgré quelques heureuses exceptions (surtout au théâtre : Hauptmann, Sudermann), depuis ses triomphes militaires de 1870 et l'activité surtout industrielle qui a suivi.



CHAPITRE XVIII

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES : ITALIE

POÈTES : MÉTASTASE, GOLDONI, ALFIERI MONTI, LEOPARDI
PROSATEURS : SILVIO PELLICO, FOGAZZARO, ETC

Réveil littéraire

Après une longue décadence, l'Italie, moins accablée politiquement qu'auparavant, se réveilla vers 1750. Elle recommença à avoir ses poètes, Métastase, auteur de tragédies et d'opéras, Goldoni, très spirituel et très gai poète comique, Alfieri qui releva la tragédie italienne languissante et muette depuis Maffei et qui en fit comme Voltaire en France et plus que lui une tribune philosophique et politique ; Foscolo, tragique assez faible, mais dans les *Tombeaux*, inspirés des *Nuits* d'Young, très touchant et éloquent et dans les *Lettres de Jacopo Ortis* romancier intéressant et patriote éloquemment passionné ; Monti, versatile et homme de toutes les palinodies au gré de ses intérêts, mais écrivain très pur et non sans éclat dans ses poésies très diverses.

Prosateurs éminents

Elle eut ses prosateurs éminents comme les jurisprudents philanthropes Filangieri et Beccaria ; ses critiques et historiens littéraires comme Tiraboschi.

Le XIX° siècle

Au XIX° siècle nous trouvons tout d'abord, comme poète et grand poète, le malheureux Leopardi, poète de la souffrance, de la douleur et du désespoir; Carducci, brillant orateur et plein de vigoureuses colères; Manzoni, lyrique, dramatiste, vibrant d'enthousiasme patriotique, attendrissant dans son roman des *Fiancés* qui est devenu populaire dans tous les pays de l'Europe. En prose, Silvio Pellico fit verser des larmes également à toute l'Europe par son livre *Mes Prisons* où il racontait les neuf années de captivité qu'il avait subies en Autriche et fit accueillir par un murmure très flatteur son agréable tragédie de *Francesca da Rimini.* La philosophie est représentée surtout par Gioberti, auteur du *Traité du surnaturel* et le journalisme par Giordani, éloquent tantôt avec grâce et souplesse, tantôt avec âpreté et véhémence.

Les modernes

A l'heure où nous écrivons l'illustre romancier Fogazzaro vient de mourir. Gabriele d'Annunzio, poète et romancier ultra-romantique, et Mathilde Serrao, romancier original, poursuivent leur illustre carrière.



CHAPITRE XIX

DIX-HUITIÈME ET DIX-NEUVIÈME SIÈCLES : ESPAGNE

THÉÂTRE TRÈS BRILLANT ENCORE : MORATIN
HISTORIENS ET PHILOSOPHES. || ROMANCIERS
ORATEURS

Le théâtre

Depuis le milieu environ du XVIIe siècle, l'Espagne a moins de puissance littéraire que dans les siècles précédents. Cependant elle n'est pas éteinte, c'est surtout au théâtre qu'elle se manifeste. Nous y voyons briller Candamo, Canizarès, Zamora. Candamo s'adonne surtout au drame historique ; son chef-d'œuvre en ce genre est *l'Esclave aux chaînes d'or ;* Canizarès, satirique puissant, a de la verve comique dans ses comédies de caractère ; Zamora manie la comédie d'intrigue avec une fort remarquable dextérité. Puis vient Vicente de la Huerta, habile à combiner le genre de la tragédie française avec quelque chose de l'ancien génie dramatique national ; puis Leandro Moratin (dit Moratin le jeune pour le distinguer de Nicolas, son père), très imitateur, sans doute, de Molière, mais très bien doué par lui-même et dont on lit encore avec un singulier plaisir *le Vieillard et la jeune fille*, *la Comédie nouvelle ou le café*, *la*

Femme hypocrite, etc. Il a fait aussi des poésies lyriques et des sonnets. Il vécut longtemps en France où il s'était comme imprégné de notre littérature classique.

La prose

Plus forte et plus brillante en ce temps-là que la poésie, la pensée était représentée par le Père Florez, auteur de *l'Espagne ecclésiastique*, par le marquis de San Philippe, auteur de la *Guerre de succession d'Espagne;* par Antonio de Solis, auteur de *la Conquête du Mexique.* Dans le roman nous trouvons le très intéressant Père Isla, de la Compagnie de Jésus, qui nous donne une imitation très spirituelle du *Don Quichotte* de Cervantès dans son *Histoire du fameux prédicateur Fray Gerundio de Campazas*. Il était lettré et patriote. Il était persuadé que Le Sage avait pris tout son *Gil Blas* dans divers auteurs espagnols et il publiait une traduction de ce roman sous ce titre : *Les aventures de Gil Blas de Santillane volées à l'Espagne et adoptées en France par M. Le Sage, restituées à leur patrie et à leur langue native par un Espagnol jaloux qui ne souffre pas qu'on se moque de lui.* Un jésuite aussi et il est à remarquer que les jésuites espagnols du XVIIe siècle avaient souvent un esprit très libéral et très moderne, le Père Feijoo a écrit une sorte de dictionnaire philosophique intitulé *Du Théâtre critique universel*, revue des opinions humaines, très satirique, très humoristique et le plus souvent très sensée. L'historien Antonio de Solis, qui, du reste, fut un auteur dramatique assez estimable, donna en un style châtié, très élégant et trop élégant, une *Histoire de la Conquête de l'Amé-*

rique septentrionale connue sous le nom de Nouvelle Espagne. Jovellanos écrivit beaucoup dans plusieurs genres. Il fit, entre autres, une fort belle tragédie intitulée *Pélage*, une comédie de beaucoup de relief intitulée *le Criminel honorable*, une foule d'études sur le passé de l'Espagne et de traités économiques et de satires et de pamphlets. Mêlé à toutes les vicissitudes historiques et politiques de son pays, il mourut misérablement en 1811 après avoir été tantôt exilé, tantôt à la tête des affaires.

Le romantisme

Au XIXe siècle, le romantisme espagnol ramène le lyrisme avec Angel Saavedra, José Zorilla, Ventura de la Vega, Ramon Campoamor, Espronceda. Ce dernier surtout, poète et romancier, qui a écrit *l'Étudiant de Salamanque* (Don Juan), *le Diable Monde* (sorte de Faust), des poésies lyriques, un roman historique, *Sancho de Saldane*, compte parmi les grands hommes de l'Espagne.

Le XIXe siècle

Au théâtre, Quintana donne, lui à son tour, un *Pélage*, le duc de Rivas un *Don Alvaro* qui eut un succès immense, Zorilla un *Don Juan Tenorio* d'une conception toute nouvelle; Martinez de la Rosa des tragédies tantôt toutes classiques, tantôt dans l'allure moderne et des comédies; Gutierez par son *Trouvère* attire l'attention, comme on sait, des faiseurs d'opéras français; Breton de los Herreros écrit des comédies très piquantes dont la multiplicité l'a fait comparer à notre Scribe. En prose Fernan Caballero est un romancier fécond et du reste un très attentif et très précis peintre de mœurs, Trueba (du reste élégant poète) est un romancier idyl

lique très touchant. Emilio Castelar, le Lamartine de l'Espagne, comme l'appelait notre Edmond About, que les hasards de la politique mirent un instant à la tête de son pays, incomparable orateur, s'était élevé au plus haut rang dans l'admiration de ses contemporains par ses romans, par exemple, *la Sœur de charité*, et ses ouvrages d'histoire philosophique et d'histoire de l'art, *la Civilisation dans les premiers siècles du christianisme*, *la Vie de Byron*, *les Souvenirs d'Italie*, etc. — De nos jours bien des auteurs très distingués parmi lesquels, pour nous du moins, se détache le dramatiste José Echegaray, continuent la tradition si glorieuse de la littérature espagnole.



CHAPITRE XX

LITTÉRATURE RUSSE

MOYEN AGE : QUELQUES RÉCITS ÉPIQUES
« RENAISSANCE » AU XVIIe SIÈCLE. || LITTÉRATURE
D'IMITATION OCCIDENTALE AU XVIIIe SIÈCLE
LITTÉRATURE ORIGINALE AU XIXe

Le moyen âge

La Russie a eu une littérature même au moyen âge. Au xie siècle, le métropolitain Hilarion écrivait un discours sur l'Ancien et le Nouveau Testament. Au xiie siècle, la *Chronique* dite *de Nestor* est le premier monument historique de la Russie. A la même époque Vladimir Monomaque, prince de Kiev, qui passa sa vie à batailler avec tous ses voisins, laissa à ses fils une *instruction* autobiographique très intéressante comme renseignement sur les faits et surtout sur les mœurs du temps. Au même temps l'hégoumine (abbé) Daniel laissait un écrit de son pèlerinage en terre sainte. Au xiiie siècle (probablement) un autre Daniel, Daniel le prisonnier, écrivit du lieu lointain de son exil à son prince une épître suppliante qui est très étonnante parce qu'on y trouve un talent littéraire remarquable et singulièrement inattendu. Au xiiie ou xive siècle deux morceaux épiques, *le Dit de la bataille d'Igor* et la *Zadons-*

tchina dont on ne sait lequel est imité de l'autre sont des récits vigoureux et colorés de batailles. Nous trouvons au xve ou xvie siècle une œuvre didactique, le *Domostroï* qui est un traité de morale, un traité d'économie domestique, un manuel de jardinage, un livre de cuisine, etc. Le tsar Ivan le Terrible (xvie siècle) était un très fin diplomate et un écrivain précis, nerveux et ironique. On a de lui des lettres très curieuses.

Renaissance

Kotochikine (xviie siècle), qui fut ministre dans son pays puis disgracié et exilé en Suède, a écrit sur les mœurs de ses contemporains un livre extrêmement intéressant. La « renaissance » si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est-à-dire le contact entre l'esprit russe et le génie occidental a eu lieu au xviiie siècle. Le prince Kantemir, ambassadeur de Russie à Londres, qui connut Montesquieu, Maupertuis, l'abbé Guasco, etc., écrivit des satires dans le goût d'Horace et de Boileau. Trediakowski s'avisa d'écrire une *Télémachide* très ennuyeuse, mais il a su démêler les lois de la métrique russe et écrire des odes qui, au moins, montraient le chemin.

Lomonozov

On considère Lomonozov comme le véritable père de la littérature russe, comme le Pierre le Grand de la littérature. Grand homme du reste, ingénieur, chimiste, professeur, grammairien, à le considérer simplement comme littérateur il a fait des essais très heureux dans la tragédie, la poésie lyrique, la poésie épique, perfectionna la versification, établit la grammaire russe, donna en une foule de directions une impulsion puissante.

Création du théâtre

Soumarokov fonda le théâtre russe. Il fut le directeur du premier théâtre établi à Saint-Pétersbourg (1756). Il fit des tragédies dans le goût français et des comédies et des fables et des satires et des épigrammes. Il correspondit avec Voltaire. Celui-ci lui écrivait en 1769 : « Monsieur, votre lettre et vos ouvrages sont une grande preuve que le génie et le goût sont de tout pays. Ceux qui ont dit que la poésie et la musique étaient bornées aux climats tempérés se sont bien trompés. Si le climat avait tant de puissance la Grèce porterait encore des Platon et des Anacréon comme elle porte les mêmes fruits et les mêmes fleurs; l'Italie aurait des Horace, des Virgile, des Arioste, des Tasse... Les souverains qui aiment les arts changent les climats; ils font naître des roses au milieu des neiges. C'est ce que fait votre incomparable souveraine. Je croirais que les lettres dont elle m'honore me viennent de Versailles et que la vôtre est d'un de mes confrères de l'Académie... Vous avez sur moi un prodigieux avantage; je ne sais pas un mot de votre langue et vous possédez parfaitement la mienne.... Oui, je regarde Racine comme le meilleur de nos poètes tragiques... Il est le seul qui ait traité l'amour tragiquement; car avant lui Corneille n'avait fait bien parler cette passion que dans *le Cid* et *le Cid* n'est pas de lui. L'amour est ridicule ou insipide dans presque toutes ses autres pièces. Je pense comme vous sur Quinault; c'est un grand homme en son genre. Il n'aurait pas fait *l'Art poétique* mais Boileau n'aurait pas fait *l'Armide*. Je souscris entièrement à ce que vous dites de

Molière et de la comédie larmoyante qui, à la honte de la nation, a succédé au seul vrai genre comique porté à sa perfection par l'inimitable Molière. Depuis Regnard qui était né avec un génie vraiment comique et qui a seul approché Molière de près, nous n'avons eu que des espèces de monstres... Voilà, Monsieur, ma profession de foi que vous me demandez... » Nous citons cette lettre malgré ses erreurs, parce qu'elle est comme une *préface pour la littérature russe* et aussi comme des lettres de noblesse données à cette littérature.

Catherine. Von Vizine.

L'impératrice a écrit *en russe* des conseils pour l'éducation de ses petits-fils, des comédies très piquantes, des articles de revue, etc. Von Vizine surtout, auteur comique, est le premier qui ait regardé autour de lui et qui ait peint les mœurs de son pays et c'est-à-dire qu'il est véritablement le premier auteur comique de son pays. Les pièces classiques de von Vizine sont *le Brigadier* et *le Mineur*. En même temps que des peintures de mœurs elles sont des plaidoyers en faveur de la Russie réformée contre la Russie d'avant Pierre le Grand qui, comme il est naturel, subsistait encore en partie. Il a fait un voyage en France et l'on voit par sa correspondance qu'il en a remporté de nous une opinion qui n'est rien moins que flatteuse.

Radistchef.

Radistchef est le premier écrivain politique de Russie. Sous prétexte d'un *Voyage de Pétersbourg à Moscou*, il a attaqué le servage, le gouvernement absolu, même la religion, ce pourquoi il fut condamné à mort et déporté en Sibérie. Il fut plus tard gracié par Paul Ier, mais bientôt se donna

la mort. Il est verbeux, mais souvent d'une véritable éloquence.

Orateurs et poètes

Le sermonnaire Platon (de son vrai nom Levchine) fut un orateur plein de sincérité, d'onction et quelquefois de puissance. Il fut précepteur religieux du grand-duc héritier, fils de Catherine II. Un autre sermonnaire, successeur de Platon au siège de Moscou, Vinogradsky, fut également un très grand orateur. C'est lui, après notre retraite de Russie, qui fit l'oraison funèbre des soldats morts à Borodino. Ozerov fut un tragique classique, à la manière de Voltaire, un peu retardataire par conséquent. Batiouchkov, quoique ayant vécu jusqu'au milieu du XIXe siècle, est encore un classique. Il adorait et il imitait les anciens; c'était un dévot de Tibulle. Il a écrit des élégies tout à fait exquises. Krylov fut un fabuliste. Il est peintre fort habile des animaux et il est très fin humoriste. Les Français, les Italiens aussi se sont engoués de lui et l'ont très souvent traduit; il a eu, jusqu'au milieu du XIXe siècle, une renommée universelle.

L'âge d'or Pouchkine

Il faut faire dater de Pouchkine le commencement du vrai XIXe siècle russe et de l'âge d'or de la littérature russe. Il écrivit dès sa première jeunesse. Il fut poète épique, romancier et historien. Ses principaux poèmes sont *Roustan et Landmila, Onéguine*, *Poltava*. Son essai historique le plus remarquable est *la Révolte de Pougatcheff.* Il avait une imagination brillante et forte qu'il avait développée dans un commerce continuel et enthousiaste avec Byron. Il ne vécut assez ni pour sa gloire, ni pour le bien des lettres russes. Il fut tué en duel à l'âge de trente-huit

ans. Mérimée a traduit beaucoup de Pouchkine. Le théâtre lyrique français a mis en œuvre une de ses plus délicates inspirations, *la Rousalka* (nymphe des eaux). Il avait conscience de son génie et imitant, très librement, comme on va le voir, le *Exegi monumentum* d'Horace, il écrivait : « Je me suis élevé un monument que la main humaine n'a pas construit... Je ne mourrai pas tout entier... le bruit de mon nom courra par toute l'immense Russie... Pendant longtemps je serai cher à mon peuple parce que ma lyre a suscité de bons sentiments, parce que, dans un siècle brutal, j'ai célébré la liberté et prêché l'amour pour les déchus. O ma muse, écoute les ordres de Dieu, ne crains pas l'offense, ne réclame point de couronne ; reçois avec la même indifférence l'éloge et la calomnie et ne dispute pas avec les sots. »

Lermontov

Lermontov, ami de Pouchkine, ne lui est pas inférieur. Il lui est du reste très semblable. Il procédait, comme lui, des grands poètes romantiques occidentaux. Il aimait l'Orient et ses plus belles inspirations lui vinrent du Caucase. On cite avec raison, parmi ses plus belles œuvres poétiques, *le Novice Ismaël Bey*, *le Démon*, *le Chant du tzar Ivan*. Il a fait un roman peut-être autobiographique intitulé *Un héros de notre temps* où le « héros » est peint sous des couleurs très byroniennes.

Gogol

Le goût des Russes tournait déjà vers le roman épique ou l'épopée en prose. Gogol en fut, jusqu'à Tolstoï, le représentant le plus illustre. Il était extrêmement bien doué. Le sentiment de la nature était très vif en lui et en songeant à ses

descriptions des plaines de l'Ukraine, des fleuves, des steppes, on doit le considérer comme le Rousseau et le Chateaubriand de la Russie. De plus, les mœurs locales avaient en lui un observateur curieux, un admirateur et un peintre d'un étonnant coloris. Enfin il avait éminemment le sens de la grandeur épique et encore il avait un comique sarcastique des plus piquant. Son *Tarass Boulba*, son *Roi des gnomes*, son *Histoire d'un fou*, ses *Ames mortes* sont d'une puissance de réalité saisissante, son *Revisor* (Inspecteur des finances) est une comédie caustique qui est restée classique en Russie et même chez nous, ayant été traduite par Mérimée. — Tourguenev, moins épique que Gogol, fut aussi amoureux de mœurs localeset habile à les décrire. Il débuta par des nouvelles exquises de vérité, de précision, de détails intimes et pittoresques, les *Mémoires d'un chasseur*, puis il étendit son genre et poussa jusqu'au roman, mais jamais très long et mesuré aux exigences ou aux habitudes occidentales (*Fumée*). Il avait adopté Paris pour sa résidence et il frayait avec les plus grands et les plus beaux esprits de son temps, Taine, Flaubert, Edmond About. Il finit même par paraître trop occidental et trop parisien aux yeux de beaucoup de ses compatriotes. C'était une âme très fine, très sensible, volontiers mélancolique et éternellement rêveuse. Il avait un culte de la forme qu'il poussait jusqu'à une sorte de scrupule et de superstition.

Tourguenev

Tolstoï

Tolstoï, qui vient de mourir, a été un grand poète épique en prose, un romancier proprement dit très puissant et très touchant et une

manière d'apôtre. Il débuta par des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, très curieux en soi, très précieux surtout pour se faire une idée du monde des seigneurs de la campagne russe et pour s'expliquer la formation de l'âme et du génie de Tolstoï ; puis ce furent *les Cosaques*, tout pleins de descriptions magnifiques du Caucase et de scènes intéressantes de la vie militaire et de la vie rurale ; puis la grande œuvre de Tolstoï, *la Guerre et la Paix*, récits se rattachant à la guerre de Napoléon contre la Russie et aux temps de paix et de saine vie rurale qui suivirent. On ne saurait trop admirer la puissance narrative et descriptive, la fécondité d'incidents caractéristiques et dramatiques, l'art ou plutôt le don du portrait et du caractère et enfin la grandeur et l'élévation morale, toutes les qualités enfin, sans qu'il paraisse en manquer une, dont a fait preuve et qu'a déployées Tolstoï dans cette immense histoire de l'âme russe au commencement du XIXe siècle ; car c'est ainsi qu'il convient de qualifier cette belle création. Elle n'a d'analogue que *les Misérables* de Victor Hugo et il faut convenir que dans cet ouvrage l'auteur français, malgré ses incomparables mérites, s'est montré plus inégal. *Anna Karénine* n'est qu'un roman dans le genre des romans français, mais très profond, très remarquable comme analyse des âmes et encore très passionnant et touchant et d'une portée morale très considérable. *La Sonate à Kreutzer* est une nouvelle plutôt qu'un roman, mais cruellement belle en ce qu'elle expose avec une clairvoyance singulière la misère d'une âme impuissante pour le bonheur. *Résurrection* est

un roman touchant où la pitié douloureuse et passionnée de Tolstoï pour les humbles et les « déchus », comme disait Pouchkine, parvient à réaliser une grande beauté dramatique. Tolstoï, dans mille brochures ou petits ouvrages, a prêché à son peuple et à l'humanité la stricte morale du Christ, charité, renoncement, paix à tout prix, sans vouloir tenir compte, peut-être, des nécessités de la vie sociale ; et il a dénoncé aussi, comme Jean-Jacques Rousseau, la culpabilité de l'art et des lettres, se résignant à reconnaître ses œuvres à lui-même comme condamnables. C'était un très grand esprit de poète et une très grande âme de poète ; on ne saurait demander à un grand poète le sens pratique et le sens du réel qu'on exige, du reste souvent très inutilement encore, d'un homme d'Etat.

Dostoievski

Dostoievski, d'un génie tragique aussi grand que celui de Tolstoï, est plus restreint, pour ainsi parler, en ce sens qu'il est exclusivement le peintre des malheureux, des misérables, des vaincus de la vie. Il les connaissait, car arrêté en 1849 à l'âge de cinquante ans, pour crime de société secrète, il passa des années dans les bagnes de la Sibérie. Ce sont ces misères qu'il a décrites de la façon la plus précise et avec une éloquence déchirante dans les *Mémoires de la maison des morts* et dans le très beau roman intitulé *Crime et Châtiment*. Il est pour beaucoup dans la propagation de ces deux sentiments qui ont eu quelque retentissement en Occident et que, certes, nous souhaitons qui se propagent : la « religion de la souffrance humaine » et le culte de « l'expiation ».

CHAPITRE XXI

LA LITTÉRATURE POLONAISE

INFLUENCE OCCIDENTALE DE BONNE HEURE ASSEZ FORTE
XVIe SIÈCLE TRÈS BRILLANT
XVIIe ET XVIIIe TRÈS LETTRÉS. || XIXe SIÈCLE
TRÈS ORIGINAL

L'influence occidentale

TRES différente de la littérature russe, beaucoup plus occidentale, beaucoup plus à base de culture gréco-latine, la littérature polonaise tient une très grande place dans l'histoire des littératures européennes. Chrétiens depuis le xe siècle, les Polonais connurent dès cette époque des chants religieux écrits en langue populaire par des moines. C'est ainsi qu'on possède le *Bogarodzica*, chant dédié à la Vierge mère de Dieu, à la fois religieux et belliqueux, qui, la langue polonaise ayant peu changé, se comprend encore facilement. Tout le long du moyen âge les historiens littéraires ne signalent que des chroniques soit en latin, soit en langue populaire. Sous l'influence des universités et aussi du régime parlementaire la langue prit à la fois plus de consistance et plus d'autorité au xve siècle et le xvie fut la grande époque littéraire du peuple polonais. Il a des poètes et même de grands poètes, des orateurs, des historiens. Tel Kochanowski, très occidental, qui

séjourna quelque temps en Italie, qui séjourna sept ans en France, qui fut l'ami de Ronsard. Il a été épique, lyrique, tragique, satirique et surtout élégiaque. Il est classique en Pologne. Grochowski a laissé un volume de poésies diverses, des hymnes sur divers textes de Thomas a Kempis (écrivain ascétique allemand du XIIIe siècle), *les Nuits* de Thorn, etc. Martin Bielski, historien du reste, mais en latin, a laissé deux satires politiques sur l'état de la Pologne et son fils Joachim une histoire, en polonais, de son pays.

XVIIe et XVIIIe siècles

Quoique moins brillante que la précédente, l'époque du XVIIe siècle et du XVIIIe siècle n'est pas défavorable à la Pologne. On y compte le satirique Opalinski, le lyrique Kochawski, le dramatiste Bogulawski, directeur du théâtre de Varsovie qui surtout traduisait des pièces allemandes, françaises, anglaises et espagnoles, mais qui lui même écrivait quelques comédies dont celle qui est restée la plus célèbre est *l'Amant auteur et serviteur*. Rzewuski fut de même auteur dramatique par *Wladislas à Varna* et *Zolkewiski* drames nationaux et par *le Fâcheux* et *le Capricieux*, comédies, et il fut de plus historien, orateur, critique et théoricien littéraire.

Potoçki fut un critique et théoricien littéraire, fondateur d'une sorte d'académie polonaise, (Société pour le perfectionnement de la langue et du style). Le prince Czartoryski, dans ses *Lettres à Doswiadryski* s'est montré bon moraliste. Enfin Niemcewicz a étendu son très grand talent littéraire à une foule de genres divers. Il a écrit des odes très estimées, des tragédies, des comédies, des fables et contes, des histoires, des romans

historiques et encore il a traduit des poèmes de Pope et l'*Athalie* de Racine.

Renaissance littéraire

En perdant son indépendance nationale, la Pologne, ce qui n'est pas une compensation, a trouvé une véritable renaissance littéraire. Elle s'est appliquée à remonter à ses origines, à ressaisir son esprit autochtone, à vivre nationalement en sa littérature. De là, avant tout, ses grands travaux, pour ainsi parler, d'érudition patriotique, Czacki avec ses *Lois de Pologne et de Lithuanie*, Kollontay avec son *Essai sur l'hérédité du trône de Pologne* et ses *Lettres d'un anonyme à Stanislas Malachowski*, etc., Bentkowski avec son *Histoire de la littérature polonaise* et son *Introduction à la littérature générale*, etc. De là, ensuite, le réveil de sa littérature d'imagination, Felinski, d'une part traducteur de Crébillon, de Delille et d'Alfieri, d'autre part personnellement auteur dramatique très distingué dont on cite la tragédie *Barbe Radzivill*; Bernatowicz, auteur de romans historiques très remarquables parmi lesquels *Poïata*, tableau du triomphe du christianisme en Lithuanie au XIV[e] siècle; Karpinski, dramatiste, auteur de *Judith*, tragédie, d'*Alceste*, opéra, du *Cens*, comédie, etc.; Mickiewicz, érudit, poète et romancier, qui, exilé de son pays, fut professeur de littérature à Lausanne, puis à Paris, au collège de France, extrêmement populaire en France, en Allemagne, en Suisse et en Italie, ami de Gœthe, de Lamennais, de Cousin, de Michelet et de toute la jeunesse française. Il est l'auteur de très belles poésies, d'un grand roman historique *Conrad Vallenrod*, de *le Peuple et les pèlerins polonais*, de *Leçon sur les États slaves*.

L'époque moderne

La Pologne continue, à l'heure où nous écrivons, à être une nation littéraire très digne d'attention. Elle est un exemple pour les peuples qui risquent de périr comme nations à cause de leur incapacité politique; en conservant leur langue et en la consacrant par une littérature, ils gardent comme en puissance la patrie et peuvent, comme les Grecs et les Italiens, à la faveur des péripéties de l'histoire, la reconquérir un jour.



INDEX DES NOMS CITÉS





TABLE DES MATIÈRES

HÉRISSEY
ÉVREUX

COLLECTION DES INITIATIONS

INITIATION LITTÉRAIRE

PAR ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



HACHETTE & Cie




UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 068426086